

# Texte 1

## **Couple et procréation**

Sous l'action de stimulations sensorielles (vue, toucher, odorat), psychiques et affectives se déclenche une série de réflexes très complexes. Chez l'homme, le pénis se met en érection. Chez la femme, les glandes de Bartholin sécrètent un liquide "lubrifiant" sur les parois vaginales qui se congestionnent.

Le pénis rigide peut pénétrer dans le vagin et les mouvements accomplis par les deux partenaires provoquent une suite d'excitations nerveuses dont le paroxysme constitue l'orgasme.

Chez l'homme, le plaisir sexuel, bref mais intense, correspond à l'éjaculation, émission brutale et saccadée de sperme vers le col de l'utérus. Chez la femme, l'orgasme plus difficile à obtenir, ne se caractérise par aucun phénomène comparable car l'ovulation est indépendante du rapport sexuel (...)

Le désir de rapport sexuel ne correspond pas systématiquement, dans l'espèce humaine au désir de procréation.

Sciences naturelles 4ème ; Belin  
1979

## Texte 2

### Cantique des Cantiques

Qui donc baise pour la baise ? Je veux dire pour frotter son truc dans un machin, et cracher sa purée, et pousser son cri ? Qui ? Pourtant, c'est ainsi qu'on en parle. Entre hommes. Dans le peuple. Peut-être ailleurs est-ce différent. J'en doute. Cette sacrée virilité, n'est-ce pas.

« Au départ », le grand désir, la faim, c'est le contact. Des doigts, de la peau, joue contre ventre, main dans cuisses, ventre contre ventre, joue contre joue, odeurs, chaleurs, élasticités, intimités... Intimités. Recherche éperdue de l'intime, voilà. Chiot se poussant de la truffe dans le tendre ventre de sa mère. « Ne faire plus qu'un », ce n'est pas la pénétration, c'est l'avant-pénétration. La plongée aux entrailles te tombe dessus en ouragan, tu humais palpais dégustais yeux fermés, que ça dure toujours, toujours, et tu as glissé va savoir comment dans le fourreau avide, le processus irréversible est enclenché, tu ne peux qu'en moduler la vitesse jusqu'à l'explosion finale. Ce n'est pas le spasme qu'on avait en tête, c'est pourtant le spasme qu'on récolte. Je ne dis pas « Domage ! », ce serait un peu poussé, j'ai quand même vaguement le sentiment d'être couillonné.

### Texte 3

« Cher Collectionneur. Nous vous détestons. Le sexe perd tout son pouvoir et toute sa magie lorsqu'il devient explicite, abusif, lorsqu'il devient mécaniquement obsessionnel. C'est parfaitement ennuyeux. Je ne connais personne qui nous ait aussi bien enseigné combien c'est une erreur de ne pas y mêler l'émotion, la faim, le désir, la luxure, des caprices, des lubies, des liens personnels, des relations plus profondes qui en changent la couleur, le parfum, les rythmes, l'intensité.

« Vous ne savez pas ce que vous manquez avec votre examen microscopique de l'activité sexuelle à l'exclusion des autres qui sont le combustible qui l'allume. Intellectuel, imaginatif, romantique, émotionnel : Voilà qui donne au sexe ses textures surprenantes, ses transformations subtiles ses éléments aphrodisiaques. Vous rétrécissez votre monde de sensations. Vous les desséchez, l'affamez, le videz de son sang.

« Si vous nourrissiez votre vie sexuelle de toutes les aventures et excitations que l'amour injecte à la sensualité vous seriez l'homme le plus puissant du monde. La source du pouvoir sexuel est la curiosité ; la passion. Vous observerez sa petite flamme qui meurt d'asphyxie. Le sexe ne saurait prospérer sur la monotonie. Sans inventions, humeurs, sentiments pas de surprise au lit.

Le sexe doit être mêlé de paroles, de promesses de scène, de jalousie, d'envie, de toutes les épices de la peur, de voyages à l'étranger, de nouveaux visages, de musique de danse d'opium, de vin.

« Combien perdez-vous avec ce périscope au bout de votre sexe, alors que vous pourriez jouir d'un harem de merveilles distinctes et jamais répétées? Il n'y a pas deux chevelures pareilles, mais vous ne voulez pas que nous gaspillions des mots à décrire une chevelure ; il n'y a pas deux odeurs pareilles, mais si nous nous attardons, vous vous écriez : " Supprimez la poésie. " Il n'y a pas deux peaux qui aient la même texture, et jamais la même lumière, la même température, les mêmes ombres, jamais les mêmes gestes ; car un amant, lorsqu'il est animé par l'amour véritable, peut parcourir la gamme entière des siècles de science amoureuse. Quels changements d'époque, quelles variations d'innocence et de maturité, d'art et de perversité:..

« Nous avons discuté à perdre haleine pour savoir comment vous êtes. Si vous avez fermé vos sens à la soie, à la lumière, à la couleur, à l'odeur, au caractère, au tempérament, vous devez être à l'heure qu'il est tout à fait racorni. Il y a tant de sens mineurs qui se jettent tous comme des affluents dans le fleuve du sexe. Seul le battement à l'unisson du sexe et du coeur peut créer l'extase.

Anaïs Nin

## Texte 4

La femme possède tout en elle  
Pour donner le goût des fêtes charnelles  
Le femme qui suscite en nous tant de passions  
[ brutales,

La femme est avant tout sentimentale.  
Main dans la main, les longues promenades,  
Les fleurs, les billets doux, les sérénades  
Les crimes, les folies que pour ces beaux yeux  
[ l'on commet,

La transportent mais

*Quatre-vingt quinze fois sur cent,  
La femme s'emmerde en baisant.  
Qu'elle le taise ou le confesse,  
C'est pas tous les jours qu'on lui déride les fesses.  
Les pauvres bougres convaincus  
Du contraire sont les cocus.  
S'il n'entend le coeur qui bat,  
Le corps non plus ne bronche pas.*

Sauf quand elle aime un homme avec tendresse,  
Toujours sensible alors à ses caresses,  
Toujours bien disposée, toujours encline à  
[ s'émouvoir,

Elle s'emmerde sans s'en apercevoir ;  
Ou quand elle a des besoins tyranniques  
Qu'elle souffre de nymphomanie chronique,  
C'est elle qui fait alors passer à ses adorateurs  
Des fichus quarts d'heures.

*Refrain : Quatre-vingt quinze fois sur cent,*

Les "encore", les "c'est bon", les "continue",  
Qu'elle crie pour simuler qu'elle monte aux nues,  
C'est pure charité ; les soupirs des anges  
ne sont en général que de pieux mensonges.  
C'est à seule fin que son partenaire  
Se croie un amant extraordinaire,  
Que le corps imbécile et prétentieux penché au  
[ dessus  
ne se sente pas trop déçu.

*Refrain : Quatre-vingt quinze fois sur cent,*

J'entends aller bon train les commentaires  
De ceux qui font des châteaux à Cytère  
"C'est parce que tu n'es qu'un malhabile,  
[ un maladroit  
Qu'elle conserve toujours son sang froid".  
Peut-être, mais si les assauts vous pèsent,  
De ces petits "m'as-tu vu quand je baise"  
Mesdames, en vous laissant manger le plaisir  
[ sur le dos,

Chantez :

*Quatre-vingt quinze fois sur cent,  
La femme s'emmerde en baisant.  
Qu'elle le taise ou le confesse,  
C'est pas tous les jours qu'on lui déride les fesses.  
Les pauvres bougres convaincus  
Du contraire sont les cocus.  
S'il n'entend le coeur qui bat,  
Le corps non plus ne bronche pas.*

Georges Brassens

## Texte 5

### **Le rythme de l'activité comportementale sexuelle au cours du cycle oestral**

L'influence des hormones ovariennes semble déterminante pour l'exercice de l'activité comportementale sexuelle de la plupart des femelles de mammifères. Celles-ci ne se montrent proceptives et réceptives et n'acceptent, par conséquent, de copuler que pendant une phase de leur cycle oestral qui est limitée à la période périovulatoire. Elle se situe, chez une rate offrant un cycle de 4 jours, de l'après-midi du prooestrus au matin de l'oestrus (fig. 6), avec un maximum nocturne correspondant au stade de la rupture folliculaire (Aron et coll., 1968 a). Certes, la durée de cette période, dite de chaleur ou d'oestrus, varie d'une espèce à l'autre de mammifères, allant d'une vingtaine à une quarantaine d'heures chez la vache et chez la brebis, et de 5 à 9 jours chez la chatte (Schmidt et coll., 1983) chez la chienne (Bean, 1982) où l'on observe un accroissement progressif, pendant le prooestrus, de l'attractivité et de la proceptivité qui préludent à la réceptivité qui, elle, se manifestera durant l'oestrus. (...)

Chez certains primates, l'activité sexuelle semble déroger à la règle d'une stricte limitation temporelle du comportement sexuel. Certes, les femelles de lémuuriens, celles du babouin, et aussi du chimpanzé maintenu dans un habitat naturel, ne se montrent réceptives qu'en phase périovulatoire. Mais il en va autrement des femelles de certains macaques qui peuvent singulièrement chez le singe à queue courte (*Macaca arctoïdes*) (Slob et coll., 1978) déployer une activité sexuelle comportementale tout au long du cycle. En fait, le rôle de l'environnement et les facteurs sociaux semblent déterminants pour l'établissement du rythme de l'activité comportementale. En liberté, la femelle du singe rhésus (*Macaca mulatta*) ne copule que pendant la période périovulatoire du cycle alors qu'au laboratoire sa réceptivité s'exprime pendant toute sa durée (Wilson et coll., 1982). Chez des paires de rhésus éle-

vés au laboratoire, la cyclicité comportementale de la femelle, attestée par ses réactions attractives, proceptives et par sa réceptivité, va être en raison inverse de la dominance du mâle (Johnson et Phoenix, 1978). Ceci rend compte des observations de Michaël et coll. (1972) qui avaient signalé l'extrême variabilité, d'un cas à l'autre, de la durée de la période de réceptivité de la femelle du rhésus au cours du cycle oestral. La femelle du gorille, contrairement à ce que l'on pensait autrefois est sous l'influence du mâle et se montrer réceptive tout au long de son cycle, quoiqu'avec une nette atténuation pendant la phase lutéale.

Les données recueillies chez les singes nous éclairent donc singulièrement sur les critères qu'il convient d'utiliser pour l'analyse de l'activité sexuelle comportementale de la femme au cours de son cycle oestral. A première vue, le rythme de cette activité semble se superposer strictement à celui de la femelle de certains rhésus avec un maximum périovulatoire des rapprochements sexuels et une décroissance pendant la phase lutéale (fig. 7). Cette chronologie de l'activité copulatoire correspond bien à l'intensité des pulsions sexuelles de la femme au cours de son cycle (Udry et Morris, 1977). En outre, des enquêtes effectuées chez des étudiantes d'universités américaines (Persky et coll., 1978) ont révélé que l'intensité de ces pulsions sont corrélées avec la concentration plasmatique en testostérone au moment du pic préovulatoire de LH.

On ne peut donc douter, même chez les primates supérieurs, du rôle joué par le milieu hormonal dans le contrôle du comportement sexuel de la femelle, même si des facteurs sociaux ou psycho-affectifs apparaissent capables d'en moduler l'expression.

Jean Delacour ; Neurobiologie des comportements.

## **Texte 6**

*Bryant se rabat sur son orgue. Il lui liche le râble ; un lien de la roupane est ramassé. Sa pince sur le rondin de Jenny, Bryant buffle. Jenny se laisse glisser. Elle se tire vers la lourde, la boucle à la carouble. Elle ralège au mitan de la carré. Tout balancer sur le tapis. En trois coups, la roupane est à dame, elle est en Jésus. Bryant miroite. Le sifflet coupé. Il se pointe vers sa pomme ; elle a un chouinement. Et en vrac ses griffes tapinent sur le tronc de Jenny. Elle lourde les calots. Ses chasses sont du velours et un rien rifaudantes. Il se tire vers le page. Il la pagnote à la mouflet. Il la pelote. Elle débride les mires. Il la pelote plus directo. Elle reboucle les yakas, because elle va prendre son panard. Elle pige qu'il veut mâter la décarade. Elle s'envoie en l'air, à fond, sans chiqué. La frite de Bryant se cloque sur son nichon.*

Robert Giraud : L'académie d'Argot.

## Texte 7

Mangemanche sortit, suivi de l'interne.

- Quand est-ce qu'on peut la voir ? demanda ce dernier.

- Qui ?

- La belle fille.

- Oh, vous m'embêtez, dit Mangemanche. On va faire marcher cet avion, et c'est tout.

- Mince, alors, dit l'interne, vous me faites miroiter ça devant les yeux, et puis pfuitt... plus rien.

Vous êtes dur !

- Et vous ?

- Ben je comprends que je le suis, dit l'interne. Ça fait trois semaines qu'on est là. Vous vous rendez compte, et j'ai pas fait ça une seule fois !

- Bien sûr ? dit Mangemanche. Même avec les femmes des agents d'exécution ? Qu'est-ce que vous faites à l'infirmerie le matin, quand je dors ?

Je me... dit l'interne.

Mangemanche le regarda sans comprendre, et puis il éclata de rire.

- Bon sang ! dit-il. C'est... vous vous... C'est trop drôle ! C'est pour ça que vous êtes de si mauvaise humeur !..

- Vous croyez ? demanda l'interne un peu inquiet.

- Certainement. C'est très malsain.

- Oh ! dit l'interne. Vous ne l'avez jamais fait, hein ?

- Jamais tout seul, dit Mangemanche. L'interne se tut, car ils gravissaient une haute dune et il avait besoin de tout son souffle. Mangemanche se remit à rire.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'interne.

- Rien. Je pense seulement à la tête que vous devez avoir.

Il riait si fort qu'il s'effondra sur le sable. De grosses larmes jaillissaient de ses yeux. Et sa voix s'étranglait dans un hurlement d'allégresse. L'interne tournait la tête d'un air boudeur, et posa par terre les morceaux de l'avion qu'il se mit, agenouillé, à assembler tant bien que mal. Mangemanche reprenait son calme.

- D'ailleurs, vous avez très mauvaise mine.

- Vous êtes sûr ?

L'interne se sentait de plus en plus inquiet.

- Parfaitement sûr. Vous savez, vous n'êtes pas le premier.

- Je croyais... murmura l'interne. Il considéra les ailes et la carlingue.

- Alors, vous pensez que d'autres l'ont fait avant moi ?

- Naturellement.

- Bien entendu, je le pensais aussi, dit l'interne. Mais dans les mêmes conditions ? Dans le désert, parce qu'il n'y a pas de femmes ?

- Sans doute, dit Mangemanche. Vous croyez que le symbole de Saint-Siméon stylite signifie autre chose ? Cette colonne ? Ce type perpétuellement occupé de sa colonne ? Enfin, c'est transparent !

Vous avez étudié Freud, je suppose ?

- Mais non, dit l'interne. C'est démodé, voyons ! Il n'y a que les arriérés pour croire encore à ces choses-là.

- C'est une chose, dit Mangemanche, et la colonne en est une autre. Il y a tout de même des représentations et des transferts, comme disent les philosophes, et des complexes, et du refoulement, et de l'onanisme aussi dans votre cas particulier.

- Évidemment, dit l'interne, vous allez encore me dire que je ne suis qu'un crétin.

- Mais non, dit Mangemanche. Vous n'êtes pas très intelligent, c'est tout. On peut vous pardonner ça.

L'interne avait assemblé les ailes et le fuselage et disposait avec goût l'empennage. Il s'arrêta quelques instants pour réfléchir aux paroles de Mangemanche.

## Texte 8

### **La Belle au Bois Dormant**

Quand elle passe à l'adolescence, la jeune fille explore les zones jusque-là inaccessibles de son existence, représentées, toujours dans le conte des frères Grimm, par la chambre cachée où file une vieille femme. Ce passage de l'histoire abonde en symboles freudiens : pour accéder à la chambrette fatale, l'héroïne gravit un escalier à vis ; ces types d'escaliers représentent d'une façon caractéristique les expériences sexuelles. Au sommet de l'escalier, elle découvre une petite porte et il y a une clé dans la serrure ; elle a fait tourner et la porte s'ouvre d'un coup sur une pièce où la vieille femme est en train de filer. Une petite chambre fermée à clé représente souvent dans les rêves les organes sexuels de la femme, et la clé tournant dans la serrure symbolise le coït.

Voyant la vieille femme filer du lin, la jeune fille lui demande : Cette chose-là, qui danse si joyeusement, qu'est-ce que c'est ? Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour saisir l'allusion sexuelle que comporte l'image du fuseau ; dès qu'elle le touche, la jeune fille se pique et tombe endormie.

(...)

De nombreux princes tentent d'approcher la Belle au Bois Dormant avant le temps de sa maturité ; tous les prétendants trop hâtifs périssent dans les épines. Les enfants et les parents sont ainsi avertis que l'éveil sexuel qui se produit avant que le corps et l'esprit ne soient prêts est très destructif. Mais quand la Belle est prête affectivement et physiquement pour l'amour et en même temps pour l'expérience sexuelle et le mariage, la muraille qui semblait infranchissable tombe d'elle-même. Les gigantesques buissons d'épines se transforment en « belles et grandes fleurs » qui s'écartent pour laisser passer le prince. On trouve le même message dans bien d'autres contes de fées : « Ne craignez rien et n'essayez pas de précipiter les choses, quand le temps sera mûr, le problème impossible sera résolu, comme de lui-même. »

Bruno Bettelheim ; psychanalyse des contes de fées.



## Texte 9

Lorsqu'il avait besoin d'argent, il épousait une riche héritière qu'il ruinait jusqu'au dernier sou puis changeait de pays. La plupart du temps, ses femmes ne se révoltaient pas et ne prévenaient pas la police. Les quelques semaines ou quelques mois d'idylle les avaient frappées bien davantage que la perte de leur fortune. Elles avaient le sentiment d'avoir connu la grande vie, celle qui vaut d'être vécue, fût-ce pour un moment.

Il les transportait si haut, d'enchantement en enchantement, que son départ ressemblait à un envol, paraissait presque naturel, aucune partenaire n'aurait pu le suivre dans ses grandes envolées. Cet aventurier libre, insaisissable, qui bondissait ainsi d'une branche dorée sur l'autre, se fit presque prendre au piège, le piège de l'amour, quand, par une belle nuit, il rencontra la danseuse brésilienne Anita au Théâtre péruvien. Ses yeux en amande ne se fermaient pas comme ceux des autres femmes mais comme ceux des tigres, des pumas et des léopards, les deux paupières se rejoignant avec une paresseuse lenteur, semblant presque cousues ensemble au niveau du nez, ce qui lui donnait un regard oblique et lascif, tel celui d'une femme qui ne voudrait rien savoir de ce que l'on fait avec son corps. Elle avait l'expression d'une femme à qui l'on est en train de faire l'amour, ce qui excita au plus haut point le Baron dès leur première rencontre.

Lorsqu'il se rendit dans les coulisses pour la voir, elle était en train de se préparer pour la scène au milieu d'une profusion de fleurs; et; pour le délice de ses admirateurs assis autour d'elle, elle était, à ce moment précis, occupée à passer du rouge à lèvres sur son sexe, ne permettant évidemment à personne d'esquisser le moindre geste d'approche. Quand le Baron entra, elle leva à peine la tête et lui sourit. Elle avait posé un pied sur une petite table, relevé sa robe à volants, et recommençait à passer du rouge sur ses lèvres en riant de l'excitation des hommes qui l'entouraient.

Son sexe ressemblait à une fleur de serre géante, plus grand que tous ceux dû avait vus le Baron, avec une toison abondante et bouclée, d'un noir brillant. Elle passait du rouge sur ces lèvres avec autant de soin qu'elle l'aurait fait sur sa bouche, si bien qu'elles finirent par ressembler à des camélias rouge sang, que l'on aurait forcés à s'ouvrir, pour laisser apparaître le bouton intérieur encore fermé tel le coeur plus pâle, à la peau plus fine, de la fleur.

Anaïs Nin ; Venus Erotica

## Texte 10

### Épitaphe d'Alix

*Ci-çist, qui est une ç grande perte,  
En euletis, la plus experte  
Qu'on sut jamais trouver en France.  
C'est Alix, qui dès son enfance,  
Quand sa nourrice l'allaitait,  
Dedans le berceau euletait ;  
Et de trois jusques à neuf ans,  
Avec ç garçons, petits enfants,  
Allait toujours en quelque coin,  
Çuleter au çrenier au foin,  
Et à dix ans fut tant eulée,  
Qu'en eulant fut depucelée.  
Depuis ç grosse çarce devint  
Et lors euletait plus que vingt.  
Et après devint toute femme,  
Et inventa la bonne Dame  
Mille tordions avenants  
Pour euleter à tout venant :  
Vrai est, quand n'eut plus de dents en çueule  
Qu'elle euleta toute seule,  
Mais afin que le monde vit  
Son ç grand savoir elle écrivit  
Un beau livre de euletage,  
Pour ceux qui était en ç grand âge,  
Et un autre de euletis,  
Pour ceux qui était plus petits.  
Çes livres fit en s'ébattant  
Et puis mourut en euletant.  
Ençor, dit-on, par ç grande merveille,  
Que si on veut mettre l'oreille  
Çontre sa tombe et s'arrêter,  
On ouïra ses os euleter.*

## Texte 11

### **Sexe** **35, 45, 55 ans**

Non, 20 ans n'est pas le plus bel âge sexuel de la vie. Avoir des fantasmes torrides à 35 ans, vivre une seconde adolescence à 40 et, pour un homme, rester fidèle passé 55 ans, c'est banal. Notre cursus sexuel de Terrien est génétiquement programmé pour améliorer notre sensibilité érotique au fil des années. Avec un potentiel de cinq mille orgasmes au départ, il y a de quoi passer toute une vie à le dépenser. Voici l'usage que nous faisons de ce joyau extatique et comment il conditionne notre vie sexuelle à trois étapes clés: 35. 45 et 55 ans.

#### **35 ans, l'apothéose de la technique et des fantasmes**

Si à 25 ans, vous préférez le Trivial Pursuit à la brouette bulgare, ne vous étonnez pas d'avoir aujourd'hui des ébats laborieux. Une extase, ça se rôde. Plus on fait, tôt, la bête à deux dos (au moins une fois par semaine à partir de 20 ans), plus le ravissement est garanti pour le restant de notre vie. Cet entraînement précoce a un autre avantage: il ferait grimper le taux d'oestrogènes indispensables à la procréation, on aurait donc plus de chance d'être enceinte passée la trentaine. A 35 ans, nos galipettes n'ont rien à envier à celles de nos cadettes. Notre sexualité est au mieux de sa forme épanouie, variée, très au point.

Paradoxalement, c'est aussi autour de la trentaine qu'on s'étonne soudain de son apathie sexuelle. Manque un peu d'exaltation, ça ronronne dans l'alcôve. Pourtant, on ne rechigne pas aux variantes: entre 35 et 44 ans, on est 76% à pratiquer gaiement la fellation. Accueil plus frais pour la sodomie: on n'est que 3% à l'inscrire au menu des divertissements.

Jusqu'à 30 ans, l'homme est un érectus instantaneus, la libido en émoi devant la moindre jupette. Passé 30 ans, il se calme. Surtout, il a entendu parler des préliminaires, il profite, savoure, jauge, fait des pauses, c'est un amant averti, patient et attentif. Probable qu'il a passé les dix années précédentes de sa vie à se rassurer sur ses prouesses, aujourd'hui il sait ce qu'il vaut.

#### **45 ans L'âge de la seconde adolescence**

La femme de 40 ans désire aussi une nouvelle émancipation. Dans le couple, c'est souvent elle qui prend l'initiative de la vie érotique. Alors qu'à 20 ans elle se plaignait de l'excès pulsionnel de son partenaire, désormais elle lui reproche son manque d'ardeur. Mariée depuis plus de quinze ans, on fait l'amour en moyenne sept fois par mois (contre treize pour ceux qui cohabitent depuis un an. On sait désormais ce qui nous convient le mieux et on s'y adonne sans complexes ni retenue. A l'ouvrage, on connaît notre corps dans ses moindres tressaillements, l'orgasme est un compagnon familier. Mais ce n'est pas le moment de freiner la cadence des galipettes. Le système neuromusculaire donnant des signes de faiblesse, si on ne fait pas l'amour régulièrement, le vagin peut commencer à baisser le rideau.

Chez eux, l'endurance compense l'effet de la gravité. Le pénis ne dresse plus la tête au quart d'émotion, il est un peu moins sensible qu'à vingt ans. Moins d'acier aussi, il peut même avoir un angle d'érection moins flatteur. Mais, rassurent les sexologues, le pénis et le reste du corps ne perdent jamais leur capacité à jouir. L'homme de 40 ans est aussi le champion de l'endurance, il tient en érection des durées record. Plus infidèles que nous ? Pas tant que ça, seul un sur dix (entre 35 et 54 ans avoue plus d'une partenaire au cours des douze derniers mois.

#### **55 ans, le renouveau du couple.**

La ménopause étant une contraception absolue et naturelle, au soir de leur sexualité, certaines découvrent avec bonheur le plaisir sans risque ni pilule. D'autres, libérées de leurs enfants, inaugurent une nouvelle vie de couple avec leur conjoint. Douze pour cent ne regrettent pas leurs 20 ans et 48 % affirment garder la même sexualité qu'avant. Masters et Johnson ont même rapporté des observations d'orgasmes authentiques chez des femmes de 80 ans, affirmant ainsi qu'aucune limite n'est tracée par le vieillissement à la sexualité féminine. Olé.

Libérées des tabous, certaines découvrent l'homosexualité ou, à défaut, s'adonnent joyeusement à la masturbation. Le même rapport prétend que quelques retardataires auraient même découvert l'orgasme passé la soixantaine. Seules 30% reconnaissent un désintéressement progressif et 10% abdiquent, profitant de cette démission hormonale pour se détourner totalement de la sexualité.

Willy Pasini, psychiatre, a une formule pour désigner l'homme de 50 ans : il a atteint l'âge du métal. Des tempes d'argent, des dents d'or et une verge de plomb. Son désir reste intact, seulement il réclame plus de stimulation qu'avant. Si l'érection met plus de temps à se manifester, elle a en revanche ensuite tendance à se prolonger. La durée de l'orgasme est plus courte et la période de récupération nettement plus longue.

Plus ils connaissent leur partenaire, plus ils en sont amoureux: 95,6 % des hommes sont épris de la femme qui partage leur vie et avec laquelle ils ont eu leur dernier rapport. La palme du sentiment amoureux leur revient aussi puisqu'ils assurent avoir été 4,5 fois épris dans leur existence alors que nous, seulement trois fois. Sans doute parce qu'ils ont eu plus d'aventures : au cours de leur vie, les hommes avouent 11 partenaires, les femmes 3,3. Un écart qui n'a pas bougé depuis le dernier rapport Simon de 1970. Finalement, notre sexualité est un long fleuve tout tracé.

## Texte 12

### fantasmes

La qualité du fantasme, c'est d'être partagé par les deux amants à un moment précis et d'être sublime parce que unique. C'est la marge dans laquelle l'inconscient exprime ses rêves, par des associations incongrues, ou des symboles de vie débordante. Voici quelques exemples qui peuvent servir de support à l'imaginaire et qui se révèlent souvent aussi érotique pour l'homme que pour la femme :

### *fantasme rétro*

La femme est en talon hauts, voire en bottes. Restez debout tous les deux pendant que vous la dénudez totalement à l'exception de ses chaussures.

### *fantasme oriental*

Une nuit chaude d'été, placez un lit sur une terrasse ou dans un jardin et enlacez vous sous les étoiles ou la pleine lune.

### *fantasme aquatique*

Ce peut être un lac ou la mer, mais la sensation est tellement surprenante qu'il faut avoir connu cela au moins une fois dans sa vie : c'est comme si on était dilué, immense, surtout si les oreilles sont immergées.

### *fantasme du partenaire qui se caresse*

Il est très excitant pour certains de regarder son compagnon se caresser mais on peut ajouter que cela est plus spécialement vrai des hommes qui regardent une ou deux femmes se caresser.

### *fantasme du faux viol*

Cela peut se traduire par un acte très rapide dans une situation incongrue mêlée de danger, et où la femme se refuse d'abord, par exemple entre deux plats dans la cuisine, ou bien par le fait de déchirer son slip.

Pour certains hommes, un corps qui s'offre a moins de charme que de jambes serrées qu'il faut patiemment conquérir.

## Texte 13

Ce soir, lorsque son mari a pris sa douche et entre dans la chambre, il trouve Emmanuelle qui l'attend, assise sur ses talons, toute nue, au bord du grand lit bas. Elle entoure ses hanches de ses bras et prend sa verge dans sa bouche. A peine l'a-t-elle sucée quelques secondes que la hampe gonfle et se redresse. Emmanuelle la fait aller entre ses lèvres jusqu'à ce qu'elle soit très dure. Puis, elle la lèche sur toute sa longueur, en penchant la tête, pressant le vaisseau bleuté qui court à fleur de peau et dont la congestion et le relief augmentent sous son baiser. Jean lui dit qu'elle a l'air de grignoter un épi de maïs et elle mordille de ses petites dents pour achever la ressemblance. Vite, elle se rachète en aspirant doucement dans sa bouche la peau satinée des testicules, les soulève dans ses mains, fait glisser la pointe de sa langue sous elles, caresse une autre veine, se gorge du sang chaud qu'elle sent battre plus fort au toucher de ses lèvres, explore de plus en plus intimement fouille va vient remonte brusquement au bout du phallus, le pousse au fond de sa gorge, si loin qu'elle manque de s'étrangler; là, sans le retirer, irrésistiblement elle pompe d'un lent mouvement, tandis que sa langue enveloppe et masse.

Ses bras enlacent les reins de son mari avec une passion qui croît à mesure qu'elle tète plus régulièrement sa verge et que l'excitation de ses lèvres et de sa langue se communique à ses seins et à son sexe. Elle sent que coule entre ses cuisses serrées un liquide abondant comme la salive dont elle humecte en ce moment dans sa bouche chaude le membre apoplectique.

Pour pouvoir gémir de volupté et laisser un orgasme partiel la soulager et lui permettre de poursuivre sa fellation, elle fait ressortir un moment le pénis de ses lèvres, sans cesser cependant de caresser le méat entrouvert de tendres petits coups de sa langue. Puis elle engloutit à nouveau le pont de chair palpitante qui les relie.

Jean a pris entre ses mains les tempes de sa femme, mais ce n'est pas pour guider ses mouvements ni en régler le rythme.

Il sait qu'il a meilleur compte de se fier à elle et de la laisser sa guise raffiner leur commun plaisir. Le style qu'elle donnera à cette étreinte la distinguera une fois de plus de toutes les autres. Certains jours, Emmanuelle joue à faire languir son mari: elle ne se fixe nulle part, butine d'un point sensible à l'autre, tire de la gorge de sa victime des plaintes, des prières dont elle n'a cure, la fait sursauter, panteler, la pousse au délire, jusqu'au moment où, d'un dernier geste, précis et vif, elle parfait son oeuvre. Mais, aujourd'hui, elle se veut dispensatrice de satisfaction plus sereine. Sans tenir trop serrée la verge vibrante, elle ajoute la pression de ses doigts et le mouvement régulier de sa main à la succion de ses lèvres - appliquée à délivrer harmonieusement l'organe de sa semence, à le vider le plus totalement possible. Lorsque Jean se rend, elle avale par lentes gorgées la substance savoureuse qu'elle a réussi à tirer du fond de lui; mais, le dernier jet, elle le laisse en ronronnant fondre sur sa langue amoureuse.

Elle est elle-même engagée si avant dans l'orgasme qu'il suffit que son mari serre son clitoris entre ses lèvres pour qu'elle achève de jouir.

- Tout à l'heure, je te prendrai, dit-il.

- Non, non! Je veux te boire encore une fois! Promets! Promets-moi que tu reviendras dans ma bouche. Oh! tu couleras encore dans ma bouche, dis, dis, si il te plaît C est tellement bon! J'aime tant!

EMMANUELLE ; Emmanuelle Arsan.

## Texte 14

### Trois femmes après un film pornographique

J : En tout cas, les scènes de suçage, moi, ça me dégoûte. D'ailleurs, quand il m'arrive de la faire à un type, je peux pas aller très profond, surtout si c'est une grosse bite. Je me souviens de l'horreur quand je lisais le passage dans *Histoire d'O* où un type envoie des grands coups de boutoir jusqu'au fond de la gorge de la femme. Ce qui m'a paru le plus écoeurant, c'est que dans le film, la fille suce trois mes l'un après l'autre. C'est vraiment la pute, cette fille ; comment voulez vous qu'elle ait du plaisir à faire ça ?

C : aussi con que du travail à la chaîne : elle leur file trois coups de langue à chacun et elle, aucun ne la touche.

P : En plus, il n'y avait aucun type qui pouvait nous exciter. C'est vraiment de la porno d'homme pour homme. Les filles, jolies, et pas un mec sur lequel on pouvait gamberger. Moi, ce qui m'excite, c'est de voir une main qui caresse une cuisse et qui remonte doucement. Alors que là, hop ! à toute allure.

C : Moi, je me lasse tout de suite : ils utilisent vraiment tout ! Y a une fille sur le lit, ils lui filent une banane, et , aussi sec, elle se branle avec. Et après, la bouteille !

J : la bouteille, j'ai trouvé ça affreux. Du sadisme. J'ai pas pu m'empêcher de penser à l'Algérie, où des militaire enfonçaient des bouteilles dans le vagin des algériennes. Et en plus le ridicule, c'est qu'à peine on met la main au con des filles qu'elles se mettent à glapir.

Par contre, dans un fils de Gainsbourg, Jane Birkin est prise par derrière, et ça et ça ne me choque pas parce que c'est vraiment intégré à l'histoire. C'est pour elle la seule façon d'avoir un rapport avec le type qu'elle aime et qui est homosexuel. Quand il enlève la culotte de la fille, c'est excitant, alors que là, toutes les nanas arrivent à poil ou dans des déshabillés ridicules.

in Les femmes, la pornographie, l'érotisme ; Points Seuil.

## Texte 15

### Le con d'Irène !

*Si petit et si grand ! C'est ici que tu es à ton aise, homme enfin digne de ton nom, c'est ici que tu te retrouves à l'échelle de tes désirs. Ce lieu, ne crains pas d'en approcher ta figure, et déjà ta langue, la bavarde, en tient plus en place, ce lieu de désir et d'ombre, ce patio d'ardeur, dans ses limite nacrées, la belle image du pessimisme. O fente, fente humide et douce, cher abîme vertigineux. C'est dans ce sillage humain que les navires enfin perdus, leur machinerie à jamais inutilisable, revenant à l'enfance des voyages, dressent à un mat de fortune la voile du désespoir. Entre les poils frisés, comme la chair est belle : sous cette broderie bien partagée par la hache amoureuse, amoureuxment la peau apparaît pure écumeuse, lactée. Et les plis joints d'abord des grandes lèvres bayent. Charmantes lèvres, votre bouche est pareille à celle d'un visage qui se penche sur un dormeur. (...) Salut O toi, palais rose, écrin pâle, alcôve un peu défaite par joie grave de l'amour, vulve dans son ampleur un instant apparue. Sous le satin griffé de l'aurore, la couleur de l'été quand on ferme les yeux.*

Aragon

## Texte 16

La technique, ou plutôt la philosophie du feu dans l'alchimie, est d'ailleurs dominée par des spécifications sexuelles très nettes. D'après un auteur anonyme écrivant à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle : Il y « a trois sortes de feu, le naturel, l'innaturel et le feu contre nature. Le naturel est le feu masculin, le principal agent, mais pour l'avoir il faut que l'Artiste emploie tous ses soins et toute son étude, car il est tellement languissant dans les métaux et tellement concentré en eux, que sans un travail opiniâtre, on ne peut le mettre en action. Le feu innaturel est le feu féminin, et le dissolvant universel, nourrissant les corps et couvrant de ses ailes la nudité. Il apparaît souvent sous la forme d'une fumée blanche et il arrive très souvent que sous cette forme, il s'évanouisse par la négligence des Artistes. (...) ».

Du point de vue calorifique, la distinction sexuelle est très nettement complémentaire. Le principe féminin des choses est un principe de surface et d'enveloppe, un giron, un refuge, une tiédeur. Le principe masculin est un principe de centre, un centre de puissance, actif, comme l'étincelle et la volonté. Le principe féminin attaque les choses du dehors. Le feu masculin les attaque du dedans, au coeur de l'essence. (...)

Le feu intime et mâle, le plus puissant, c'est celui qui peut « ouvrir les corps ». Cette « ouverture » des corps, cette possession par le dedans est parfois un acte sexuel manifeste. Elle se fait, comme le disent certains Alchimistes, avec une Verge de Feu. Quand le feu accomplit des tâches obscures, on devrait s'étonner que les images sexuelles restent si claires. La persistance de ces images, prouve l'origine sexuelle des idées sur le feu. Il suffira pour s'en convaincre de lire dans les traités d'alchimie le long récit du mariage de la terre et du feu.

Gaston Bachelard ; psychanalyse du feu



## Texte 17

### L'empire des sens

## 23.20 Arte

Film franco-japonais de Nagisa Oshima (1976). Scénario : N. Oshima. Images : Kenichi Okamoto. Musique : Minoru Miki et chants traditionnels du Japon. Titre original : *Ai no corrida*. Précédente diffusion : février 95. Chrétiens-Médias : adultes, idées et images pouvant heurter. V0. Eiko Matsuda : Sada Abe. Tatsuya Fuji : Kichizo. Aoi Nakajima : Toku, la femme de Kichizo. Taiji Tonoyama : le vieux mendiant. Kanae Kobayashi : la vieille geisha.

**Le genre.** Drame sexuel.

**L'histoire.** A Tokyo, en 1936, un homme s'éprend d'une jeune servante. Leur passion est telle qu'ils ne cessent de faire l'amour et cherchent de nouvelles façons d'atteindre un absolu. Leur quête les pousse aux frontières de la mort.

**Ce que j'en pense.** Ce film est le plus célèbre de Nagisa Oshima, pour une raison simple : il s'agit d'un film pornographique. Les actes sexuels y sont montrés en toute franchise. Cela peut attirer le voyeurisme ou, au contraire, heurter certains pudeurs. Pour le réalisateur, il s'agit de traiter sans complaisance de cet amour physique qui ne trouve son accomplissement que dans la destruction. Le titre original, *Corrida de l'amour*, le précise : cette relation passionnelle, obsessionnelle, ne peut s'épanouir que dans un rituel de mise à mort. On a beaucoup cité les écrits de Bataille ou Sade. Sans rejeter ces références, Oshima ne s'est pas posé la question. Il a adapté un fait divers, très célèbre au Japon, et a profité (grâce à son coproducteur français) de la libéralisation des mœurs pour aller jusqu'au bout de sa démarche de cinéaste provocateur. Le sexe est donc omniprésent, à la fois libérateur (pour la femme), destructeur (pour l'homme), et vécu par l'entourage comme une source de plaisirs, mais qui peut devenir avilissante. La force de sa mise en scène d'Oshima vient de ce parti pris de huis clos, répétitif, infernal, qui pousse le spectateur dans ses retranchements et offre alors plusieurs interprétations possibles à cette histoire singulière. Un film inconfortable, contestable, mais qui nous place comme aucun autre face à nos propres peurs et tabous sexuels.

Télérama ; Philippe Plazzo

## Texte 18

### Ung jour Robin

*CLÉMENT JANEQUIN*

Ung jour, Robin vint Margot empo =  
gner  
En luy montrant l'outil de son ou =  
vraige  
Et sans parler la voulut besoigner  
Mais Margot dit « vous me feriez oul =  
trage  
Il est trop gros et trop long,  
A l'avantage. »  
« Bien, dist Robin, tout en vostre fen =  
dasse  
Je n'y mectray » adoncques il em =  
brasse  
Et seulement la moytié y transporte  
« Ha ha ha, dist Margot en faisant la  
grimace,  
Boutez = y tout, aussy bien suys je  
morte. »

## Texte 19

Une autre modification importante qui se produit durant l'excitation sexuelle : un bouleversement spectaculaire dans la distribution du sang qui passe des régions profondes aux zones superficielles du corps. Ce refoulement général d'un surcroît de sang vers la peau provoque un certain nombre de résultats frappants. Cela donne non seulement un corps en général plus chaud au toucher, comme brûlant d'un feu ou d'un éclat sexuel - mais provoque aussi certaines modifications spécifiques dans un certain nombre de zones spécialisées. A de hautes intensités d'excitation, une rougeur sexuelle caractéristique apparaît. On l'observe chez la femelle où elle se montre généralement dans la région de l'estomac et de la partie supérieure de l'abdomen, pour s'étendre à la partie supérieure des seins, puis en haut du torse, puis aux flancs et à la région médiane des seins et, pour finir, à la face inférieure de ceux-ci. (...) Elle se produit aussi, mais plus rarement, chez le mâle où, là encore, elle commence dans la partie supérieure de l'abdomen, s'étend sur la poitrine pour gagner ensuite le cou et le visage. Elle atteint parfois aussi les épaules, les avant-bras et les cuisses. Une fois l'orgasme atteint, la rougeur sexuelle disparaît vite, se dissipant suivant l'ordre inverse dans lequel elle est apparue.

Outre la rougeur sexuelle et la vasodilatation générale, on observe aussi une nette vaso-congestion des divers organes distensibles. Cela se produit dans les lèvres, le nez, les lobes des oreilles, les boutons des seins et les organes génitaux des deux sexes et aussi dans les seins de la femelle. Les lèvres se gonflent, rougissent et sont plus protubérantes. Les parties tendres du nez se gonflent et les narines se dilatent. Les lobes des oreilles également s'épaississent et se gonflent. Les mamelons grandissent et se durcissent dans les deux sexes, mais de façon plus marquée chez la femelle. (Ce n'est pas dû à la seule vaso-congestion, mais également à une contraction des muscles du mamelon.) La longueur du mamelon femelle augmente de parfois un centimètre et son diamètre de près d'un demi-centimètre. L'aréole, ou région de peau pigmentée entourant le mamelon, devient également tumescence et sa couleur s'accroît chez la femelle, mais pas chez le mâle. Le sein de la femelle présente de même une augmentation de taille notable. Une fois l'orgasme atteint, le sein de la femelle moyenne aura vu ses dimensions normales augmenter dans une proportion qui va parfois jusqu'à 25%. Il devient plus ferme, plus rond et plus protubérant.

Les organes génitaux des deux sexes subissent des modifications considérables à mesure que l'excitation se prolonge. Les parois vaginales chez la femelle connaissent une vaso-congestion massive provoquant une rapide lubrification du canal vaginal. Dans certains cas, ce phénomène se produit dans les quelques secondes suivant le début de l'activité pré-copulatoire. On observe aussi un allongement et une distension des deux tiers internes du canal vaginal, la longueur totale du vagin augmentant de dix centimètres lors de la phase d'intense excitation sexuelle. A mesure que l'orgasme approche, il se produit un gonflement du tiers externe du canal vaginal et, lors de l'orgasme proprement dit, une contraction musculaire de deux à quatre secondes de cette région, suivie de contractions rythmiques à intervalles de huit dixièmes de seconde. Chaque expérience orgasmique s'accompagne de trois à quinze de ces contractions rythmiques.

Pendant l'excitation, les organes génitaux externes de la femelle se gonflent considérablement. Les grandes lèvres s'écartent, se gonflent et présentent parfois des augmentations de taille de l'ordre de deux à trois fois leurs proportions normales. Les petites lèvres se distendent aussi jusqu'à avoir deux ou trois fois leur diamètre normal et elles saillent à travers le rideau protecteur des grandes lèvres, allongeant ainsi d'un centimètre supplémentaire la longueur totale du canal vaginal. A mesure que l'excitation se développe, on observe un autre changement frappant des petites lèvres. Déjà rendues plus protubérantes par la vasocongestion, elles changent maintenant de couleur pour tourner au rouge vif.

Le clitoris (homologue féminin du pénis mâle) devient également plus large et plus protubérant lorsque commence l'excitation sexuelle, mais sitôt que l'on atteint à de hauts niveaux d'excitation, le gonflement labial tend à masquer ce changement et le clitoris se rétracte sous le capuchon protecteur. Il ne peut à ce stade être stimulé directement par le pénis du mâle, mais dans l'état de congestion et de sensibilisation où il se trouve, il peut être affecté indirectement par les pressions rythmiques auxquelles les mouvements de poussées du mâle soumettent cette région.

## Texte 20

« Comment me voit-il, lui? se demanda-t-elle.

Elle se leva et alla chercher un grand miroir qu'elle posa face à la fenêtre, par terre contre une chaise. Puis elle s'assit sur un tapis, en se regardant, et écarta doucement les jambes. Le spectacle était un enchantement. La peau était sans défaut, et les lèvres roses et pleines. Cela lui fit penser à la feuille d'un caoutchouc dont il sort un lait secret lorsqu'on la presse avec les doigts, une sécrétion à l'odeur particulière, comme celle des coquillages. Ainsi de la mer, était née Vénus, portant en elle ce petit noyau de miel salé, que seules les caresses pouvaient extraire des profondeurs cachées du corps.

Mathilde se demanda si elle pourrait le faire sortir de son mystérieux noyau. Elle ouvrit, de ses doigts, les petites lèvres et se mit à les caresser avec une douceur de chat. D'avant en arrière, elle se caressait comme le faisait Martinez avec ses doigts sombres et plus nerveux. Elle se rappelait la couleur mate de ses doigts qui contrastait tellement avec sa peau, ainsi que leur grosseur, qui semblait les destiner à irriter la peau plutôt qu'à éveiller le plaisir. Mais avec quelle délicatesse il la touchait, pensait-elle, frottant les petites lèvres entre ses doigts, comme du velours. Maintenant elle les massait comme lui, entre le pouce et l'index, tandis que de sa main libre elle continuait les caresses. Elle éprouva la même impression de dissolution que sous les doigts de Martinez. De quelque part se mit à couler un liquide salé couvrant la toison de part et d'autre de l'orifice qui maintenant luisait.

Puis Mathilde voulut savoir à quoi elle ressemblait quand Martinez lui disait de se retourner. Elle s'allongea sur le côté gauche et présenta ses fesses au miroir. Elle pouvait ainsi voir son sexe par-derrière. Elle remua, comme elle, le faisait pour Martinez. Elle vit sa propre main apparaître au-dessus de la petite colline que formaient ses fesses qu'elle commença à caresser. Son autre main glissait entre ses jambes et elle la voyait par-derrière dans le miroir. De cette main, elle se caressait le sexe d'avant en arrière. Son majeur pénétra en elle et elle le fit aller et venir. Elle eut soudain envie d'être prise des deux côtés à la fois et de glisser son autre majeur entre ses fesses. En remuant d'avant en arrière, elle sentait tour à tour les deux doigts comme cela lui arrivait parfois lorsque Martinez et un ami la caressaient en même temps. L'approche de l'orgasme l'excita, elle se mit à faire des gestes convulsifs, comme pour attraper le dernier fruit d'une branche; tirant, tirant sur la branche pour faire éclater le tout en un orgasme sauvage, qui l'envahit alors qu'elle se regardait dans la glace, et voyait ses mains actives, et le miel briller, mouillant tout son sexe et ses fesses, entre les jambes.

## Texte 21

Mythe des indiens Chamacocos pour expliquer l'origine de femmes

Alors qu'il était malade et couché dans son hamac, un jeune homme entrevit la vulve de sa mère qui était montée sur le toit de la hutte pour réparer la couverture. Enflammé de désir, il attendit son retour et la viola. Puis, il se laissa aller à lui révéler le secret des masques, qu'elle communiqua à ses compagnes, bien que les femmes dussent l'ignorer. Quand les hommes s'en aperçurent, ils tuèrent toutes les femmes sauf une qui, changée en cerf réussit à s'échapper. Mais ils se résignèrent mal à faire les travaux féminins eux-mêmes.

Un jour, un homme passe sous un arbre où la survivante est perchée. Elle crache pour attirer son attention. L'homme essaye de grimper à l'arbre, mais il en est empêché par son pénis en érection. Il renonce, non sans avoir inondé le tronc de son sperme. Les autres hommes surviennent, réussissent à atteindre la femme depuis les arbres voisins. Ils la violent, la coupent en morceaux qui, en tombant, s'imbibent du sperme répandu. Chaque homme prend un morceau et le rapporte chez lui. Puis ils vont tous à la pêche. Deux chamans, envoyés en éclaireurs, prétendent l'un après l'autre que les vautours ont dévoré les morceaux de femme. Les indiens reviennent alors au village, qu'ils trouvent peuplé de femmes et d'enfants. Chacun obtient l'épouse issue de son morceau. Les morceaux de cuisse avaient donné les femmes grasses et les doigts des maigres.

Claude Lévi-Strauss : le cru et le cuit M30

## Texte 22

# Érotisme : 100 trucs pour encore plus de plaisir

19 : porter de la lingerie, ça donne envie de se faire belle dedans, et ça donne envie à notre homme de poser ses mains dessus. Qui plus est on ne se sent pas la même quand on déambule en collants opaque et culotte short qu'en bas fins et porte-jarretelles. Entre les balconnets satinés, les strings et les guêpières, on n'a que l'embarras du choix.

28 : éteindre la télé, brancher le répondeur et couper le son. Rien de pire que d'être interrompue en pleine action par notre mère qui aimerait bien savoir ce qu'on devient ou bien par l'EDF qui vient relever le compteur.

38 : inversez l'ordre de la soirée : au lieu de vous plomber au pot-au-feu puis de vous écrouler telle une enclume, faites plutôt un énorme câlin avant de passer à table. En plus, ça ouvre l'appétit !

33 : faites une petite scène de ménage. Petite on a dit. Une réconciliation sur le matelas est toujours pimentée.

35 : les orages sont chargés d'ions négatifs, des euphorisants naturels. La pleine lune ne se contente pas de faire hurler les loups : elle exacerbe le désir.

42 : commencez la journée par un câlin et n'allez pas jusqu'au bout. Et trimballez au fil des heures cette envie inassouvie. Le soir venu, tout le monde est à point pour terminer l'ouvrage.

50 : A la main doit succéder la bouche. Une règle d'or, chères amies, dont vous apprécierez les bienfaits si ce n'est déjà fait.

55 : un vrai baiser profond, langoureux, passionné, il n'y a rien de tel pour chavirer. Selon le tantrisme, il y aurait correspondance énergétique entre la lèvre supérieure et le clitoris. Pour l'homme c'est plutôt à la lèvre inférieure qu'il faut s'attaquer.

58 : sans sombrer dans le sado-masochisme pur, se laisser attacher les mains dans le dos (avec un ruban de satin plutôt qu'avec une corde à linge) ou les pieds au montants du lit procure des frissons....

66 : l'heure n'est pas à se demander ce qu'en penseront les voisins ; vous avez envie de crier ? criez !

69 : cette position procure aussi beaucoup de plaisir.

73 : pensez aux lubrifiants pour les caresses intimes, qui permettent un contact plus voluptueux. Quelques bonnes marques : Sensilube, Prémicia, Lubran.

74 : le clitoris est le passage quasi obligé pour arriver à l'orgasme. Vous pouvez le stimuler vous

même, pendant qu'il vous caresse ailleurs. N'ayez pas peur de le choquer : voir leur compagne se masturber fait partie des fantasmes des hommes. Un truc : léchez vos doigts avant de vous caresser. C'est bien meilleur. D'ailleurs, ce n'est pas parce qu'on a un homme sous la main qu'il faut renoncer à se faire plaisir toute seule. La masturbation entretient l'élasticité des muscles vaginaux et c'est l'occasion de découvrir de nouveaux trucs qu'on pourra partager avec lui... plus tard.

85 : glissez un coussin sous vos fesses. Ça favorisera une pénétration plus profonde. Mmm !

89 : les cassettes porno peuvent aussi être stimulantes et dégourdir la libido et l'imagination. Citizen Shane et Rêves de cuir (avec Tabatha cash) sont assez... comment dire...

91 : les lectures érotique (et les poésies et les BD) permettent de susciter le désir et même d'arriver au plaisir... Les grands classiques *histoire d'O* et les bouquins d'Alima Reyes.

Vital ; Juin 1995

## Texte 23

### **Une jeune fille de 14 ans victime d'agression sexuelle**

Une fille de 14 ans agressée sexuellement à son domicile s'est confiée dernièrement à son éducateur. Son beau-père a été écroué et sa mère placée en garde à vue pour subornation de témoin. Placée dans un foyer d'accueil pour difficultés familiales, Sabrina, 14 ans, s'est décidée, jeudi dernier à confier son désarroi. C'est à son domicile des environs de Perpignan où vivent également sa mère et quatre autres enfants que son beau-père âgé de 37 ans, sans profession se livre sur l'adolescente à des attouchements sexuels. L'enquête est aussitôt déclenchée et les exa-

mens gynécologiques et psychologiques pratiqués sur la jeune fille vont malheureusement confirmer l'agression ainsi que la "crédibilité" de la jeune victime gravement traumatisée. C'est le substitut du procureur Jean-Claude Miquel qui est saisi de l'affaire. Le beau-père, originaire d'Allemagne, est rapidement placé en garde à vue. Et c'est pendant cette garde à vue que la mère de l'adolescente s'autorise à téléphoner à sa fille et tente de faire pression sur elle. Une éducatrice du foyer d'accueil, où réside toujours l'adolescente est témoin du pernicieux coup de fil. Placée à son

tour en garde à vue pour "subornation de témoin", puis présentée samedi devant le magistrat instructeur Bernard Lavigne, la mère originaire du Nord de la France sera finalement remise en liberté sous contrôle judiciaire. Ceci afin qu'elle puisse s'occuper de ses enfants dont le plus jeune n'a que 18 mois. Son compagnon, quant à lui, auteur présumé de l'agression a été écroué et devrait comparaître sur les chefs d'agression sexuelle sur mineur de moins de 15 ans par personne ayant autorité.

S.T. «L'indépendant» du 19/02/96

## Texte 24

### L'ANNEAU D'HANS CARVEL

CONTE TIRÉ DE R<sup>1</sup>.

Hans Carvel prit sur ses vieux ans  
Femme jeune en toute manière :  
Il prit aussi soucis cuisants;  
Car l'un sans l'autre ne va guère.  
Babeau (c'est la jeune femelle),  
Fille du bailli Concordat,  
Fut du bon poil<sup>2</sup>, ardente, et belle  
Et propre à l'amoureux combat.  
Carvel, craignant de sa nature  
Le cocuage et les railleurs,  
Alléguait à la créature  
Et la Légende et l'Écriture,  
Et tous les livres les meilleurs;  
Blâmait les visites secrètes,  
Fronçait l'attirail des coquettes  
Et contre un monde de recettes<sup>3</sup>  
Et de moyens de plaire aux yeux  
Invectivait tout de son mieux.  
A tous ces discours la galande  
Ne s'arrêtait aucunement  
Et de sermons n'était friande,  
A moins qu'ils fussent d'un amant.  
Cela faisait que le bon sire  
Ne savait tantôt plus qu'y dire,

Eût voulu souvent être mort.  
Il eut pourtant dans son martyre  
Quelques moments de réconfort :  
L'histoire en est très véritable.  
Une nuit qu'ayant tenu table  
Et bu force bon vin nouveau,  
Carvel ronflait près de Babeau,  
Il lui fut avis que le diable  
Lui mettait au doigt un anneau;  
Qu'il lui disoit : " Je sais la peine  
Qui te tourmente et qui te gêne,  
Carvel, j'ai pitié de ton cas :  
Tiens cette bague, et ne la lâches;  
Car, tandis qu'au doigt tu l'auras,  
Ce que tu crains point ne seras  
Point ne seras sans que le saches.  
- Trop ne puis vous remercier,  
Dit Carvel ; la faveur est grande :  
Monsieur Satan, Dieu vous le  
rende!  
Grand merci, Monsieur l'aumônier<sup>4</sup>!  
Là-dessus achevant son somme,  
Et les yeux encore aggravés<sup>5</sup>  
Il se trouva que le bon homme  
Avait le doigt où vous savez.

Jean de la Fontaine ; Contes et Nouvelles

---

<sup>1</sup> Rabelais. Tiers Livre, XXVIII. On trouve également le conte dans *les Cent Nouvelles nouvelles* (XI) et dans l'*Arioste, Satires*

<sup>2</sup> Comme une bonne jument.

<sup>3</sup> Pour la toilette.

<sup>4</sup> Aumônier se dit d'une personne charitable.

<sup>5</sup> Appesantis.



## **Texte 25**

### **L'opposition active à une véritable information de l'adolescent en matière de sexualité.**

Ce qui devient à la mode sous le nom d'"éducation sexuelle" n'est qu'une demi-mesure. Pire que cela, elle sème la confusion, car elle part de prémisses qui ont une suite logique et refuse de suivre la chaîne des conséquences. C'est ainsi qu'on explique à une fille de quatorze ans la nature de la menstruation mais qu'on lui dissimule soigneusement la nature de l'excitation sexuelle. Nous voyons ici se confirmer qu'une explication purement biologique de la vie sexuelle n'est qu'une manoeuvre de diversion. L'adolescent n'est pas tellement soucieux de savoir comment l'ovule et le spermatozoïde s'unissent pour réaliser le "mystère" d'un nouvel être vivant ; en revanche, il éprouve un intérêt vital et brûlant pour le "mystère" de l'excitation sexuelle contre laquelle il lutte désespérément. Mais que resterait-il comme arguments logiques pour détourner l'adolescent de l'acte sexuel, si on lui disait la vérité, à savoir qu'il est biologiquement mûr pour les rapports sexuels et que toutes ses difficultés proviennent de la pression de sa sexualité insatisfaisante ? Dès lors qu'on ne peut lui dire la vérité, toute "éducation sexuelle" ne fera qu'accroître ses difficultés. Ce qui, bien entendu, est en parfait accord avec notre système social : la mutilation sexuelle des adolescents est le prolongement logique de la mutilation de la sexualité infantile.

Wilhelm Reich ; Révolution sexuelle p 184 ; 1927

## Texte 26

En argot

Si t'en a marre de te pogner, fais ton éponger par une gagneuse.

Lorsque la nana s'est déloquée (1), qu'elle est à loilpé, t'a (2) plus qu'à frimer ses roberts et sa chagatte. Ya plus qu'à mener le petit (3) au cirque

Si t'aime mieux, artiflot, c'est le moment de la calecer, de la tringler, de tirer ton coup (4), de balancer la purée

Avec un boudin, tu peut même prendre du petit,

elle s'enverra en l'air en beauté

Traduction

Si vous êtes lassé de vous adonner à des plaisirs solitaires, pratiquez le coït avec une péripatéticienne.

Quand la belle s'est dévêtue, entièrement, que vous pouvez contempler ses seins et son intimité Il ne vous reste plus qu'à terminer la fête

Si tu préfères, artilleur, c'est le moment de prendre position, d'écouvillonner, et de tirer une décharge de grade puissance

Avec une pièce de maniement facile, vous pouvez charger par la culasse

et vous en tirerez un magnifique feu d'artifice.

(1) se loquer = s'habiller

(2) En français populaire, on omet la première partie de la négation.

(3) mener le petit au cirque, ironique comparaison avec le divertissement du samedi soir offert par un couple d'ouvrier à leur rejeton, qui s'en fait d'avance une fête.

(4) cette expression s'accompagne d'une nuance de cour expéditive et est formellement à déconseiller dans les milieux mondains.

Extrait de "La méthode à Mimile" ; Alphonse Boudard et Luc Etienne ; Livre de Poche 3453

## Texte 27

### **L'Annonciation**

#### Évangile de Luc (dans la bible)

Lu 1:26 Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie. L'ange entra chez elle, et dit: Je te salue, toi à qui une grâce a été faite; le Seigneur est avec toi.

Troublée par cette parole, Marie se demandait ce que pouvait signifier une telle salutation.

L'ange lui dit: Ne crains point, Marie; car tu as trouvé grâce devant Dieu.

Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus.

Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père.

Il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.

Marie dit à l'ange: Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme?

L'ange lui répondit: Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu.

Voici, Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois.

Car rien n'est impossible à Dieu.

Marie dit: Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole! Et l'ange la quitta.

#### Évangile de Matthieu (dans la bible)

Mt 1:18 Voici de quelle manière arriva la naissance de Jésus-Christ. Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte, par la vertu du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent habité ensemble.

Joseph, son époux, qui était un homme de bien et qui ne voulait pas la diffamer, se proposa de rompre secrètement avec elle.

Comme il y pensait, voici, un ange du Seigneur lui apparut en songe, et dit: Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme, car l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint-Esprit; elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.

Tout cela arriva afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète:

« Voici, la vierge sera enceinte, elle enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous. »

Joseph s'étant réveillé fit ce que l'ange du Seigneur lui avait ordonné, et il prit sa femme avec lui.

Mais il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils, auquel il donna le nom de Jésus.

## **Texte 28**

Dans le monde des mammifères, seul l'Homo sapiens est apparemment démuné d'horloge biologique et de signaux sexuels innés le poussant à la copulation. Les autres animaux ne courtisent que dans le but de procréer, alors que les humains se servent de leurs pouvoirs sexuels pour d'autres raisons.

Sans cette détermination et cette liberté, la race humaine serait devenue une société totalement différente. Si nos désirs avaient été enfermés dans les limites d'une seule saison sexuelle, comme chez nos proches parents, les singes anthropoïdes, chaque femelle en chaleur serait bonne pour n'importe quel mâle.

Avec un tel régime biologique, la famille nucléaire, la base de notre culture, n'aurait jamais existé puisqu'il aurait été impossible de découvrir le véritable père de chaque enfant, d'où l'existence de groupes vagues, de clans comprenant enfants, parents, grands-parents, oncles, tantes, nièces et neveux, tous engagés dans une polygamie et une polyandrie anarchique. Dans une telle société, l'inceste est non seulement inévitable, mais effréné.

Nos facultés uniques d'intelligence, de mémoire, de connaissance du passé, la certitude de la mort, une conscience active, des sentiments de culpabilité, d'angoisse, de spiritualité, de peur, de haine et d'amour, toutes ces qualités témoignent de notre humanité, mais sont aussi source de tension dans le domaine compliqué des relations avec autrui.

C'est particulièrement dans la relation primaire d'un homme et d'une femme voulant s'unir pour avoir des descendants perpétuant l'espèce. Ce lien provoque des sentiments plus forts et plus profonds que dans n'importe quelle liaison. Ces émotions appelées "amour" sont faites d'admiration, respect, foi, affection, bien sûr du désir physique de se tenir, s'embrasser et se caresser. La combinaison de ces sentiments et du contact physique amène naturellement à la plus grande intimité, c'est à dire aux rapports sexuels. Cette capacité de pouvoir faire l'amour n'importe quand n'est pas seulement due à la demande émotionnelle et à la structure physique de l'être humain, c'est aussi une nécessité absolue pour notre survie. Sans elle, la race humaine aurait succombé, il y a déjà longtemps à une maladie fatale amenée par la frustration et l'ennui.

H Freedman : "les fantaisies sexuelles des animaux".

## Texte 29

"Ça ne choque que de loin" : Renaud trouve toujours la formule qu'il faut. De près ou plutôt du dedans, comme la vision est différente ! On crève un plafond. C'est seulement maintenant que j'ai, pour de bon, perdu ma virginité. Il y aura donc deux Geneviève : Mademoiselle Le Theil ; un fossé creusé au bulldozer ; et puis la maîtresse de Renaud Sarti. Les deux ne se connaissent pas, se méprisent, se renient "Je suis une vraie femme" dit l'une et l'autre : "Tu es une obsédée sexuelle".

Je pense à Claudine. Pauvre Claudine ! si vierge, si fermée ; ses lèvres sont serrées et ses cuisses doivent l'être autant ; elle sèche sur pied. On ne peut même pas l'imaginer gémissante sous un homme... Tandis que moi, maintenant...

Car je ne m'en suis même pas cachée : comment d'ailleurs l'aurais-je pu ? Cela me sort par la peau, j'éclate de fierté d'être une femme. Si elle connaissait cette sensation, on en reparlerait de sa chasteté.

Christiane Rochefort : "Le repos du Guerrier".

## Texte 30

Femmes qui aimez mieux le foutre que le pain,  
Qui prenez en foutant un plaisir souverain,  
Qui faites de vos cons une source seconde,  
Qui crevez de despit qu'on ne vous foute point,  
Laissez-vous foutre à moi, j'ai le vit en bon point,  
Et vous direz que c'est le paradis du monde.

Je crois que tout futoit quand je fus engendré  
Tant je suis en foutant chaudement agité,  
D'une ardeur qui n'est point à tous fouteurs commune.  
Ni mari, ni parent ne peuvent m'estonner,  
Mon vit et mes couillons courent même fortune.

O mourir agréable, ô trespas bienheureux !  
S'il y a en ce monde quelque chose d'heureux,  
C'est un tombeau tout nud d'une cuisse yvoirine,  
Les esprits vont au ciel d'un ravissement doux :  
Si l'homme meurt dessus la femme meurt dessous,  
Mais une mort est peu pour chose si divine.

Ce sont mots inventez que parler de l'honneur,  
Et dire qu'en foutant on n'a point de bonheur,  
Et que celui qui fout à la vertu s'oppose.  
Il n'est point d'autre honneur que de foutre très bien,  
Car sans e doux plaisir, la vertu ne vaut rien :  
Honneur, foutre et vertu, c'est une même chose.

## Texte 31

### libido

« *Libido* (grec, *epithumia*). *Das Verlangen nach Etwas* [l'envie de quelque chose]. *Die Begierde* [le désir] ; *die Wollust* [la luxure]. *Geilheit* [le rut]. Cf. latin, *libet*, *libet* : *es gefällt* [il convient], *Behagt* [il plaît]. *Sedes libidinis* = clitoris. » En-deçà du vocabulaire freudien, ces quelques lignes empruntées au *Kritisch-etymologisches medizinisches Lexikon* de Ludwig August Kraus (3<sup>e</sup> édition, 1844) attestent l'enracinement de la notion dans la tradition de la psychologie médicale, elle-même héritière de la théologie morale. Que la libido, de surcroît, y soit présentée comme l'apanage de la sexualité féminine (*sedes libidinis* = clitoris) nous incite à une confrontation plus approfondie avec les ambiguïtés de l'usage latin, dont les classiques ont su tirer le parti le plus brillant au bénéfice d'une littérature licencieuse assurément familière aux humanistes modernes de la *Sexualwissenschaft*. Une fois connotée sa signification sexuelle, la racine étymologique du terme – commune au latin *libet* ou *libet* (il plaît), au sanskrit *lubh*, à l'allemand *lieben* ou à l'anglais *love* – ne décide pas, en effet, de son sexe. La libido, lorsqu'elle désigne le rut (de *rugire*, rugir) ou son équivalent humain, s'appliquera sans discrimination à la « chaleur » sexuelle du mâle et de la femelle. Mais c'est précisément de cette ambiguïté que jouera en des textes exemplaires la poésie érotique, comme si la séduction du fantasme avait, à deux mille ans de distance, anticipé sur la problématique de la psychanalyse, telle qu'elle s'affirmera en 1932 dans la cinquième des *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse* sous le titre « La Féminité ».

Au premier chef, Ovide. Sans que la libido y soit encore expressément désignée, *L'Art d'aimer* nous livrera la clé de la fantaisie développée à une date voisine par la fabulation plus libre des *Amours* : « Hommes, célébrez votre poète, écrivait Ovide en conclusion du livre II [...]. Que tous ceux qui, grâce au glaive reçu de moi, triompheront d'une Amazone inscrivent sur les dépouilles triomphales : Naso était mon maître. Mais voici que les tendres jeunes filles me demandent des préceptes : vous serez le premier objet dont vont s'occuper mes vers. » Avec le livre III s'élève, en effet, l'invocation à la reine des Amazones : « J'ai donné des armes aux Grecs contre les Amazones ; il me reste maintenant, Penthésilée, à donner aussi des armes à toi et à tes escadrons. » Aussi bien, dans le meilleur des cas, la jouissance couronnera-t-elle l'enseignement : « Suivez ce traité, fruit d'une longue expérience ! [...] Que la femme sente le plaisir de Vénus l'abattre jusqu'au plus profond de son être, et que la jouissance soit égale pour son amant et pour elle. » Toutes, hélas !, n'y aboutissent pas : « Combien il faut plaindre la femme chez laquelle reste stupide et engourdi ce lieu où doivent jouir de concert l'homme et la femme. » Cette jouissance qu'elles n'éprouvent pas, du moins pourront-elles la « feindre à grand renfort de cris et de halètements. Mais je rougis de poursuivre, confie le poète : cette partie [du corps] a des moyens d'expression secrets ». S'adressant aux hommes au livre II, il ne s'en était pas moins montré plus précis : « Quand tu auras trouvé l'endroit que la femme aime à sentir caressé, la pudeur ne doit pas t'empêcher de le caresser. »

## Texte 32

= Ah ! Madame, m'écriais-je avec feu, votre face resplendit de lumière et votre corps est divin en toutes ses parties.

Cela l'émut fort et elle rougit jusqu'aux tétins, étant accoutumée que ces hyperboliques compliments précédassent le début de mes mignonerries. Cependant, se plaignant de la chaleur et de ses vapeurs, elle se dégrafait et remuait beaucoup. Nous restâmes ainsi quelques moments, elle fort rouge du branle qu'elle se donnait, et moi plus coi, quiet et anxieux que lièvre tapi dans un buisson.

Elle me commanda alors d'être sa chambrière et de la dérober : ce que j'accomplis, non sans grands soupirs de n'avoir pas l'usage de tant de beauté que je voyais là. Puis de me dévêtir. Et enfin, prenant et guidant ma main, elle me dit : "Mon mignon, faites moi cela que je veux."

J'obéis, et elle n'en remua que plus outre, poussant de ces plaintes et de ces gémissements. Mais avant que de parvenir à ses fins, elle m'interrompit et me dit de m'étendre sur elle. Ce que je fis, non sans quelque honte, mais elle, appuyant ses deux mains sur mes épaules me poussa insensiblement vers le bas, me faisant entendre plus par le geste que par la parole, d'avoir à mettre la bouche où j'avais mis le doigt. Et combien que cette mignonerie dont je n'avais jusque là jamais ouï parler me parut à l'abord très bizarre et peut-être peccamineuse, je n'eus garde de désobéir à Madame de Joyeuse.

Cependant, l'étonnement passé, observant que son gémir devenait plus aigu, le branle qu'elle se donnait plus vif, je me sentis en mon for très heureux de bailler un plaisir si exquis à une femme si bonne. Cette pensée me donnant plus d'appétit à cette étrange caresse que je n'avais d'abord, je m'y livrais sans réticence, et non sans tendresse, ce qu'elle sentit peut-être car elle parvint à son terme avec des halètements, des plaintes, des cris et un tumulte où je ne l'avais jamais vue.

Quand à la tempête eut succédé la bonnace, elle me dit les membres épars et soufflant quelque peu : "Ha, mon petit cousin ! je dirais que c'est divin que cela, et elle ajouta de si grands compliments sur la façon dont je m'étais déporté (non sans glisser toutefois dans ses louanges quelques conseils pour faire encore mieux à l'avenir) que sans l'avoir pu posséder, je me sentis à nouveau son amant. Ce qui me fit le pied plus léger et plus bondissant tandis que je retournais à l'apothicairerie.

Robert Merle ; "En nos vertes années".



## Texte 33

### Gaillardise

Je cherche un petit bois touffu  
Que vous portez, Aminthe,  
Qui couvre s'il n'est pas tondu  
Un gentil labyrinthe.  
Tous les mois on voit quelques fleurs  
Colorer le rivage ;  
Laissez-moi verser quelques pleurs  
Dans ce joli bocage.

Allez, Monsieur porter vos pleurs  
Sur un autre rivage ;  
Vous pourriez bien gâter les fleurs de mon joli bocage ;  
Car si vous pleuriez tout de bon  
Des pleurs comme les vôtres  
Pourraient bien, dans une autre saison,  
M'en faire verser d'autres.

Quoi, vous craignez l'événement  
De l'amoureux mystère ?  
Vous ne savez donc pas comment  
On agit à Cytère :  
L'amant modérant sa raison  
Dans cette aimable guerre,  
Saint bien arroser le gazon  
Sans imbiber la terre.

Je voudrais bien, mon cher amant,  
Hasarder à vous plaire,  
Mais dans ce fortuné moment,  
On ne se connaît guère.  
L'amour maîtrisant vos désir,  
Vous ne seriez plus maître  
De retrancher de vos plaisir  
Ce qui vous donna l'être

Voltaire.

## Texte 34

### Lexique :

CLITORIS : organe féminin situé sous la partie supérieure de la vulve. L'équivalent du gland chez les hommes. Digne d'attention car y est le starter du plaisir. Pour nous les filles.

COPULATION : Mot savant et tristounet signifiant l'acte sexuel.

CUNNILINGUS : Quand les lèvres de votre copain rencontre les vôtres mais pas celles que vous maquillez chaque matin.

FELLATION : Pratique sexuelle massivement appréciée par les garçon consistant à exciter leur sexe de la bouche, des lèvres, de la langue. Une fellation aboutie entraîne souvent une éjaculation.

LEVRETTE : Vous à quatre pattes, lui derrière. Allez voir ou revoir « la guerre du feu », c'est comme ça que faisaient nos ancêtres. Avant que les missionnaires ne débarquent.

MASTURBATION : excitation manuelle des organes génitaux. Ça ne rend pas sourd. Et c'est même un excellent moyen de connaître son corps, sinon, indiquer à un garçon qu'il doit vous toucher là ou pas ailleurs. On peut jouer de la mandoline en solo avec son copain.

MISSIONNAIRE : vous dessous, lui dessus. Une position classique. La stimulation du pénis est intensifiée. C'est toujours ça de pris et puis il est tellement agréable et important de voir son amoureux, en faisant quoi ?

ORGASME : moment intense du plaisir sexuel pour les garçon et les fille. Avec une différence cependant : un fille, lors d'un même rapport peut avoir plusieurs orgasmes de suite, un garçon généralement pas.

PÉNÉLOPE : Juste le contraire de la position du missionnaire. Luis dessous et vous où ?

Jeune et Jolie ; Juin 1992

## Texte 35

Je me rappelle d'une fois, dit Béru, tenez, pendant mon service, j'étais allé gambiller dans un dancing de Pontoise. Je me revois comme ce serait d'hier sous la boule à facette des tangos qui virgulait de l'éclat rouge autant que l'incendie des Nouvelles Galeries. On en morflait plein les coquards. Mais y avait que les frites d'éclaboussées. La brioche restait dans la pénombre, ainsi que la pogne explorateuse. Ma cavalière aussi je la revois comme ce serait d'hier. Une rousse, j'ai toujours son parfum dans le pif. Les rousses, c'est un régal question odeur. Y a qu'elles qui sentent vraiment la femme. Pinder vous l'offre. C'est quasi ménageresque comme effluves. Ça chavire. Le nez, les hommes ne savent pas bien s'en servir. Ils posent des lunettes dessus sans se gaffer que ça sert aussi à autre chose. Pour vous en revenir, ma rouquine, je l'avais arrimée solide : une pogne au valseur, une autre dans le bustier. C'est ça l'amour : cette instabilité d'humeur ce besoin de tout cramponner, de tout obstruer, de tout bouffer, de malaxer comme du chwing-gum la madame, de bas en haut, jusqu'à ce qu'elle devinsse pâte molle et liquéfaction. La mienne pour une rapide, je vous dis que ça. J'avais l'impression de tangoter avec un câble à haute tension. N'importe où l'on flanquait le doigt, c'était du 220 qu'on dérouillait. Les étincelles lui partaient de partout comme lorsqu'on pose dans le noir un sous-vêtement de nylon. J'étais tellement plaqué contre cette bergère qu'il me semblait que je devais être né avec elle, commak, face à face, emmêlés jusqu'au coeur de la laitue pour le meilleur et pour le pire ! Ça serait été comme si madame ma vioque venait de nous pondre sur la piste., à la minute, dans les flonflons langoureux de l'orchestre, sur un air espago bourré de guitare pleureuse. A la fin, la musique s'est arrêtée qu'on continuait encore à se masser la calandre, les yeux fermés, tout seuls comme perdus au fond du monde. C'est le taulier qui nous a réveillés, d'une bourrade dans les endosses.

«Dites, les amoureux, si vous voulez prendre votre fade, cherchez un centre d'hébergement plus en rapport. »

On a bredouillé des choses. Nos yeux ressemblaient à du papier collant. On est parti d'un pas chancelant jusqu'aux lavabos. Ça faisant vestiaire aussi. Y avait juste un gogue pour tout le populo. Un grand vilain en sortait qu'avait de la tracasserie dans les bretelles. Je crois qu'il lui manquait des boutons au Bénard et que ça créait des difficultés. On l'a bousculé littéralement. On avait trop hâte d'en finir. Il nous a regardé foncer dans les latrines, refermer la lourde tant bien que mal, comme lorsqu'on est deux dans le téléphone. La rouquine bredouillait sa passion. Malheureusement, c'était des vouatères à la turque. Voilà ma tatane gauche qui dérape sur des reliquats et qui passe par le trou. Je rapetisse illico de vingt centimètres. Je cherche à refaire surface, je tâtonne je trouve la manette de la chasse. Elle représentait une pomme de pin, je me souviens. Comme si ça serait d'hier, je vous dis !

« D'un seul coup, dix litres de flotte me dévalent sur les arpions. C'était niagaresque. Ma godasse est entraînée par la catarasque. Good bye André. Je deviens unijambiste. Le charme est rompu. Des mecs alertés par le bretelleux, tambourinaient pour qu'on ouvre. Une dizaine voulaient voir le spectacle, un onzième ne s'intéressait qu'à la lunette des cagoinces pour son usage. Il braillait qu'il avait trop bouffé de moules marinières à midi et qu'il avait du drame dans ses entrailles. Fallait qu'on s'extirpe avant le grand malheur ! Je demandais plus que ça. La même aussi qui maintenant me traitait d'endoffé. On se gênait. Des gogues, c'est assez grand pour un mais trop petit pour deux. Surtout quand un des deux a une guitare dans le trou jusqu'au genoux. »

## Texte 36

# Le corps des femmes, métaphore du monde à dominer

*Le coït constitue une des métaphores fondamentales du système lexical ; c'est un faire. Toute « action » contient virtuellement et à l'état latent l'image de l'acte sexuel qui, le contexte aidant, va spontanément se développer.*

Pierre GUIRAUD

La sexualité, et plus particulièrement sa figure essentielle, le coït, doit être regardée, si l'on en croit donc le linguiste Pierre Guiraud, comme la représentation symbolique de toute action sur le monde. Cette équivalence imaginaire se reflète historiquement dans le langage : on peut dénombrer treize cents mots pour désigner l'acte sexuel génital simple, et, puisqu'il s'agit d'un « faire », cette liste pourrait s'allonger quasiment à l'infini. Les mots de la liste recensés présentent cependant une caractéristique : ils ont tous une origine masculine et le « faire » en question est invariablement mis en acte par un homme et subi par une femme, objet passif sur lequel s'éprouve l'habileté virile. Habileté souvent agressive : une bonne quantité de ces termes attestent un sens hostile ou vulnérant. Dans le meilleur des cas, ils relèvent d'une littérature plus aristocratique où le combat est un métier, et il s'agit alors d'une bataille, d'une guerre.

L'issue en est connue : la soumission d'une femme sera l'image symbolique de la conquête réussie du monde. La quête érotique, on s'en doute, reprend à son compte cette vision des choses : l'instrument de la recherche, le moyen de son exercice, sacré ou pas, restent le corps des femmes, ou le corps d'une femme.

Michel Leiris, tout comme Bataille, conçoit la vie sexuelle comme inquiétante, dangereuse, et préfère la placer sous le sceau du sacré. Mais, en même temps, c'est pour lui le moment de vérité suprême : le combat doit être mortel pour l'un des protagonistes (toujours la même). Il n'hésite pas à comparer la confrontation sexuelle avec une femme à la lutte du *torero* contre le taureau dans l'arène. Parler de sa vie « sous l'angle de l'érotisme » est un acte de bravoure virile, et les récits de *L'Âge d'homme* sont entièrement imprégnés de ce « caractère de violence sanglante [qu' il ne peut] s' empêcher de prêter à la joute des sexes » :

« A propos de l'acte amoureux - ou plutôt de la couche qui en est le théâtre -, j'emploierais volontiers l'expression "terrain de vérité", par laquelle, en tauromachie, l'on désigne l'arène, c'est-à-dire le lieu du combat. De même que le matador ou "tueur" donne la mesure de sa valeur quand il se trouve face au taureau seul à seul ; [...] de même, dans le commerce sexuel, enfermé seul à seul avec la partenaire qu'il s'agit de dominer, l'homme se découvre en face d'une réalité ».

## Texte 37

Je ne l'entendais pas, tant je la regardais.  
Par sa robe entr'ouverte, au loin, je me perdais,  
Devinant les dessous et brûlé d'ardeurs folles.

Elle se débattait, mais je trouvais ses lèvres !  
Ce fut un baiser long comme une éternité  
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.  
Elle se renversa, râlant sous ma caresse ;  
Sa poitrine oppressée et dure de tendresse  
Haletait fortement avec de long sanglots.  
Sa joue était brûlante et ses yeux demi-clos ;  
Et nos bouches, et nos sens, nos soupirs se mêlèrent  
Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort,  
Un cri d'amour monta, si terrible et si fort  
Que des oiseaux dans l'ombre effarés s'envolèrent.

Ainsi que deux forçats rivés aux mêmes fers  
Un lien nous tenait, l'affinité des chairs.

## **Texte 38**

Les Samoans estiment que c'est à l'homme qu'incombe toute responsabilité dans les jeux érotiques, et que la femme a besoin d'une plus longue initiation afin que ses sens se développent. Un homme qui ne satisfait pas une femme est regardé comme un maladroit, un lourdaud ; il est la risée du village. Les femmes de leur côté savent que leurs amants emploient une technique précise, qu'elles considèrent avec une sorte de fatalisme - comme si les hommes connaissaient naturellement toutes sortes de tours quelques peu magiques, et, somme toute irrésistibles. La science amoureuse se transmet d'un homme à l'autre. Les parents ne discutent guère des choses sexuelles avec leurs enfants au-delà de ce que permet la conversation courante (mais, cela va, bien entendu, beaucoup plus loin que chez nous). Aussi un jeune homme de dix-huit ans recueillera-t-il les enseignements précis nécessaires non de la bouche de son père, mais de celle d'un homme de vingt-cinq ans. Les filles apprennent des garçons ce qu'il leur faut savoir ; elles se font entre elles fort peu de confidences.

Entre les garçons qui reçoivent une initiation minutieuse et les filles qui se contentent d'être suffisamment averties pour être prémunies contre tout traumatisme psychologique, l'accord sexuel se fait normalement ; il est facilité par la liberté d'expérimentation dont jouissent les uns et les autres.

Margaret Mead ; Moeurs et Sexualité en Océanie.

## Texte 39

Elle sort de la salle de bain, le peignoir ouvert, encore toute mouillée. Elle a tellement l'air d'être au bord de l'orgasme que l'on ne peut s'empêcher de penser qu'une simple caresse la ferait éclater. Lorsqu'elle s'assoit sur le lit pour remettre ses bas, je ne peux plus me retenir ; je m'agenouille à ses pieds, je pose ma main sur la toison de son sexe et je la caresse doucement en murmurant : "Le petit renard argenté, le petit renard argenté, si doux, si beau".

Sa chair s'ouvre comme une fleur, ses jambes s'écartent un peu plus. Sa bouche est si humide si prête au baiser, comme doivent l'être les lèvres de son sexe. Elle écarte les jambes et me laisse regarder. J'embrasse son clitoris encore humide après son bain ; les poils de son pubis sont trempées comme des algues marines. Son sexe a un goût de coquillage, d'un merveilleux coquillage frais et salé. Elle se renverse ne arrière sur mon lit, m'offrant son sexe, ouvert et mouillé comme un camélia, comme des pétales de rose, comme du velours, du satin. Il est rose et tout neuf comme si jamais personne ne l'avait touché ; on dirait le sexe d'une adolescente.

Mes mains se promènent sur ses seins lourds, les caressent. Elle aime que je la touche à l'orifice du sexe, juste sous le clitoris. J'y place ma langue et je l'enfonce aussi loin que je peux. Je prends ses fesses dans mes mains comme un énorme fruit et je les pousse vers ma bouche. Soudain Mary sursaute comme si j'avais provoqué une décharge électrique ; j'enfonce ma langue plus loin tout en continuant à la remuer dans son sexe. A chacun de mes mouvements, elle sent que j'accélère mon rythme jusqu'à provoquer un long spasme et qu'elle se mette à roucouler comme un pigeon. Puis elle retombe haletante : "Oh ! Mandra, que m'as tu fait, que m'as tu fait ?"

Anaïs Nin : Mandra

## Texte 40

Nous avons signalé plus haut ce fait d'expérience que l'amour sexuel (génital) procure à l'être humain les plus fortes satisfactions de son existence et constitue pour lui à vrai dire le prototype de tout bonheur ; et nous avons dit de là également rechercher le bonheur de la vie dans le domaine des relations sexuelles et à placer l'érotique génitale au centre de cette vie, il n'y aurait dû avoir qu'un pas. Nous ajoutons qu'en s'engageant dans cette voie on se rendait ainsi, et de la manière la plus inquiétante, dépendant d'une partie du monde extérieur, à savoir de l'objet aimé, et que l'on était exposé à une douleur intense du fait de son dédain ou de sa perte s'il était infidèle ou venait à mourir. C'est pourquoi les sages de tous les temps ont déconseillé cette voie avec tant d'insistance ; mais en dépit de leurs efforts, elle n'a rien perdu de son attrait pour un grand nombre des enfants des hommes.



## **Texte 41**

### **Livre du Deutéronome ; chapitre 22**

Si un homme, qui a pris une femme et est allé vers elle, éprouve ensuite de l'aversion pour sa personne, s'il lui impute des choses criminelles et porte atteinte à sa réputation, en disant: J'ai pris cette femme, je me suis approché d'elle, et je ne l'ai pas trouvée vierge, alors le père et la mère de la jeune femme prendront les signes de sa virginité et les produiront devant les anciens de la ville, à la porte. Le père de la jeune femme dira aux anciens: J'ai donné ma fille pour femme à cet homme, et il l'a prise en aversion; il lui impute des choses criminelles, en disant: Je n'ai pas trouvé ta fille vierge. Or voici les signes de virginité de ma fille. Et ils déploieront son vêtement devant les anciens de la ville. Les anciens de la ville saisiront alors cet homme et le châtieront ; et, parce qu'il a porté atteinte à la réputation d'une vierge d'Israël, ils le condamneront à une amende de cent sicles d'argent, qu'ils donneront au père de la jeune femme. Elle restera sa femme, et il ne pourra pas la renvoyer, tant qu'il vivra. Mais si le fait est vrai, si la jeune femme ne s'est point trouvée vierge, on fera sortir la jeune femme à l'entrée de la maison de son père; elle sera lapidée par les gens de la ville, et elle mourra, parce qu'elle a commis une infamie en Israël, en se prostituant dans la maison de son père. Tu ôteras ainsi le mal du milieu de toi.

Si l'on trouve un homme couché avec une femme mariée, ils mourront tous deux, l'homme qui a couché avec la femme, et la femme aussi. Tu ôteras ainsi le mal du milieu d'Israël.

Si une jeune fille vierge est fiancée, et qu'un homme la rencontre dans la ville et couche avec elle, vous les amèneriez tous deux à la porte de la ville, vous les lapidez, et ils mourront, la jeune fille pour n'avoir pas crié dans la ville, et l'homme pour avoir déshonoré la femme de son prochain. Tu ôteras ainsi le mal du milieu de toi.

Mais si c'est dans les champs que cet homme rencontre la jeune femme fiancée, lui fait violence et couche avec elle, l'homme qui aura couché avec elle sera seul puni de mort. Tu ne feras rien à la jeune fille; elle n'est pas coupable d'un crime digne de mort, car il en est de ce cas comme de celui où un homme se jette sur son prochain et lui ôte la vie. La jeune fille fiancée, que cet homme a rencontrée dans les champs, a pu crier sans qu'il y ait eu personne pour la secourir.

Si un homme rencontre une jeune fille vierge non fiancée, lui fait violence et couche avec elle, et qu'on vienne à les surprendre, l'homme qui aura couché avec elle donnera au père de la jeune fille cinquante sicles d'argent; et, parce qu'il l'a déshonorée, il la prendra pour femme, et il ne pourra pas la renvoyer, tant qu'il vivra.

### **Livre du Lévitique ; chapitre 20**

Si un homme commet un adultère avec une femme mariée, s'il commet un adultère avec la femme de son prochain, l'homme et la femme adultères seront punis de mort.

Si un homme couche avec la femme de son père, et découvre ainsi la nudité de son père, cet homme et cette femme seront punis de mort: leur sang retombera sur eux.

Si un homme couche avec sa belle-fille, ils seront tous deux punis de mort; ils ont fait une confusion: leur sang retombera sur eux.

Si un homme couche avec un homme comme on couche avec une femme, ils ont fait tous deux une chose abominable; ils seront punis de mort: leur sang retombera sur eux.

Si un homme prend pour femmes la fille et la mère, c'est un crime: on les brûlera au feu, lui et elles, afin que ce crime n'existe pas au milieu de vous.

Si un homme couche avec une bête, il sera puni de mort; et vous tuerez la bête.

Si une femme s'approche d'une bête, pour se prostituer à elle, tu tueras la femme et la bête; elles seront mises à mort: leur sang retombera sur elles.

Si un homme prend sa soeur, fille de son père ou fille de sa mère, s'il voit sa nudité et qu'elle voie la sienne, c'est une infamie; ils seront retranchés sous les yeux des enfants de leur peuple: il a découvert la nudité de sa soeur, il portera la peine de son péché.

Si un homme couche avec une femme qui a son indisposition, et découvre sa nudité, s'il découvre son flux, et qu'elle découvre le flux de son sang, ils seront tous deux retranchés du milieu de leur peuple.

## Texte 42

On voit dès l'abord que l'activité sexuelle est beaucoup plus intense dans notre espèce que chez tout autre primate, y compris ceux d'entre eux qui sont les plus proches de nous. Pour eux, la longue phase de la cour n'existe pas. Il n'y a guère de singes qui établissent des rapports de couple prolongés. Les mécanismes pré-copulatoires sont brefs et se limitent généralement à quelques expressions faciales et vocales. La copulation elle-même est également très brève: (Chez les babouins, par exemple, le temps qui s'écoule entre la monte et l'éjaculation ne dépasse pas sept à huit secondes, avec un total d'une quinzaine de poussées du bassin, et souvent moins.) La femelle ne semble éprouver aucun orgasme. S'il y a quelque chose qu'on pourrait qualifier ainsi, c'est une réaction imperceptible quand on la compare à celle de la femelle de notre espèce.

La période de réceptivité sexuelle de la femelle du singe est plus limitée. Elle ne dure en général qu'environ une semaine ou un peu plus de leur cycle mensuel. Cela constitue déjà un progrès par rapport aux mammifères inférieurs, où elle se limite plus strictement à la période réelle d'ovulation, mais dans notre espèce la tendance chez le primate à une plus longue réceptivité a été poussée à son extrême limite, si bien que la femelle est réceptive pratiquement à tout moment. Dès l'instant où la femelle du singe est enceinte, ou bien si elle nourrit un petit, elle cesse d'être sexuellement active. Là encore notre espèce a étendu ses activités sexuelles durant ces périodes, si bien qu'il n'y a qu'une brève période juste avant et juste après la parturition où l'accouplement soit sérieusement limité. De toute évidence, le singe nu est de tous les primates vivants celui qui a la vie sexuelle la plus intense. Pour en trouver les raisons, il nous faut considérer ses origines. Que s'est-il passé ? Premièrement, il a dû chasser pour pouvoir survivre. Deuxièmement, il lui a fallu un cerveau développé pour compenser ses déficiences physiques de chasseur. Troisièmement, il lui a fallu une enfance plus longue afin de permettre le développement de ce cerveau plus gros et de son éducation. Quatrièmement, les femelles ont dû rester pour s'occuper des petits pendant que les mâles allaient chasser. Cinquièmement, les mâles ont dû coopérer entre eux durant la chasse. Sixièmement, ils ont dû se mettre debout et utiliser des armes pour ne pas rentrer bredouilles de la chasse. Je ne veux pas dire que ces changements soient apparus dans cet ordre; au contraire, ils se sont, à n'en pas douter, opérés peu à peu en même temps, chaque modification aidant les autres à se produire. Je me contente d'énumérer les six changements fondamentaux qui ont eu lieu à mesure qu'évoluait le singe chasseur. Ces changements, à mon avis, impliquent tous les éléments nécessaires pour expliquer la complexité de nos attitudes sexuelles d'aujourd'hui.

(...)

La croissance des petits est lente et c'est une lourde exigence pour les parents : Il allait falloir acquérir un comportement paternel et les devoirs parents devraient être partagés entre la mère et le père : encore En prenant cette situation d'un couple solide comme point de départ, on peut voir la suite : le singe nu a dû acquérir le don de tomber amoureux, de former un couple stable. Comment a-t-il fait ? Un élément qui l'a aidé, c'est son enfance prolongée. Durant les longues années de croissance, il aura eu la possibilité de nouer des liens avec ses parents, liens beaucoup plus puissants et durables que tout ce qu'un jeune singe puisse connaître.

La disparition de ce lien familial avec la maturation et l'indépendance allait créer un « vide de relation », une brèche qu'il fallait combler. Il se trouvait donc déjà prêt à nouer de nouveaux liens tout aussi forts pour les remplacer.

Même si cela suffisait à intensifier son besoin de former de nouveaux liens de couple, il fallait encore une aide supplémentaire pour en maintenir la cohésion. Le couple devrait durer assez longtemps pour aller au bout de ce long processus : élever une famille. Étant tombé amoureux, il devrait rester amoureux.

La cour (« faire la cour ») prolongée et excitante, pourrait remplir la première condition, mais il faudrait, après, quelque chose de plus. La méthode la plus simple et la plus directe pour y parvenir consistait à rendre les activités partagées du couple plus compliquées et plus payantes. Autrement dit, à rendre le sexe plus sexy.

La vaste activité sexuelle déployée par notre espèce sert, d'évidence, non pas à donner une progéniture, mais à cimenter les liens du couple en permettant à chacun des partenaires de se prodiguer mutuellement des agréments. L'accomplissement répété de l'acte sexuel dans le cadre d'un couple est donc bien non pas une sorte de prolongement sophistiqué et décadent de notre civilisation moderne, mais une tendance profonde, avec des bases biologiques solides et des motifs parfaitement justifiés par l'évolution de notre espèce.

### Texte 43

Déjà Jung avait souligné le remarquable isomorphisme sémantique et même linguistique entre le bois, les rituels agraires et *l'acte sexuel*. *Uen* en germanique signifierait le bois, et *uenti* « il laboure », c'est à dire, il creuse le sol au moyen d'un bâton pointu comme le font encore les Australiens dans le jeu symbolique du coït. Ce terme sera ensuite appliqué au champ lui-même : en gothique *vingai* en irlandais *vin*. Cette racine aurait enfin donné « Vénus », la déesse des délices de l'amour, *venos*. De même dans le rituel des forgerons et des alchimistes, c'est le feu du bois qui est directement relié à l'acte sexuel.

(...) Sexualisation tenant à la forme « mâle » ou « femelle » des pièces mises en présence et dont le langage de l'électricien a gradé des traces. Mais surtout cette sexualisation est nettement soulignée par les nombreuses légendes qui situent le lieu naturel du feu dans la queue d'un animal.

## Texte 44

Lorsque la main qui parcourait le ventre d'Emmanuelle se fut rassasiée de proportions, elle força les cuisses à s'écarter davantage; la jupe roulée autour des genoux entravait leurs mouvements: elles se soumirent, cependant, s'ouvrant autant qu'elles le pouvaient. La main prit dans son creux le sexe chaud et gorgé, le caressant comme pour l'apaiser, sans hâte, d'un mouvement qui suivait le sillon des lèvres, plongeant - d'abord légèrement - entre elles, pour passer sur le clitoris dressé et venir se reposer sur les boucles épaisses du pubis. Puis, à chaque nouveau passage entre les jambes, qui, repoussant la jupe, se séparaient plus largement, les doigts de l'homme allèrent prendre plus loin en arrière leur départ, s'enfoncèrent plus profondément entre les muqueuses humides, ralentissant leur progression, semblant hésiter, à mesure que la tension d'Emmanuelle croissait. Se mordant les lèvres pour endiguer le sanglot qui montait de sa gorge, les reins arqués, elle pantelait du désir du spasme dont l'homme semblait vouloir la rapprocher sans cesse sans le lui laisser jamais atteindre.

D'une seule main, il jouait de son corps au rythme et sur le ton qu'il lui plaisait, dédaigneux des seins, de la bouche, ne semblant friand ni d'embrasser ni d'étreindre. restant, au milieu de la volupté incomplète qu'il dispensait, nonchalant et distant. Emmanuelle agita la tête de droite et de gauche, fit entendre une série de gémissements étouffés, des sons qui ressemblaient à une prière. Ses yeux s'entrouvrirent et cherchèrent le visage de l'homme. Ils commençaient à briller de larmes.

Alors, la main s'immobilisa, gardant serrée en elle toute la partie du corps d'Emmanuelle qu'elle avait enflammée.

L'homme se pencha un peu vers la passagère et prit, de son autre main, une des siennes, qu'il attira vers lui et introduisit à l'intérieur de son vêtement. Il l'aida à se refermer sur la verge rigide et guida ses mouvements, réglant leur amplitude et leur cadence au mieux de son goût, les ralentissant ou les accélérant selon le degré de son excitation, jusqu'à ce qu'il eût acquis la conviction qu'il pouvait s'en remettre à l'intuition et au désir de bien faire d'Emmanuelle et la laisser achever à sa manière la manipulation à laquelle elle n'avait d'abord apporté qu'un esprit noyé et une docilité enfantine, mais qu'elle perfectionnait peu à peu avec une sollicitude imprévue.

Emmanuelle avait avancé le buste de façon que son bras remplît mieux son office et l'homme, à son tour, se rapprocha, pour qu'elle pût être aspergée par le sperme qu'il sentait sourdre du fond de ses glandes. Longtemps encore, pourtant, il réussit à se contenir, tandis que les doigts serrés d'Emmanuelle montaient et descendaient, moins timides à mesure que la caresse se prolongeait, ne se bornant plus à un élémentaire va-et-vient, mais s'entrouvrant, soudain experts, pour glisser le long de la grosse veine gonflée, sur la cambrure de la verge, plongeant (en griffant imperceptiblement la peau de leurs ongles limés) le plus bas possible - aussi près des testicules que l'étroitesse du pantalon le leur permettait, puis revenant, avec une torsion lascive, jusqu'à ce que les plis de peau mobile au creux de la paume moite eussent recouvert la pointe du membre, qu'elle semblait ne devoir jamais atteindre tant celui-ci grandissait. Là, serrant de nouveau très fort, la main repartait vers le bas de la hampe, tendant le prépuce, tour à tour étranglant la chair tumescence ou relâchant son étreinte, frôlant à peine la muqueuse ou la harcelant, massant à grands mouvements de poignet ou agaçant à petits coups sans merci... Le gland, doublant de taille, s'embrasait, semblant à chaque instant plus près d'éclater.

Emmanuelle reçut, avec une exaltation étrange, le long de ses bras, sur son ventre nu, sa gorge, son visage, sur sa bouche, dans ses cheveux, les longs jets blancs et odorants que dégorgeait enfin le membre satisfait. Ils semblaient ne devoir jamais se tarir. Elle croyait les sentir couler dans sa gorge, qu'elle les buvait... Une griserie inconnue la prenait. Une délectation sans pudeur. Lorsqu'elle laissa retomber son bras, l'homme saisit du bout des doigts le clitoris d'Emmanuelle et la fit jouir.

## Texte 45

*Colin, faisant préparer sa maison  
Pour recevoir son épouse,  
Trouva la servante Alison  
Au plaisir d'amour fort disposée.  
Sans perdre le temps d'y songer,  
il se servit de l'heure du berger,  
Et commençait l'amoureux badinage,  
Quand sa mère arrivant, le surprit sur le fait,  
Et lui dit : " Insolent ! ce soir, à ton souhait,  
N'auras-tu pas un gentil pucelage ?"  
colin, sans s'étonner dit : " Ma mère ! Tout beau !  
Ne vous mettez pas en colère !  
Je ne gête pas le mystère,  
J'ai aiguisé seulement pour ce soir mon couteau".*

Jean de la Fontaine.

## Texte 46

**« Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul », disait Gn 2,18. Dans le Royaume de Dieu instauré par Jésus, un nouvel idéal se fait jour. Des hommes se feront pour le Royaume « eunuques volontaires » (Mt 19,11 s). C'est le paradoxe de la virginité chrétienne. Entre le temps de l'AT, où la fécondité était un devoir premier pour perpétuer le peuple de Dieu, et la Parousie, où le mariage sera aboli (Mt 22,30 p), deux formes de vie coexistent dans l'Église : celle du mariage qui transfigure le mystère du Christ et de l'Église, et celle du célibat consacré, que Paul estime la meilleure (1 Co 7,25-28). Il ne s'agit pas de mépriser le mariage, mais de vivre en plénitude ce mystère nuptial auquel tout chrétien participe déjà par son baptême (2 Co 11,2). Dans cette perspective, Paul souhaite sans doute que « ceux qui ont une femme viennent comme s'il n'en n'avaient pas ».**

## Texte 47

*Étroits sont les vaisseaux, étroite notre couche, immense l'étendue de seaux, plus vaste notre empire aux chambres closes du désir.*

*Et sur la grève de mon corps, l'homme né de mer s'est allongé. Qu'il rafraîchisse son visage à même la source sous les sables ; mon amour, as-tu soif ? Je suis femme à tes lèvres plus neuve que la soif. Et mon visage entre tes mains comme aux mais fraîches du naufrage.*

*Étroits sont les vaisseaux, étroite l'alliance, et plus étroite ta mesure, o corps fidèle de l'amante.  
Et qu'est ce corps lui-même, qu'image et forme du navire ? Nacelle et nef jusqu'en son ouverture médiane, instruit en forme de carène et sur se courbes façonné.*

*La nuit t'ouvre une femme, ses havres, ses rivages.  
Ta langue est dans ma bouche comme sauvagerie de mer et mes mains ont licence parmi l'attelage de tes muscles, quadriges en marche de ta force comme la musculature même des vagues.*

*Le faucon du désir tire sur ses liens de cuir.  
L'amour aux sourcils joints se courbe sur sa proie.  
Et moi comme l'épervier des grèves  
J'ai couvert de mon ombre tout l'éclat de ton corps.*

(...)

*Un lien de foudre et d'or nous comble de sa gloire  
tu sens l'eau verte et le récif,  
tu sens la vierge et le varech.  
Tu es la pierre lavée d'algue au revers de la houle.*

(..)

*A ton côté rangé comme la lame à fond de barque, à ton côté roulé  
comme la voile avec sa vergue, au bas du mat liée, un million de bulles plus qu'heureuse, dans le sillage et sous la quille.*

## Texte 48

### ÉMOTIONS DE FILLES, ÉMOTIONS DE GARÇONS

Au cours de ces vingt dernières années, le comportement sexuel des adolescents s'est modifié sur trois points. Les filles ont leur premier rapport sexuel à un âge qui se rapproche de celui des garçons. Conséquence de cette évolution : les jeunes font de plus en plus souvent leur première expérience sexuelle avec des camarades du même âge. Enfin, on note une homogénéisation progressive du comportement indépendamment du milieu social. Une double distinction subsiste en revanche entre les deux sexes. La première concerne la poursuite des relations sexuelles : 8 % des garçons mais 29 % des filles gardent le même partenaire pour un deuxième rapport. La seconde porte sur le degré d'investissement : 46 % des garçons et seulement 8 % des filles se disent peu impliqués.

S'il est vrai que certains traits de la vie sexuelle et certains fantasmes propres à cet âge se retrouvent à toutes les époques et dans toutes les cultures, des différences incontestables apparaissent pourtant. Les récits et les travaux des ethnologues en font foi. D'un pays à l'autre, d'un milieu à l'autre, c'est le nombre ou la facilité des relations sexuelles, les préparatifs ou encore la reconnaissance par le groupe ou les parents qui varient. Citons à titre d'exemple l'étude menée auprès des adolescents d'une tribu en Inde, les Muria. La vie sexuelle des jeunes gens y est organisée autour d'un centre, le Ghotul, qui tient lieu de maison des jeunes et d'établissement de nuit. C'est dans cette institution hautement hiérarchisée, où le chef représente le père et la cheftaine la mère, que se font les rencontres, le plus souvent le soir. Les garçons y viennent un par un avec leur natte. Puis les filles arrivent toutes ensemble. Après quelques activités préliminaires - coiffure, massage, etc. -, tout le monde part se coucher. Le système du Ghotul oblige les jeunes gens à changer de partenaire tous les deux ou trois jours. Certains rapprochements sont interdits en fonction des liens de parenté. Les futurs époux, tout en vivant dans le même Ghotul, veilleront ainsi à s'éviter l'un l'autre. Dernière règle notable dans cette institution, les filles partent avant l'aube. Une loi veut en effet qu'elles évitent d'être vues de leurs parents quand elles se rendent au Ghotul ou quand elles en reviennent. On en comprend toute la valeur symbolique.

Nous pourrions évidemment emprunter d'autres exemples à d'autres cultures. Certains ont été remarquablement décrits par M. Mead ou B. Malinowski. Dans tous les cas, il existe un lien évident entre l'organisation sociale et le déroulement de la sexualité des adolescents. Dans notre civilisation occidentale, le comportement sexuel des jeunes gens a évolué en fonction des modifications sociales globales qui sont survenues au cours des trente dernières années dans cette tranche d'âge.



## **Texte 49**

### **Livre de la Genèse**

Ge 38:1 En ce temps-là, Juda s'éloigna de ses frères, et se retira vers un homme d'Adullam, nommé Hira.

Là, Juda vit la fille d'un Cananéen, nommé Schua; il la prit pour femme, et alla vers elle. Elle devint enceinte, et enfanta un fils, qu'elle appela Er. Elle devint encore enceinte, et enfanta un fils, qu'elle appela Onan.

Elle enfanta de nouveau un fils, qu'elle appela Schéla ; Juda était à Czib quand elle l'enfanta.

Juda prit pour Er, son premier-né, une femme nommée Tamar.

Er, premier-né de Juda, était méchant aux yeux de l'Éternel; et l'Éternel le fit mourir.

Alors Juda dit à Onan: Va vers la femme de ton frère, prends-la, comme beau-frère, et suscite une postérité à ton frère.

Onan, sachant que cette postérité ne serait pas à lui, se souillait à terre lorsqu'il allait vers la femme de son frère, afin de ne pas donner de postérité à son frère.

Ce qu'il faisait déplut à l'Éternel, qui le fit aussi mourir.

Alors Juda dit à Tamar, sa belle-fille: Demeure veuve dans la maison de ton père, jusqu'à ce que Schéla, mon fils, soit grand. Il parlait ainsi dans la crainte que Schéla ne mourût comme ses frères. Tamar s'en alla, et elle habita dans la maison de son père.

Les jours s'écoulèrent, et la fille de Schua, femme de Juda, mourut. Lorsque Juda fut consolé, il monta à Thimna, vers ceux qui tondaient ses brebis, lui et son ami Hira, l'Adullamite.

On en informa Tamar, et on lui dit: Voici ton beau-père qui monte à Thimna, pour tondre ses brebis.

Alors elle ôta ses habits de veuve, elle se couvrit d'un voile et s'enveloppa, et elle s'assit à l'entrée d'Énaïm, sur le chemin de Thimna; car elle voyait que Schéla était devenu grand, et qu'elle ne lui était point donnée pour femme.

Juda la vit, et la prit pour une prostituée, parce qu'elle avait couvert son visage.

Il l'aborda sur le chemin, et dit: Laisse-moi aller vers toi. Car il ne connut pas que c'était sa belle-fille. Elle dit: Que me donneras-tu pour venir vers moi?

Il répondit: Je t'enverrai un chevreau de mon troupeau. Elle dit: Me donneras-tu un gage, jusqu'à ce que tu l'envoies?

Il répondit: Quel gage te donnerai-je? Elle dit: Ton cachet, ton cordon, et le bâton que tu as à la main. Il les lui donna. Puis il alla vers elle; et elle devint enceinte de lui.

Elle se leva, et s'en alla; elle ôta son voile, et remit ses habits de veuve.

Juda envoya le chevreau par son ami l'Adullamite, pour retirer le gage des mains de la femme. Mais il ne la trouva point.

Il interrogea les gens du lieu, en disant: Où est cette prostituée qui se tenait à Énaïm, sur le chemin? Ils répondirent: Il n'y a point eu ici de prostituée.

Il retourna auprès de Juda, et dit: Je ne l'ai pas trouvée, et même les gens du lieu ont dit: Il n'y a point eu ici de prostituée.

Juda dit: Qu'elle garde ce qu'elle a! Ne nous exposons pas au mépris. Voici, j'ai envoyé ce chevreau, et tu ne l'as pas trouvée.

Environ trois mois après, on vint dire à Juda: Tamar, ta belle-fille, s'est prostituée, et même la voilà enceinte à la suite de sa prostitution. Et Juda dit: Faites-la sortir, et qu'elle soit brûlée.

Comme on l'amenait dehors, elle fit dire à son beau-père: C'est de l'homme à qui ces choses appartiennent que je suis enceinte; reconnais, je te prie, à qui sont ce cachet, ces cordons et ce bâton.

Juda les reconnut, et dit: Elle est moins coupable que moi, puisque je ne l'ai pas donnée à Schéla, mon fils. Et il ne la connut plus.

Quand elle fut au moment d'accoucher, voici, il y avait deux jumeaux dans son ventre.

Et pendant l'accouchement il y en eut un qui présenta la main; la sage-femme la prit, et y attacha un fil cramoisi, en disant: Celui-ci sort le premier.

Mais il retira la main, et son frère sortit. Alors la sage-femme dit: Quelle brèche tu as faite! Et elle lui donna le nom de Pérets.

Ensuite sortit son frère, qui avait à la main le fil cramoisi; et on lui donna le nom de Zérach.

## Texte 50

Elle vient s'asseoir près de moi, tandis que le caoua est en train de passer. J'ai l'idée que mon physique avantageux (les deux pour le prix d'une) lui porte à la peau. Je vérifie, c'est oui. Mon bras en lasso l'enlace. Elle se laisse harponner, gentille. Elle est pour le baiser ardent, Yapaksa; Les mimis dégustés avec une paille, elle n'aime pas. Ce qu'il lui faut, c'est la grosse livraison en vrac. Après on fera le tri.

A sa frénésie, je pige combien la solitude lui pesait. Les solos de mandoline, ça finissait par la fatiguer la pauvrette.

Je lui refile les cours en bourse en morse. Elle grimpe, elle grimpe. La voilà posée sur son orbite. Elle geint, elle crie, elle cause. Elle m'appelle Fernand, mais je m'en fous, je ne suis pas sectaire. Il y a tellement de nanas à travers le vaste monde qui appellent leur mari San-Antonio lorsqu'ils jouent les supermen. D'ailleurs, malgré sa pâmoison, elle se rend compte de son lapsus et s'en excuse, je lui accorde son pardon bien volontiers. Les ébats se poursuivent avec une grande courtoisie. Les pourparlers semblent un moment dans l'impasse, mais une reprise du dialogue s'engage de nouveau et nous parvenons à un aboutissement heureux qui donne pleine et entière satisfaction aux deux parties. Comme je m'apprête à lui dire merci et elle à me dire encore, voilà qu'on frappe à la porte.

San-Antonio : "Le coup du père François".

## Texte 51

Je te salue, ô merveilleuse fente,  
Qui vivement entre ces flancs reluis ;  
Je te salue, ô bienheureux pertuis,  
Qui rend ma vie heureusement contente !

C'est toi qui fait que plus ne me tourmente  
L'archer volant qui causait mes ennuis ;  
T'ayant tenu seulement quatre nuits,  
Je sens sa force en moi déjà plus lente.

Ô petit trou, trou mignard, trou velu,  
D'un poil follet mollement crespelu,  
Qui à ton gré domptes les plus rebelles :

Tous vers galans devraient, pour t'honorer,  
A beaux genoux te venir adorer,  
Tenant au poin leurs flambantes chandelles !

Pierre de Ronsard

## Texte 52

### *Histoire de l'utopie*

La pureté est le caractère dominant des mœurs utopiennes : la même pureté ignorante, puérile que les navigateurs étaient partis chercher au Paradis terrestre, au bout de l'espace et du temps.

Cette quête des terres vierges, asile supposé d'une humanité préservée du péché originel, s'est confondue avec un secret désir de remonter le cours du temps jusqu'au point-zéro des origines afin de renaître à une vie nouvelle. L'utopie a traduit cette recherche inquiète de la pureté originelle et les cités radieuses se sont peuplées d'habitants plus dociles aux rêves de l'Occident que les « sauvages » qui, décidément ne voulaient pas être de « bons sauvages ».

Les lois contraignantes des cités radieuses, se substituant à la conscience, ont protégé l'individu de l'aiguillon de la chair.

Le mariage est strictement réglementé par les règles de l'eugénisme ; il ne se justifie que par le légitime désir de perpétuer la société. Déjà Platon et Aristote avaient codifié les unions selon les règles de l'hygiène. Dans la Cité du Soleil de Campanella, Mor - l'Amour - l'un des trois magistrats du Temple, règle les mariages selon les lois de l'astrologie, de l'hygiène et l'accord des tempéraments.

Bacon critique, au nom de la nouvelle Atlantide, notre conception du mariage : un marché, la poursuite d'une dot, d'alliances avantageuses ou à la rigueur, un remède à la concupiscence. Pour les habitants de Bensalem, l'union est à la fois « une affaire d'État, de religion et de morale naturelle », le but étant la procréation d'une race forte et intelligente.

L'adultère est sévèrement puni dans *la République* de Platon, comme dans *l'Utopie* de More où la récidive est passible de mort ; aussi dans *la Nouvelle Atlantide* et même dans le Paris de L'An 2440 où « Les divorcés, comme les athées, sont dis-crédités aux yeux de leurs concitoyens ». *L'Icarie* de Cabet est peuplée de filles chastes, de garçons respectueux, de ménages solides et d'époux fidèles : « Les divorces y sont rares et les adultères punis comme des crimes. »

Ailleurs, tout aussi souvent, le mariage est nié. Comme l'a dit Campanella, « C'est d'avoir une femme et des enfants à soi qui fait naître l'amour-propre et, par suite, la course aux richesses et aux honneurs ». Bien des utopistes ont emprunté aux gardiens de Platon la mise en commun des femmes ; ainsi Morelly qui, dans *la Basiliade*, vante les mérites sociaux de l'amour libre au point d'ignorer les barrières de l'inceste. Cette mesure, qui leur paraît sans doute la plus révolutionnaire de toutes, n'est en réalité qu'un moyen supplémentaire de préserver la pureté de la mère en dépersonnalisant l'étreinte, un moyen aussi de nier l'existence du père.

Gabriel Foigny, dans *Les Aventures de Jacques Sadeur*, propose à notre réflexion un héros hermaphrodite qui aborde en Terre australe, une île peuplée d'hermaphrodites. Ces êtres doux et pacifiques vivent nus, ne portant en leur cœur qu'une haine, celle des hétérosexuels qu'ils considèrent comme des moitiés d'hommes des monstres. Dans cette dernière utopie, les rapports sexuels sont niés, rejetés dans le vague d'unions hermaphrodites ; les hommes vivant nus retrouvent la pureté rassurante de leur enfance.

Aldous Huxley, dans *Le Meilleur des mondes*, va jusqu'au bout de ce rêve d'enfant, parant la mère d'une pureté virginale, en faisant naître dans des éprouvettes les générations futures : La parturition est considérée comme une choquante obscénité, au point qu'il est interdit d'y faire allusion ou de prononcer le nom de Mère.

Ainsi l'utopie marque l'avènement de la femme idéalisée, à la fois vierge et mère, débarrassée des soucis du ménage par les installations communautaires, libérée de la tutelle de l'homme, du père, par l'amour libre. Si elle ne participe pas au gouvernement ni à l'élaboration des lois, la femme est égale en droits à l'homme ; depuis *Océana*, de nombreuses lois la protègent lui assurant une liberté qui deviendra totale.

« C'est parce que la femme est mère de la nation qu'elle ne doit pas pouvoir être vendue ou pourchassée par les coureurs de dots et qu'il faut assurer son indépendance ». Harrington va jusqu'à prévoir, en cas de divorce, l'institution d'une rente viagère en faveur de la femme.

Dans le *Voyage au centre de la Terre*, les hommes et les femmes sont pareillement habillés de vêtements flottants. Chez les Vrilya, que décrit Bulwer Lytton, les femmes, très grandes, portent de légères moustaches alors que l'homme est imberbe. Elles ont l'initiative du mariage et enveloppent l'homme d'une tendresse protectrice.

Nous ne sommes plus loin de ces femmes qui évoquaient pour J. B. Say « un troisième sexe », ni des femmes asexuées du *Meilleur des mondes* ou de celles qui, en 1984 font, d'après Orwell, vœu de chasteté pour se consacrer au socialisme.

La mère disparaît en tant que *genitrix* pour s'idéaliser en société parfaite.

Les repas pris en commun dans presque toutes les utopies, la pureté des aliments sont autant de façons de renouveler l'union orale avec la mère en faisant du banquet une communion sociale. La purification des nourritures terrestres transpose à l'âge adulte le bonheur donné par le lait maternel...

## Texte 53

Je voyais l'ange qui tenait à la main un long dard en or, dont l'extrémité en fer portait, je crois, un peu de feu. Il me semblait qu'il le plongeait parfois au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. En le retirant, on aurait dit que ce fer les emportait avec lui et me laissait toute entière embrasée d'un immense amour de Dieu. La douleur était si vive qu'elle me faisait pousser ces gémissements dont j'ai parlé. Mais la suavité causée par ce tourment incomparable est si excessive que l'âme ne peut en désirer la fin, ni se contenter de rien en dehors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle ; elle est spirituelle. Le corps cependant ne laisse pas d'y participer quelque peu et même beaucoup.

Sainte Thérèse d'Avila ; avril 1560

## Texte 54

Une chose sépare les violeurs des autres criminels : un meurtrier sait pourquoi on le juge ; il sait qu'il a joué et qu'il a perdu ; un violeur comprend rarement ce qu'on lui reproche. Bien sûr, il a violé, mais on ne va pas en faire tout un fromage. (...)

Au moment de la grande campagne féministe contre le viol, on présentait ce crime comme le symptôme sexuel d'une société globalement oppressive à l'égard des femmes. Tout a fait justifiée, cette analyse laissait de côté l'acteur principal du viol, l'homme violeur (...)

Dans les viols collectifs, les garçons réalisent souvent ensemble ce qu'ils se-

raient incapables d'accomplir seuls, par crainte de se faire jeter ou de voir défaillir leur virilité. On constate que le sexe féminin leur inspire des sentiments très contradictoires : une formidable envie devant cet organe qui ne risque pas l'impuissance, une rage allant jusqu'au désir de destruction. (...)

A côté de ces violeurs impulsifs, il y a tous les types qui nourrissent l'illusion d'une relation possible avec la femme qu'ils agressent. Tout en violant, ils demandent à la femme d'être active et ils sont persuadés de lui avoir donné du plaisir. Ces viols, en général moins brutaux

que les viols collectifs, s'accompagnent de l'idée que la femme désire profondément toute étreinte masculine et que son sexe est automatiquement sensible à toute stimulation mécanique comme celui de l'homme.

Dans tous les cas, ce qui domine, c'est une incapacité pathologique à communiquer avec les femmes et une tendance horrifiante à considérer leur victime comme un être humain.

Revue Marie-Claire ;  
Mai 1984

## **Texte 55**

### **Pornographie**

La pornographie fait partie de cette propagande antiféminine qui imprègne la culture occidentale et familiarise la mentalité masculine avec l'idée du viol. Ce n'est pas par hasard que si les femmes, dans le genre pornographique, sont dépeintes dans deux rôles nettement délimités : comme des vierges qu'on prend et qui passent à la casserole ; ou comme des nymphomanes jamais rassasiées. Le fantasme pornographique le plus répandu combine les deux : une femme innocente, ignorante est violée et soumise à des pratiques contre nature qui la transforment en une nymphomane délirante et assoiffée de caresse, une esclave du sexe jamais satisfaite.

Le viol ; Suzan Brownmiller.

## Texte 56

*Il paraissait que ces petits tête-à-tête ne lui déplaisaient pas non plus, du moins elle en rendait les occasions assez fréquentes ; soin bien gratuit assurément de sa part pour l'usage qu'elle en faisait et qu'elle m'en laissait faire.*

*Un jour qu'ennuyée des sots colloques du commis, elle avait monté dans sa chambre, je me hâtai, dans l'arrière-boutique où j'étais, d'achever ma petite tâche et je la suivis. Sa chambre était entrouverte; j'y entrai sans être aperçu. Elle brodait près d'une fenêtre, ayant, en face, le côté de la chambre opposé à la porte. Elle ne pouvait me voir entrer, ni m'entendre, à cause du bruit que des chariots faisaient dans la rue. Elle se mettait toujours bien : ce jour-là sa parure approchait de la coquetterie. Son attitude était gracieuse, sa tête un peu baissée laissait voir la blancheur de son cou ; ses cheveux relevés avec élégance étaient ornés de fleurs. Il régnait dans toute sa figure un charme que j'eus le temps de considérer, et qui me mit hors de moi. Je me jetai à genoux à l'entrée de la chambre, en tendant les bras vers elle d'un mouvement passionné, bien sûr qu'elle ne pouvait m'entendre et ne pensant pas qu'elle pût me voir ; mais il y avait sur la cheminée une glace qui me trahit. Je ne sais quel effet ce transport fit sur elle; elle ne me regarda point, ne me parla point; mais, tournant à demi la tête, d'un simple mouvement de doigt, elle me montra la natte à ses pieds. Tressaillir, pousser un cri, m'élançer à la place qu'elle m'avait marquée, ne fut pour moi qu'une même chose : mais ce qu'on aurait peine à croire est que dans cet état je n'osai rien entreprendre au-delà, ni dire un seul mot, ni lever les yeux sur elle, ni la toucher même, dans une attitude aussi contrainte, pour m'appuyer un instant sur ses genoux. J'étais muet, immobile, mais non pas tranquille assurément : tout marquait en moi l'agitation, la joie, la reconnaissance, les ardents désirs incertains dans leur objet et contenus par la frayeur de déplaire sur laquelle mon jeune coeur ne pouvait se rassurer.*

*Elle ne paraissait ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, et commençant à sentir toute la conséquence d'un signe parti sans doute avant la réflexion, elle ne m'accueillait ni ne me repoussait, elle n'ôtait pas les yeux de dessus son ouvrage, elle tâchait de faire comme si elle ne m'eût pas vu à ses pieds : mais toute ma bêtise ne m'empêchait pas de juger qu'elle partageait mon embarras, peut-être mes désirs, et qu'elle était retenue par une honte semblable à la mienne, sans que cela me donnât la force de la surmonter. Cinq ou six ans qu'elle avait de plus que moi devaient, selon moi, mettre de son côté toute la hardiesse, et je me disais que, puisqu'elle ne faisait rien pour exciter la sienne, elle ne voulait pas que j'en eusse. Même encore aujourd'hui je trouve que je pensais juste, et sûrement elle avait trop d'esprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avait besoin non seulement d'être encouragé, mais d'être instruit.*

*Je ne sais comment eût fini cette scène vive et muette ni combien j'aurais demeuré dans cet état ridicule et délicieux, si nous n'avions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuisine, qui touchait à la chambre où nous étions, Madame Basile alarmée me dit vivement de la voix et du geste : « Levez-vous, voici Rosina. » En me levant en hâte, je saisis une main qu'elle me tendait, et j'y appliquai deux baisers brûlants, au second desquels je sentis cette charmante main se presser un peu contre mes lèvres. De mes jours je n'eus un si doux moment : mais l'occasion que j'avais perdue ne revint plus et nos jeunes amours en restèrent là.*



## Texte 57

J'ai posé mon menton sur les cheveux de Jessica et elle a levé la tête et posé sa figure contre la mienne. C'était doux. Elle a posé sa bouche sur ma figure, elle a roulé sur elle-même et sa robe est passée par dessus ses bras. Elle s'est laissée aller sur le lit et elle m'a tiré sur elle.

J'ai senti l'avion et son élastique qu'on remontait, de plus en plus serré, de plus en plus serré sous mon ventre.

Jessica tenait mon derrière et elle le faisait monter et descendre, monter et descendre. Derant elle, là où je la sentais, elle avait comme un petit derrière doux comme un baiser.

Lous mon nombril, l'élastique était de plus en plus serré et je tenais Jessica et ses jambes était autour de moi et j'ai dit :

- n'aie plus peur.

Elle a dit :

- Je n'ai plus peur, maintenant, plus du tout.

L'élastique de mon avion était de plus en plus serré, et je pensais que j'allais mourir. J'étais presque mort.

Et puis j'ai volé. J'me m'ai envolé au-dessus de la maison, et de la rue, et de l'école, au-dessus de tout pour rejoindre Jessica. J'ai vu que j'y étais presque. Et puis j'y étais.

Les lumières se sont allumées. Quelqu'un hurlait. La mère m'a tiré du lit et elle m'a lancé contre le mur et du sang est sorti de ma figure.

## Texte 58

Pour les aborigènes d'Australie, l'enfant est une sorte de lutin invisible qui hante les bois et les fourrés. Lorsqu'il surprend un couple à faire l'amour et que cet homme et cette femme lui plaisent, il se faufile par le passage que la verge à coups répétés lui ouvre et s'installe paisiblement dans la chaleur du ventre qu'il s'est choisi. De ce gnome, qui prend malicieusement l'initiative de sa propre vie à l'œuf fécondé d'un flot de glaire du cours d'éducation sexuelle, il y a la distance qui sépare des manuels scolaires, la vraie vie et ses fêtes.

Christiane Singer : "les âges de la vie".

## Texte 59

GADGETS "X" 1/16  
VIBRO DIVERS 50F  
1 VIBRO STANDARD  
2 VIBRO OR ET NOIR  
3 VIBRO STANDARD OR  
4 GODMICHETS  
4 VIBRO GEANT  
5 LANGUE VIBRANTE  
6 MINI VIBRO  
7 POINT "G"  
8 POINT "G" junior

Autre page : SUITE RETOUR  
Votre choix .+ ENVOI/ SINON SOMMAIRE  
Fin de commande COM + ENVOI

MINI VIBRO 1/16  
50F  
P A R T O U T A V E C V O U S  
Par sa taille reduite, il vous accompagnera partout discrettement.  
Recommande pour jeune fille au vagin etroit.  
Longueur: 23 cm  
Diametre: 2,4 cm  
Photo en page 6 de notre catalogue.

SUITE RETOUR  
Pour commander Quantité ..+ ENVOI  
Autre choix \*RETOUR ou SOMMAIRE  
Fin de commande COM + ENVOI

VIBRO OR ET NOIR 2/16  
120F  
P O U R U S A G E I N T E N S I F

Le luxe pour usage intensif. La pointe est lisse, la partie noire est legerment rugueuse. Les vibrations sont réglables.  
Longueur: 19,5 cm ;  
Diametre: 3 cm

SUITE RETOUR  
Pour commander Quantité ..+ ENVOI  
Autre choix \*RETOUR ou SOMMAIRE  
Fin de commande COM + ENVOI

VIBRO STANDARD 6/16  
90F  
L E P L U S U T I L I S E

C'est le modele le plus utilise. Il est puissant et sa taille moyenne vous permet de stimuler aussi bien le clitoris que le vagin. Il est livre en coffret avec deux piles. Vibrations réglables.  
Longueur: 18 cm  
Diametre: 3 cm  
Photo en page 7 de notre catalogue.

SUITE RETOUR  
Pour commander Quantité ..+ ENVOI  
Autre choix \*RETOUR ou SOMMAIRE  
Fin de commande COM + ENVOI

POINT "G" junior 3/25  
120F  
P O U R J E U N E S F I L L E S  
MEME ARTICLE que le precedent. Mais ce modele est reserve aux jeunes filles ou aux vagins etroits. Concu en latex auto-lubrifiant il assure un plaisir rapide et sans fatigue grace à ses vibrations réglables. Il se lave facilement Son contact est tres agreable.  
Longueur: 10 cm ;  
Diametre: 2,5 cm

SUITE RETOUR  
Pour commander Quantité ..+ ENVOI  
Autre choix \*RETOUR ou SOMMAIRE  
Fin de commande COM + ENVOI

GODMICHETS A MAIN STANDARD 1/25  
160F  
V I B R A T I O N S R E G L A B L E S

Moule sur un beau penis en erection, ce god sera toujours pret a l'emploi. Les vibrations sont réglables. Il est en pur latex et n'irrite pas.  
Longueur: 22 cm  
Diametre: 3,5 cm  
Photo en page 9 de notre catalogue.

SUITE RETOUR  
Pour commander Quantité ..+ ENVOI  
Autre choix \*RETOUR ou SOMMAIRE  
Fin de commande COM + ENVOI

## Texte 60

D'abord, c'est l'escargot baladeur, nature ! Un petit truc à moi qui fait autant plaisir aux dames qu'un service à vaisselle de quatre-vingts pièces. Puis j'enchaîne sur l'agora chanté, une de mes toutes dernière création ; vous ne la trouverez pas encore dans le commerce ! Là, c'est le gros délire ! Annette se dit qu'elle vient de grimper avec tout le kama-soutra. Pas besoin de lui jouer *Fascination* ! Elle gueule.

J'aime bien les gonzesses sonorisées, moi, elles portent à l'incandescence. On a toujours l'impression au plus fort de la chasse à courre, qu'elles se demandent si elles ont bien fermé le gaz avant de venir. Tandis qu'une expansive, une qui fait le point au fur et à mesure et qui assure la retransmission en direct, ça survolte. Annette appelle tour à tour sa mère, son père, le Bon Dieu ; mais fort heureusement personne des interpellés n'annonce son blaze.

Après l'agora chanté, je reviens à des choses plus humaines avec la balançoire cubaine, le Carillon de Westminster, le cerceau magique, la toupie auvergnate, le tourbillon bulgare, la trompette bouchée, le caméléon gobeur, le lave glace à pédale, l'appareil à cacheter les enveloppes, la moulinette rouillée, le grand huit, le grand six, le grand 9, le grand Condé, la petite souris chercheuse, la langue de belle-mère, le coup de l'étrier, la boîte à celle, la selle de course, la course à pied, le pied à terre, la flamme sacrée, le trohu-ducavu maltais, la bougie-qui-se-dévisse, la feuille de vigne à trou, le défilé de la victoire, le prépuce à l'oreille, la main de masseur, l'amant de ma soeur, la soeur de maman, le monte-charge en panne, le passe-partouse diabolique, le tiroir secret, le subjonctif à ressort, le buvard en bois, le conte de Pet-Rot, le lancier du Bengale, le gondolier manchot, le pétomane aphone, (in petto man à faune) et la croisière suprême. Ainsi que, bien entendu, le store vénitien, la bouillabaisse hongroise, la racine du ciel, le collier de Nefertiti, la colonne Nelson, (mort à Trafalgar en 1805), le cratère géant, le pneu Tubless, le paratonnerre avec poches à foudre, la marche arrière capricieuse, l'astronaute décapsulé, le manche à gigot écarteleur, la tartine beurrée, l'ermite à moustaches, la faim des arts-déco, l'accroche-nombril, l'anneau de sa turne, la seringue sous cul-tanné, la flèche wallonne, le tramway nommé désir, la soutane aux orties, l'avis de seins, (du révérend Black-Appard) la banane épluchée, la fin des lions sots, la marche de la deuxième B.P., la tondeuse à gazon, le thermomètre à percussion, le fixateur à blanc d'oeufs, le grand et le petit stroubitz (médaille d'or aux jeux de l'amour et du hasard), la figue confite, le bain du canari, la mangue de lady Chaterley (un truc exotique), le bidon renversé, la baguette à modulation de fréquence, la révérende paire, le collier d'émail, le sac de noix rotatif, la toilette du tunnel, le paquet de pied-paquets, la chanson Bulgare, le crabe polisson, la douane en folie, le Service central, la cuisine des Anges, le petit trou pas cher, l'âne de buridan, la tête de mule, le cheval de Troie, le bidet de Sancho, le cigare à Fidel, la Toupie Turque, l'Abri-Anti-Atomique, sans oublier le Missile téléguidé, le Banane à fermeture éclair, le Courant alternatif, le Nettoyage par le Vide, Le Hareng saur qui sort, le Hareng saur qui rentre, le Ticket d'admission, la Marche triomphale non plus que le coup de «Pose-le-là-je-reviens-tout-de-suite».

Du coup, Anette se met à débiter des choses tellement salées que le patron de l'hôtel lui-même pourtant blasé, doit galoper sous la douche pour arrêter l'incendie.

San Antonio

# Texte 61

## Les positions

On peut dire en général, au sujet des positions que plus la femme est ouverte, c'est à dire plus ses jambes sont écartées, et plus ses sensations sont internes. Une femme qui ne bouge pas a donc moins de chance de trouver son plaisir. Cependant, les positions où la femme a les jambes serrées et volontairement contractées sont souvent très excitantes pour l'homme, ce qui dans ce cas amènera votre partenaire à apprécier votre générosité.

### *A. - LA FEMME EN DESSOUS, SUR LE DOS, ALLONGÉE OU CAMBRÉE*

#### **1. Femme allongé sur le dos, jambes ouvertes.**

Cette position est très classique mais trop statique pour être vraiment agréable pour la femme.

#### **2. Femme allongée sur le dos, les pieds sur les épaules de l'homme.**

Cette position permet un grand contact de toute la zone sexuelle, mais est à éviter au début de l'acte, car la pénétration trop profonde peut être douloureuse pour la femme si son excitation n'est pas encore assez grande.

Variante : La femme peut contracter ses jambes, très droites, ou passer ses deux jambes du même côté.

#### **3. Femme allongée sur le dos, ses jambes ouvertes passées sous les bras de l'homme et tenant ses pieds.**

Cette position tout à fait exquise vous donnera une grande liberté de mouvements. Elle vous permet la plus grande ouverture, donc des sensations profondes sur le col de l'utérus.

#### **7. Femme sur le dos, jambes pliées, un coussin sous les hanches.**

Cette position très classique permet à la femme une large variété de mouvements. Les contractions du vagin (mouvements pelviens) sont très aisés à pratiquer. Des mouvements latéraux assurent le contact du clitoris sur le haut du phallus.

#### **8. Femme allongée sur le dos, jambes droites et serrées, les fesses contractées au maximum**

L'homme est allongé sur la femme, ses jambes entourant les siennes. Cette position moins excitante pour la femme est au contraire extrêmement agréable à l'homme car son pénis est enserré avec force. Elle peut être utilisée pour fortifier une érection ou donner un plaisir accru à l'homme.

### *B. - FEMME ALLONGÉE SUR LE VENTRE SOUS L'HOMME*

#### **13. La classique : jambes ouvertes et relâchées**

Cette position est plus facile si la femme pose un coussin sous son ventre ou soulève son bassin pour accompagner les mouvements de l'homme.

#### **15. Femme sur le ventre, les genoux repliés sous elle.**

La pénétration de l'homme est plus profonde si la femme écarte les genoux sur l'extérieur de son buste.

Variante : l'homme passe de a position agenouillée à la position assise

#### **16. La femme est agenouillée, les cuisses à la verticale, sa tête appuyée sur ses bras repose sur un coussin.**

La femme a le bassin en hauteur, l'homme est agenouillé, le buste et les cuisses à la verticale. Il tient les hanches de la femme, ou ses fesses. Si la femme ouvre un peu ses jambes, elles peuvent faire de plus amples mouvements.

### *C; - FEMME ASSISE, ACCROUPEE OU ALLONGÉE SUR L'HOMME, DOS À L'HOMME*

#### **17. La femme est agenouillée sur l'homme lui tournant le dos.**

Cette position permet à la femme des mouvements verticaux amples, faciles à contrôler, ainsi que des glissements d'avant en arrière sur toute la zone sexuelle.

### *D. - FEMME AGENOUILLÉE ACCROUPEE OU ALLONGÉE SUR L'HOMME FACE À L'HOMME*

#### **22. La femme agenouillée sur l'homme le buste droit.**

La femme peut contrôler la pénétration et pratiquer des mouvements glissants. La femme peut se renverser en arrière. Les positions où la tête est renversée en arrière assurent une montée de l'énergie et permettent d'atteindre des états privilégiés de conscience.

#### **26. Femme allongée sur l'homme, les jambes pliées d chaque côté de l'homme.**

La femme est appuyée sur les coudes et peut ainsi rester libre de ses mouvements tout en permettant ceux de l'homme.

### *E. POSITION DE CÔTÉ*

#### **31. l'homme et la femme de côté, celle-ci tournant le dos à l'homme.**

La femme a les jambes serrées et repliées. L'homme la pénètre de dos. Pour approfondir la pénétration, l'homme décolle un peu le buste dans un angle de 20 à 30° avec celui de la femme.

### *F. POSITION ASSISES.*

#### **32. Face à face.**

Les jambes croisées de l'homme entourent la femme. Cette position est possible dans un fauteuil. Ils peuvent décroiser les jambes, et poser leur pied à plat sur le lit, puis la femme peut se laisser aller en arrière ainsi que l'homme.

### *G. POSITIONS DEBOUT*

#### **45. La femme est portée par l'homme debout**

La femme croise ses jambes derrière l'homme et celui-ci assure les mouvements de la femme en la tenant dans les bras.

#### **46. La femme debout penchée en avant.**

La femme s'appuie sur un support, buste à l'horizontale et l'homme la pénètre par derrière.

## Texte 62

L'expression la plus précise de la misère sexuelle de l'adolescence est la *masturbation*. A l'exception des cas pathologiques, elle n'est rien d'autre que le substitut du rapport sexuel absent.

Le sentiment de culpabilité lié à la masturbation est beaucoup plus intense que celui qui accompagnerait le rapport sexuel parce qu'il est chargé de fantasmes d'incestes, alors que la satisfaction intersexuelle rend ces fantasmes superflus. On peut sans cesse constater que les relations sexuelles satisfaisantes soulagent les sentiments de culpabilité.

On trouve tous les degrés entre l'adolescent incapable de franchir le pas de la fixation parentale infantile à une véritable vie sexuelle et celui qui fait ce pas sans difficulté. Le premier type est celui du gentil garçon, attaché à sa famille, qui fait tout ce que lui demande ses parents ; c'est un bon élève selon les normes réactionnaires, modeste, sans ambition, soumis. Il fournira l'élite des bons maris et des citoyens conformistes. Il fournira également la grande masse des névrosés.

Wilelm Reich : Révolution sexuelle. 1927

## Texte 63

Garp et Cushie s'installèrent dans un coin moelleux, à leurs pieds la rivière, autour d'eux les buissons ; et juste autour d'eux, les gueules béantes des canons. Cushie lui déboutonna la chemise et lui mordit légèrement la poitrine.

- je t'aime bien, dit-elle ; tu trouves que cela gâche quelque chose que l'on soit de vieux copains ?

- Oh ! non ! assura-t-il.

Il espérait qu'ils allaient se hâter de passer à "la chose", parce que la chose n'était encore jamais arrivée à Garp, et il se fiait à l'expérience de Cushie.

Assis dans l'herbe mouillée, ils échangèrent des baisers mouillés ; Cushie l'embrassait à pleine bouche.

Ayant ainsi commencé, elle se déshabilla. Garp se déshabilla à son tour lorsqu'elle lui demanda tout d'un coup :

- Où est-il, ton machin ?

- Quoi ? fit Garp.

- Oh ! Garp, dit Cushie, tu n'as pas pris de préservatif ? Il la regarda d'un air d'excuse. Ce n'était qu'un enfant qui avait vécu toute sa vie près de sa mère et le seul préservatif qu'il eût jamais vu avait été enfilé sur la poignée de la porte de leur appartement par un mauvais plaisant. N'empêche qu'il aurait dû savoir.

- C'est la première fois, dit Cushie, pas vrai ? Oh ! Garp, soupira-t-elle, si tu n'étais pas un vieux copain !

Elle se rhabilla en le taquinant : tu ne connais vraiment rien à rien !

Elle lui donna un baiser.

- Des capotes, je peux aller en chercher, proposa-t-il. Ça ne me prendrait pas longtemps et on pourrait revenir.

- Mon train part à cinq heures, dit Cushie en contemplant l'érection de Garp. Elle lui sourit avec gentillesse.

Garp se sentait ridicule, mais il sentait aussi les lèvres douces de Cushie Percy courir sur sa poitrine, sur son ventre, et soudain lorsqu'elle prit dans sa bouche chaude, il resta stupéfait. Ses résolutions disparurent mais quand il voulu la basculer dans l'herbe elle s'insurgea :

- Je ne veux pas d'enfant, même de toi, Garp !

Elle le reprit dans sa bouche jusqu'à ce que toute sa personne explose. Ce fut là, sous les canons qu'il fut initié aux joies de la chair selon cette technique relativement sûre et non reproductrice. Bien entendu, du point de vue de Cushie, ce fut en outre une expérience à sens unique.

## Texte 64

La vie de chasseur, qui nous a donné des peaux nues et des mains plus sensibles, nous a ouvert de plus vastes perspectives pour la stimulation sexuelle par contact qui joue un rôle essentiel dans le comportement pré-copulatoire. Des organes spécialisés comme les lèvres, les lobes de l'oreille, les mamelons, les seins et les organes génitaux sont richement pourvus en terminaisons nerveuses et sont devenus hautement sensibilisés à la stimulation érotique d'ordre tactile :

Les lobes de l'oreille semblent bien être apparus exclusivement à cette fin. Les autres espèces de primates ne possèdent pas de lobes d'oreille charnus ; loin d'être un vestige ils représentent quelque chose de nouveau. Lorsqu'on découvre que, sous l'influence de l'excitation sexuelle, ils s'engorgent de sang, se gonflent et deviennent hypersensibles, il est difficile de ne pas admettre que leur évolution a eu exclusivement pour fin la création d'une nouvelle zone érogène.

Comme les lobes de l'oreille, les lèvres de notre espèce sont un trait unique, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs chez les primates. Certes, tous les primates ont des lèvres, mais elles ne sont pas comme les nôtres tournées vers l'extérieur. Nos lèvres ont pris une forme bien définie et caractéristique. Elles ne se sont pas fondues peu à peu dans la peau du visage qui les entourait, mais elles ont pris un contour précis, devenant ainsi un remarquable émetteur de signaux visuels. On a déjà vu que l'excitation sexuelle produit un gonflement et un rougissement des lèvres. La nette démarcation de cette zone souligne d'évidence le raffinement de ces signaux, en rendant plus facilement reconnaissables de subtils changements dans l'état des lèvres.

Si on considère les lèvres comme des émetteurs de signaux visuels, ces particularités sont faciles à comprendre. Si les conditions climatiques ont pour conséquence une peau plus sombre, le contraste des lèvres est moins net. Si elles ont vraiment une importance dans les signaux visuels, on peut alors s'attendre à une sorte de développement compensatoire et c'est précisément ce qui semble s'être passé : les lèvres négroïdes gardent leur caractère bien apparent en devenant plus grosses et plus protubérantes. Ce qu'elles ont perdu en contraste de couleur, elles l'ont compensé en taille et en forme. De plus, les marges des lèvres négroïdes sont plus nettement délimitées. (...)

On considère en général le grossissement des seins féminins comme un développement maternel plutôt que sexuel, mais il ne semble guère y avoir d'indice pour le prouver. D'autres espèces de primates fournissent d'abondance en lait leur progéniture et pourtant elles ne présentent pas de gonflement précis et hémisphérique des seins. La femelle de notre espèce est à cet égard unique parmi les primates. L'évolution de seins proéminents d'une forme caractéristique semble encore un autre exemple de signalisation sexuelle, rendue possible et facilitée par l'apparition de la peau nue. Outre leur forme remarquable, les seins servent aussi à concentrer l'attention visuelle sur les mamelons et à rendre plus apparente l'érection du mamelon qui accompagne l'excitation sexuelle. La zone de peau pigmentée entourant le mamelon, et qui devient plus foncée lors de l'excitation sexuelle, joue un rôle analogue.

Pour comprendre tout cet attirail de signaux sexuels d'ordre visuels, il faut savoir que certaines espèces de nos cousins primates inférieurs, les singes, s'imitent elles-mêmes : le mandrill mâle a un pénis rouge vif avec des taches bleues de part et d'autre du sac scrotal. Cette disposition de couleur se retrouve sur son visage, son nez étant rouge vif et ses grosses joues imberbes d'un bleu intense. On dirait que le visage de l'animal s'efforce d'imiter sa région génitale en émettant le même ensemble de signaux visuels. Le gelada femelle pratique un jeu analogue d'auto-imitation : autour de ses organes génitaux s'étend une zone de peau d'un rouge vif ; cette disposition se répète sur la région du torse, où de nouveau on retrouve une tache de peau nue et rouge. Au centre de cette tache de poitrine, les mamelons rouge foncé sont disposés si près l'un de l'autre qu'ils rappellent fortement les lèvres de la vulve. Comme la tache génitale, la tache de poitrine a une intensité de couleur variable suivant les divers stades du cycle sexuel mensuel. La conclusion inévitable c'est que le mandrill et le gelada ont, pour une raison quelconque, fait passer leurs signaux génitaux dans une position antérieure.

Notre propre espèce a radicalement modifié sa posture caractéristique : comme les geladas, nous passons beaucoup de temps assis dans une position verticale. Nous nous tenons également debout et nous nous faisons face lors des contacts sociaux. Se pourrait-il alors que nous aussi nous nous adonnions à des jeux analogues d'auto-imitation ? Se pourrait-il que notre posture verticale ait influencé nos signaux sexuels ? Certainement : oui.

La posture caractéristique d'accouplement de tous les autres primates implique l'approche par derrière du mâle vers la femelle. Celle-ci soulève l'arrière-train et le tend vers le mâle. Sa région génitale lui est visuellement présentée de dos. Il la voit, s'avance vers elle et la monte par derrière. Dans notre espèce la situation est très différente. Non seulement il y a une activité pré-copulatoire de face à face prolongée, mais la copulation elle-même est avant tout un acte qui met en jeu les parties antérieures. Dans l'accouplement face à face la pression rythmique directe de la région pubienne du mâle sur la zone clitorale renforce considérablement la stimulation. (...)

Si la femelle de notre espèce entendait faire passer avec succès l'intérêt du mâle vers la face antérieure de son corps, c'était à l'évolution de faire quelque chose pour rendre cette région plus stimulante. A un moment donné de notre lointain passé, nous avons dû utiliser l'approche postérieure. Supposons que nous ayons atteint le stade où la femelle émettait par derrière, à l'intention du mâle, des signaux sexuels au moyen d'une paire de fesses charnues et hémisphériques (que l'on ne trouve pas, soit dit en passant, chez d'autres primates) et d'une paire de lèvres vaginales d'un rouge vif ; supposons que le mâle ait acquis une puissante réaction sexuelle à ces signaux spécifiques ; supposons qu'à ce stade de l'évolution, l'espèce soit devenue de plus en plus verticale et avec une orientation antérieure dans ses contacts sociaux. Étant donné cette situation, on pourrait fort bien s'attendre à trouver une sorte d'auto-imitation antérieure du même genre que celle observée chez le gelada. Pouvons-nous, en examinant les régions antérieures des femelles de notre espèce, distinguer des structures susceptibles d'imiter l'ancienne exhibition génitale des fesses hémisphériques et des lèvres rouges ? La réponse apparaît aussi clairement que le sein féminin lui-même. Les protubérances hémisphériques des seins de la femelle sont certainement des copies des fesses charnues, et le contour bien dessiné des lèvres rouges bordant la bouche, une copie des lèvres vaginales. (On se rappelle peut-être que, lors d'une intense excitation sexuelle, les lèvres de la bouche ainsi que celles des organes génitaux se gonflent et prennent une coloration plus foncée, si bien que non seulement elles se ressemblent mais qu'elles changent aussi de la même façon lors de l'excitation sexuelle.) Si le mâle de notre espèce était déjà prêt à réagir sexuellement à ces signaux lorsqu'ils émanaient de par derrière la région génitale, alors sa sensibilité innée à leur endroit se déclenche lorsque les signaux se retrouvent sous cette forme, sur la partie antérieure du corps de la femelle. Et c'est, semblerait-il, précisément ce qui s'est passé, avec les femelles ayant respectivement sur la poitrine et sur la bouche une réplique des fesses et des lèvres. (On pense aussitôt à l'emploi du rouge à lèvres et du soutien-gorge, mais nous reviendrons sur ces détails plus tard, quand nous étudierons les techniques sexuelles propres à la civilisation moderne.)



## Texte 65

### Cantique des Cantiques

Au plus profond de l'instinct, au plus granitique de l'homme, au plus innocent de l'amour, il y a l'odeur. Car le sexe est odeur, et l'odeur est sexe. Le sexe sans l'odeur n'est rien. L'odeur sans le sexe est quand même le sexe, et cent mille fois le sexe.

Qui n'aime pas par l'odeur n'aime pas vraiment. L'odorat, sens de peu d'usage par ailleurs, est le char triomphal de l'amour.

Nous sommes bêtes avant que d'être hommes. L'amour n'est pas ce qui fait de l'homme une bête avec quelque chose en plus. L'amour est, avec la faim, la soif et la peur, la pulsion la plus primitive des hommes, la plus bestiale. Ne refusons pas d'être une bête là où c'est de la bête qu'il s'agit.

C'est quand est solidement assurée la base, c'est-à-dire quand nous acceptons pleinement notre bestialité, que nous est donné de surcroît le décisif petit quelque chose en plus qui fait de nous la bête de pointe : l'homme. Assumons en nous la bête, ainsi serons-nous d'autant mieux hommes.

Mon amour est amour de bête.

Gabrielle, Gabrielle, sais-tu que c'est d'abord par l'odeur de ton sexe que tu me tiens ? Mon amour est amour de bête. Je suis, quand j'aime, totalement une bête, rien qu'une bête, je t'aime en bête, c'est la bête que j'aime en toi.

Quand je pense à toi, c'est d'abord l'odeur sauvage de tes muqueuses qui m'emplit et m'affole.

Je flaire sur mes doigts ton souvenir terriblement tenace, et soudain tu es là tout entière, vivante, plus que vivante.

Mon amour est celui du chien qui hurle à la lune pour une chienne en chaleur dont l'exaltante puanteur, par-delà les kilomètres, l'arrache à la gamelle, à la servitude béate, et le jette sur les chemins, redevenu loup, prêt à tuer.

La vulve de la chienne appelle deux fois l'an. Celle de la femme appelle chaque jour.

Chaque jour, chaque nuit, à chaque instant.

A chaque instant, les glandes de Gabrielle lancent leur formidable appel de rut et d'engloutissement. « Monceau d'entrailles, pitié douce... » Le parfum choisi par Gabrielle y enroule ses volutes d'herbes et de fenaison, c'est un parfum comme ça, très champêtre, mais pas des champs de par ici.

Je le trouvais « étrange » et « troublant » parce que ce sont les mots qui s'emploient pour un parfum. Je ne serais pas allé jusqu'à « envoûtant », vraiment pompier, mais le cœur y était. Je n'avais jamais senti le même sur une autre femme ou bien je ne l'avais pas remarqué.

Sur une autre, peut-être n'aurait-il été qu'un parfum d'entre les parfums, un parfum même pas très original, si ça se trouve. Sur elle, ô mon ivresse ! Quel concert avec les vivants parfums de son corps ! Accord strident, sauvage ! Ils se complètent, se renforcent, . s'exaltent, s'entrelacent, chantent en pleine extase leur incantation brutale et parfaite... Je suis hors de moi et je suis apaisé, je plane au plus haut de l'exaltation sensuelle, tout est bien, chaque chose est à sa place, Gabrielle est là, tendrement, puissamment, obsessionnellement là, autour de moi, partout, je baigne en elle, je flotte en elle, je fonds en elle...

## **Texte 66**

Du premier coït et du comportement masculin de son partenaire, dépend beaucoup de l'évolution sexuelle de la jeune fille. Les plus féminines des jeunes filles peuvent être traumatisées par leur premier coït, surtout si outre le désir, elles sont très amoureuses de leur partenaire. Le don de son corps à un homme dans le coït est pour une femme qui assume sa sensibilité sexuelle un don beaucoup plus important que celui que lui fait l'homme. Aussi le sentiment de son échec érotique ou la découverte de son erreur dans le choix émotionnel et social est une blessure narcissique à toute sa personne, qui vient ainsi ajouter des sentiments d'infériorité réels çà une expérience toujours ressentie comme un viol ; viol qu'elle attendait comme une révélation voluptueuse et qui est devenu un viol castrateur.

Ce premier coït réel par rapport à l'attente magique qui sous-tend le désir longtemps fantasmé, apparaît parfois comme un vaudeville, à côté de la grande scène voluptueuse et romantique des rêves de la jeune fille.

Françoise Dolto : "Sexualité féminine".

## Texte 67

Je savais ce qu'il voulait. Du moins le début. Dès qu'on fut couché sous les arbres dans un coin tranquille, il releva mon pull over. C'est ça qu'il voulait depuis une semaine, et c'était en somme entendu. Il regarda mes seins, les caressa et les embrassa en me faisant un tas de compliments, que ça le changeait de ceux de Liliane qui étaient trop gros. Quand il se mit à la jupe, j'eus un instant l'espoir qu'il allait faire comme Guido et c'est pour ça que je le laissais m'enlever tout sans la moindre résistance. Mais aussitôt, il se coucha sur moi. J'hésitais quelques secondes, je n'avais pas tellement d'opinion et le temps que j'en cherche une, il était pratiquement trop tard et puis zut.

D'ailleurs ça ne faisait pas si mal que ça. Par exemple, c'était beaucoup plus vite que je ne l'aurais cru, j'avais à peine eu le temps de penser à ce que je faisais que c'était terminé, il était debout, il rattachait son blue-jean.

Je fis bonne figure ; je ne voulais pas avoir l'air d'une gourde. Apparemment les autres ne s'étaient même pas aperçus de l'histoire.

(...)

Au fond, le grand truc ce n'est pas tant ce que ça fait pendant, c'est que ça laisse l'envie de recommencer. J'avais quelque chose à penser au lieu de rien. Le jour, je pensais au soir, et la semaine au dimanche. Ça meuble la vie.

- "Alors, Josyane, tu rêves ? " disait la mère quand je faisais un truc de travers, ce qui arrivait souvent.

Et comment que je rêvais ! Si elle avait su à quoi. En ce moment j'instruisais Didi pour qu'il me fasse comme Guido. Il était le plus susceptible de se laisser faire pour ce que je cherchais. J'éprouvais, je l'avoue une sensation spéciale à marcher dans les petites allées à la recherche d'un coin bien noir, ma culotte mise d'avance dans mon sac, pensant au moment où j'aurais le garçon là, à genoux devant moi, dans l'ombre ; sa bouche entre mes jambes, mon dos bien calé au mur, regardant les étoiles quand il y en avait, seule en somme, et là bas, très loin, tout en bas, le garçon de plus en plus oublié à mesure que le plaisir vient et monte comme si c'était directement de la terre. Ça me transportait.

Après, je le laissais faire l'amour en vitesse. C'était ça qu'il voulait, lui. Ces trois petites minutes à se soulager. Ils sont bizarres.

Christiane Rochefort. "Les petits enfants du siècle".

## Texte 68

### **C'est rouge et puis c'est amusant.**

C'est dur, mais il n'y a pas d'os dedans. Ça bouge tout seul, mais ça n'a pas de muscle. C'est doux et touchant quand ça a fini de jouer, arrogant et obstiné quand ça veut jouer. C'est fragile et capricieux, ça n'obéit pas à son maître, c'est d'une susceptibilité maladive, ça fait grève sans qu'on sache pourquoi, ça refuse tout service ou ça impose les travaux forcés, ça tombe en panne quand le terrain est délicat et ça repart quand on n'en n'a plus besoin ; ça veut toujours jouer les durs alors que ça pend vers le sol pendant la majeure partie de son existence... Mais, comme disait les chansonniers de la Tomate il y a quelques dizaines d'années : « C'est rouge et puis c'est amusant !

➤

Il paraît que nous aurions adoré avoir un truc comme ça. Il paraît que quand non n'en a pas, c'est bien simple, on n'a RIEN.

Et puis, ce n'est pas fini : à côté du machin, il y a les machines. Et là, c'est nettement pire. Ces objets là gagneraient évidemment à être dissimulés à l'intérieur. On ne met pas en vitrine une marchandise aussi peu engageante. Si nous avions ce genre de valsesuses à la place de nos seins par exemple, j'entends d'ici les plaisanteries, les remarques perfides et les horreurs qu'on débiterait sur le corps féminin ! Où elles sont placées, pauvres minouchettes, on dirait deux crapauds malades tapis sous une branche trop frêle. C'est mou, c'est froid, ni vide ni plein ; ça n'a aucune tenue, peu de forme, une couleur malsaine, le contact sépulcral d'un animal cavernicole ; enfin c'est parsemé de poils rares et anémiques qui ressemblent aux derniers cheveux d'un chauve ? Et il y en a deux !

vues de dos, le porteur étant à quatre pattes, elles font irrésistiblement penser à un couple de chauves-souris pendues la tête en bas et frémissant au moindre vent, comme on en rencontre par milliers sur les arbres des îles du Pacifique. un ingénieur qui aurait inventé ce système là pour entreposer des spermatozoïdes se serait fait mettre à la porte.

Disons le tout net : votre panoplie, mes chéris, même si vous ennoblissez la pièce maîtresse du titre de phallus, ne forme pas un ensemble extraordinaire.

**Benoîte Groult : "Ainsi-soit-elle"**

## Texte 69

Elles avaient un collier serré autour du cou, des bracelets serrés autour des poignets. Alors je sais qu'elles ont défait les mains d'O qui étaient toujours liées derrière le dos, et lui ont dit qu'il fallait qu'elle se déshabillât, et qu'on allait la baigner, et la farder. On l'a donc mise nue, et on a rangé ses vêtements dans un des placards. On ne l'a pas laissée se baigner seule, et on l'a coiffée, comme chez le coiffeur, en la faisant asseoir dans un de ces grands fauteuils qui basculent quand on vous lave la tête, et que l'on redresse pour vous mettre le séchoir après la mise en plis. Cela dure toujours au moins une heure. Cela a duré plus d'une heure en effet, mais elle était assise sur ce fauteuil, nue, et on lui défendait de croiser les genoux ou de les rapprocher l'un de l'autre. Et comme il y avait en face d'elle une grande glace, du haut en bas de la paroi, que n'interrompait aucune tablette, elle se voyait, ainsi ouverte, chaque fois que son regard rencontrait la glace.

Quand elle a été prête, et fardée, les paupières légèrement ombrées, la bouche très rouge, la pointe et l'aréole des seins rosies, le bord des lèvres du ventre rougi, du parfum longuement passé sur la fourrure des aisselles et du pubis, dans le sillon entre les cuisses, dans le sillon sous les seins, et au creux des paumes, on l'a fait entrer dans une pièce où un miroir à trois faces et un quatrième miroir au mur permettaient de se bien voir. On lui a dit de s'asseoir sur le pouf au milieu des miroirs, et d'attendre. (...)

Lorsque les deux femmes sont revenues, l'une portait un centimètre de couturière. Celle qui avait le centimètre prit alors la mesure du cou d'O et de ses poignets. C'étaient des mesures tout à fait courantes, quoique petites. Il fut facile de trouver dans le panier que tenait l'autre femme le collier et les bracelets qui correspondaient. Voici comment ils étaient faits : en plusieurs épaisseurs de cuir (chaque épaisseur assez mince, au total pas plus d'un doigt), fermées par un système à dé clic qui fonctionnait automatiquement comme un cadenas quand on le fermait et ne pouvait s'ouvrir qu'avec une petite clef. Dans la partie exactement opposée à la fermeture dans le milieu des épaisseurs de cuir, et n'ayant presque pas de jeu, il y avait un anneau de métal, qui donnait une prise sur le bracelet, si on voulait le fixer, car il était trop serré au bras et le collier trop serré au cou, bien qu'il y eût assez de jeu pour ne pas du tout blesser, pour qu'on y pût glisser le moindre

lien. On fixa donc ce collier et ces bracelets à son cou et à ses poignets.

Enfin, le dîner fini, les deux femmes revinrent la chercher. Dans le boudoir, elles fixèrent ensemble, derrière son dos, les deux anneaux de ses bracelets, lui mirent sur les épaules, attachée à son collier une longue cape rouge qui la couvrait tout entière, mais s'ouvrait quand elle marchait puisqu'elle ne pouvait la retenir, ayant les mains attachées derrière le dos. Une femme avançait devant elle et ouvrait les portes, l'autre la suivait et les refermait. Elles traversèrent un vestibule, deux salons, et pénétrèrent dans la bibliothèque, où quatre hommes prenaient le café. Ils portaient les mêmes grandes robes que le premier, mais aucun masque.

On avait remis à O un bandeau sur les yeux. Alors on la fit avancer, trébuchant un peu, et elle se sentit debout devant le grand feu, auprès duquel les quatre hommes étaient assis : elle sentait la chaleur, et entendait crépiter doucement les bûches dans le silence. Elle faisait face au feu. Deux mains soulevèrent sa cape, deux autres descendaient le long de ses reins après avoir vérifié l'attache des bracelets : elles n'étaient pas gantées, et l'une la pénétra de deux parts à la fois, si brusquement qu'elle cria. Quelqu'un rit. Quelqu'un d'autre dit : « Retournez-la, qu'on voie les seins et le ventre. »

On la fit tourner, et la chaleur du feu était contre ses reins. Une main lui prit un sein, une bouche saisit la pointe de l'autre. Mais, soudain elle perdit l'équilibre et bascula à la renverse, soutenue dans quels bras ? Pendant qu'on lui ouvrait les jambes et qu'on lui écartait doucement les lèvres ; des cheveux effleurèrent l'intérieur de ses cuisses. Elle entendit qu'on disait qu'il fallait la mettre à genoux. Ce qu'on fit. Elle était très mal, à genoux, d'autant plus qu'on lui défendait de les rapprocher, et que ses mains liées au dos la faisaient pencher en avant.

On fit alors lever O et on allait la détacher, sans doute pour la lier à quelque poteau. Quelqu'un protesta qu'il la voulait prendre d'abord. On la fit mettre à genoux, les reins plus haut et l'un des hommes la maintenant des deux mains aux hanches s'enfonça dans son ventre. Il céda la place à un second. Le troisième voulut se frayer un chemin au plus étroit et forçant brusquement la fit hurler.

Pauline Réage ; Histoire d'O

## Texte 70

# Les conditions narratives de l'effet érotique.

Prenons deux exemples, chez Pauline Réage et Pierre Klossovski, deux auteurs profondément éloignés quant à la forme du récit ou encore le traitement du personnage féminin : autant O est soumise, sans volonté d'autonomie, autant Roberte présente les caractères d'une femme indépendante, voire têtue, face aux projets érotiques de son mari. Nous verrons que les modalités du récit se rejoignent, et précisément sur le corps de ces femmes. Pour l'extrait d'*Histoire d'O*, il s'agit du moment où O rencontre sir Stephen à qui son amant vient de la « donner » :

« Lorsqu'elle fut tout à fait nue, ses hautes sandales vernies et ses bas de nylon noir roulés à plat au-dessus de ses genoux, soulignant la finesse de ses jambes et la blancheur de ses cuisses, sir Stephen, qui s'était levé aussi, la prit d'une main au ventre et la poussa vers le sofa. Il la fit mettre à genoux, le dos contre le sofa, et pour qu'elle s'y appuyât plus près des épaules que de la taille, il lui fit écarter un peu les cuisses. Ses mains reposaient sur ses chevilles, ainsi son ventre était-il entrebâillé, et au-dessus de ses seins toujours offerts, sa gorge renversée. »

L'intention manifeste d'un tel récit est de troubler le lecteur, tout en l'enfermant, grâce à l'aspect verbal du récit, dans la sécurité d'une invention à la fois crédible et manifestement fautive. La lenteur de la description, la précision minutieuse des gestes et des positions, l'emploi du passé simple, de même l'utilisation de la troisième personne, font tout ensemble

de ce roman - pour ce qui est de l'écriture - une copie des grands « récitatifs ».

Comparons ces textes - et ceux qui suivent - à l'écriture « érotique » choisie habituellement comme référence : celle de Sade ; nous découvrons des différences multiples. La plus importante : celle du retour paradoxal au « corps amoureux » restitué dans toutes ses illusions, et tel qu'il nous est livré dans le passage cité plus haut. Il dit en effet tout le ressenti physique de O - « sexe entrebâillé », « seins offerts », lèvres, membres, peau hypersensibilisés, comme tout son corps saturé d'attente sexuelle et qui témoigne finalement des signes amoureux traditionnels. Même si les lieux de son corps évoqués ne sont pas semblables à ceux mis en cause jadis dans les rapports courtois, O est représentée comme projetant sur ce corps-écran les équivalences de ses sentiments : doutes, espoir, bonheur, dépit, etc.

C'est précisément ce que Sade refusait de prendre en compte dans son récit : pour lui, ces signes lyriques du corps n'existaient pas. Marcel Hénaff, analysant Sade, *l'Invention du corps libertin*, montre comment Sade affirme son matérialisme en passant les corps à l'équarrissage de sa philosophie postcartésienne du corps-machine. Une fois éliminée l'hypothèse de l'âme, il ne reste plus que « l'organisme décrit par le physiologiste et disséqué par le chirurgien. [...] Désaffecté de tout rapport expressif, réduit à sa matérialité anatomique, le corps sadien a finalement son modèle dans l'écorché des laboratoires médicaux de dissection ».

Cette restitution du corps dans ses possibilités de signifiant structure l'idéologie érotique que nous essayons de cerner. C'est une revalorisation fonctionnelle, car, dans le même temps où il est donné comme émetteur de signes, le corps de O et des autres femmes de Roissy est aussi traité en objet, en matériau. Sir Stephen accomplit sur la jeune femme des gestes de manipulations qui pourraient aussi bien être pratiqués sur une poupée inanimée, un simulacre de femme. Mais la scène n'aurait plus alors d'intérêt puisque le pouvoir du phallus masculin ne pourrait en retour se lire nulle part dans la conscience féminine. Le corps des femmes restitué dans son lyrisme traditionnel sert à rendre visible le pouvoir masculin.

Si ce sont les hommes les maîtres absolus du théâtre érotique, si c'est leur regard qui organise le rituel, son espace, les scènes dont ils seront les acteurs sur le corps passif des femmes, c'est en revanche les sensations de ces mêmes femmes qui sont attentivement et minutieusement décrites de *l'intérieur* et signifiées comme vécues, ressenties, éprouvées. Symétriquement, il n'est jamais question de ce que ressentent René ou sir Stephen, les amants de O, en la regardant où en la faisant mettre dans diverses positions, encore moins de ce que ces personnages masculins pourraient ressentir dans leur propre corps. De leur plaisir ou de leurs sensations il n'est rien dit, sinon de manière simpliste dans des stéréotypes tels l'érection et l'éjaculation. Il ne s'agit d'ailleurs que de signes « extérieurs ». Le ressenti du corps de O est communiqué au lecteur, à la lectrice ; cependant son partenaire dans le récit n'a que faire de ce ressenti et des détails de ce corps offert. Il néglige « le sexe entrebâillé » auquel, semble-t-il, il n'a prêté aucune attention. La position de O, mise en place par lui - on pourrait même dire « chorégraphiée » par lui, n'était apparemment destinée du point de vue de son intérêt à lui, sir Stephen, ni à un effet esthétique ni à un effet stimulant, mais à un but simplement fonctionnel, strictement et tristement fonctionnel, jusqu'à l'absurde : mettre la bouche de O à portée de son sexe pour mieux s'y enfoncer. Mais, ce qui est important et que nous communique le récit, c'est la déception de O, ses sensations à elle, submergée d'érotisme et d'attente sexuelle, à *la différence* de son amant (« [elle] sentait son ventre, inutile et dédaigné, la brûler »).

Cet excès de signes d'un côté, cette pleine maîtrise de l'autre, sont l'enjeu exact de la scène qui se joue : les femmes, lorsqu'elles s'abandonnent à leur nature charnelle, doivent en passer par l'humiliante maîtrise des hommes. D'où la lenteur du mouvement sur la scène érotique : il faut laisser aux personnages le temps de ce jeu de miroir où se dilate leur conscience des choses.

Point de tout cela chez Sade. Lorsque celui-ci décrit un enchaînement de postures, c'est la rapidité de la variation qui compte, afin qu'aucune minute ne soit perdue. Autre exemple : chez Sade la dénomination des actions est directe, fonctionnelle : « Delbène, étendue sur le dos, se faisait branler le clitoris ». Synthèse tout à fait étrangère à l'effet érotique des textes contemporains où la même chose se formule tout autrement : « Les lèvres étrangères qui appuyaient sur le renflement de chair d'où part la corolle intérieure l'enflammèrent brusquement ».

Anne-Marie Dardigna ; Les châteaux d'Éros, ou l'infortune du sexe des femmes

## Texte 71

La jeunesse est le temps de cette hyperesthésie qu'on attribue à l'usage de certaines drogues : sur la chair d'une nudité presque écorchée, tout se marque en signes indélébiles : le meilleur et le pire, le succès et l'échec, le plaisir et la douleur, la première main frôlée, les premiers bras autour du cou, le premier serment tenu ou rompu. Affolante, souvent insoutenable, la sensualité lâche au museau ses effluves, ses exhalaisons, ses relents de poisons, ses bouffées alternées de chaud et de froid.

Le désir, alors, nous chevauche, nous éreinte et nous exalte, réussissant cette prodigieuse gageure que rien de ce que nous vivons ne nous apparaît plus personnel, plus incommunicable ni plus secret que ce que nous avons de commun avec tout ce qui respire sous le soleil. Et il est juste qu'il en soit ainsi. Car le secret est au désir ce qu'est au ventre des mères la nuit noire. Rien n'est plus impie sans doute qu'à mots découverts parler de l'amour.

Christiane Singer : "les âges de la vie".

## Texte 72

- Comment as-tu appris à jouir, Emmanuelle? Demanda Marie-Anne, lorsque son amie eut recouvré ses esprits.

- Toute seule. Ce sont mes mains qui ont découvert ça d'elles-mêmes, dit Emmanuelle, riant. Elle se sentait de bonne humeur et, désormais, le coeur à bavarder.

- Est-ce que tu savais déjà faire, à treize ans? Interrogea Marie-Anne, avec doute.

- Tu penses bien, depuis longtemps! Pas toi?

Marie-Anne s'abstint de répondre et poursuivit son enquête.

- Et à quel endroit préfères-tu te caresser?

- Oh! à plusieurs. La sensation est différente à la pointe, ou sur la tige, ou près de la base: là. Est-ce que ça n'est pas la même chose, avec toi?

Marie-Anne, de nouveau, ne tint pas compte de la question.

Elle dit:

- Caresses-tu seulement ton clitoris?

- Non, quelle idée! La toute petite ouverture, tu sais, juste au-dessous: l'urètre. C'est aussi très sensible. Il suffit que je la touche du bout des doigts pour que je jouisse tout de suite.

- Qu'est-ce que tu fais encore?

- J'aime à me caresser en dedans des lèvres, où c'est le plus mouillé.

- Avec tes doigts?

- Et aussi avec des bananes (la voix d'Emmanuelle eut un accent de fierté): je les fais pénétrer jusqu'au bout. Je les pèle, d'abord. Il ne faut pas qu'elles soient mûres. Les longues, vertes, qu'on trouve ici au marché flottant - ce que c'est bon !

D'évoquer cette volupté, elle se sentait défaillir. Elle était si captivée par les images de ses délectations solitaires qu'elle en avait presque oublié la présence d'une autre. Ses doigts pétrirent sa vulve. Elle aurait voulu que quelque chose, en ce moment, s'y enfonçât. Elle se tourna sur le côté, vers Marie-Anne, les paupières closes, les jambes grandes écartées. Il lui fallait absolument de nouveau jouir. Elle frotta de ses doigts joints le versant intérieur des lèvres de son sexe, à grands mouvements rapides, très réguliers, pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'elle fût assouvie.

- Tu vois, je peux me caresser plusieurs fois de suite coup sur coup.

- Tu le fais souvent?

- Oui.

- Combien de fois par jour?

- Ça dépend. Tu comprends, à Paris, j'étais dehors le plus clair du temps: à la Fac, ou à courir les magasins. Je ne pouvais presque jamais me faire jouir plus d'une ou deux fois le matin: en me réveillant, en prenant mon bain. Et puis, deux ou trois fois le soir, avant de m'endormir. Et, encore pendant la nuit, lorsque je m'éveillais. Mais, quand je suis en vacances, je n'ai rien d'autre à faire: je peux me caresser beaucoup plus. Et, ici, ça va être tout le temps les vacances!

Elles restèrent ensuite sans rien dire, proches l'une de l'autre, savourant l'amitié qui naissait de leur franchise. Emmanuelle était heureuse d'avoir pu parler de ces choses, d'avoir surmonté sa timidité. Heureuse surtout, sans oser tout à fait se l'avouer, de s'être masturbée devant cette fille qui aimait à regarder, qui savait jouir. Elle la paraît déjà dans son coeur, de tous les mérites. Et elle la trouvait maintenant si jolie! Ces yeux d'elfe... Et cette coupure songeuse qui dessinait une moue au visage d'en bas, aussi expressive, aussi distante. aussi charnue que l'autre! Et ses cuisses ouvertes, sans gêne, insoucieuses de leur nudité... Elle demanda:

- A quoi penses-tu, Marie-Anne? Tu as l'air si grave! Et, pour jouer, elle tira une des nattes.

- Je pense aux bananes, dit Marie-Anne.

Elle plissa le nez et toutes deux rirent à en perdre le souffle.

- C'est pratique de ne plus être vierge, commenta l'aînée. Autrefois, pas de bananes! Je ne savais pas ce que je manquais.

- De quelle façon as-tu commencé avec les hommes? enquête Marie-Anne.

EMMANUELLE ; Emmanuelle Arsan.



## Texte 73

Sur le plan physique, la masturbation permet aux femmes de jouir, quoique certaines ressentent cela comme insatisfaisant sur le plan psychologique.

« - *Ça me laisse un goût de solitude, un sentiment d'inutilité* »

« - *Je me sens gênée et honteuse, sale et égocentrique* ».

« - *Ça me laisse un sentiment de terrible isolement. une autosatisfaction outrée* ».

« - *Tout en sachant que c'est très bon et que je ne fais rien de mal, j'ai conscience de la réprobation de la société.* »

D'autres au contraire, expriment la nécessité qu'elle éprouve pour cette façon de pratiquer le sexe :

« - *J'aime ça surtout quand je peut prendre mon temps. Quand mon mari me laisse in-assouvie, je n'hésite pas à me satisfaire moi même.*

« - *C'est beaucoup plus intense quand je fais ça seule.* »

« - *Je ne supporte pas longtemps l'abstinence.*

Lors de notre enquête, des femmes n'ont pas hésité à se confier de façon ouverte et précise :

« - *Je m'excite mieux les jambes écartées. Dans mon lit. Je lis d'abord un livre érotique, puis sans cesser de lire, avec un main, je caresse doucement mes seins, avec l'autre, toujours la droite, je commence par le mont de vénus, puis je frotte mon clitoris avec le pouce. J'avoue qu'en écrivant ça, ça m'excite beaucoup. Je me caresse dans le sens de la fente avec un friction de plus ne plus grande. J'augmente peu à peu la pression aussi. Il se crée un grande tension dans les muscles de mes jambes et mes fesses. J'ai des fourmillements partout et je sens les parois de mon vagin qui palpitent. Je sens un grande chaleur, puis c'est un déferlement fantastique, une explosion dans mon clitoris et je plane pendant plusieurs minutes. Quand ça vient, je crie doucement. Parfois, je m'habille d'abord avec des vêtements très érotiques et je me regarde dans un miroir. Je mets un rouge à lèvres rouge vif, qui ne me sers jamais autrement* ».

Fréquemment, la masturbation fait partie du rituel des relations sexuelles avec un homme :

« - *J'aime jouer avec mon clitoris devant un homme* ».

« - *Je me sens moins honteuse si c'est un homme qui me caresse* ».

« - *Je n'avais jamais d'orgasme, je ne sentais rien, j'en étais ulcérée. Un soir, j'ai été si furieuse qu'il s'agite comme ça sur moi que j'ai glissé ma main entre nous et que j'ai caressé mon clitoris. J'ai eu un orgasme fantastique. Depuis je n'hésite plus à caresser mon clito devant lui et ça réussit à chaque fois. Au diable ce qu'il peut penser de moi, j'ai autant le droit que lui d'être satisfaite !* »

« - *J'ai compris comment me masturber le jour où j'ai essayé avec un vibromasseur. Il était dans le tiroir de sa table de nuit... Maintenant, c'est lui qui me caresse le mont de vénus avec le vibromasseur ; avec des mouvements lents ; puis il accélère un peu et quand je suis très excitée, il l'enfoncé document dans mon vagin* ».

## Texte 74

PERPIGNAN

### **Une prostituée agressée par un client.**

Abordée sur le trottoir de la place Jean-Payra, qu'elle arpentait la nuit du 15 juin, à 2 heures du matin, une prostituée, en quelques minutes, s'est retrouvée sur le trottoir d'une ruelle proche du lycée Arago... Dépouillée de sa "banane" et de ses vêtements.

Elle s'était pourtant mise d'accord avec son client, avant de monter, pour 600 francs, dans la voiture de l'habitué. Ils prennent d'ailleurs la direction du quartier Saint-Martin où ils connaissent une venelle peu éclairée. Ils se déshabillent. La professionnelle passe à l'acte.

Jugeant la prestation trop rapide à son goût, l'homme qui se sent escroqué, s'empare subitement de son sac banane qu'elle avait posé sur le tableau de bord et lui ordonne de sortir du véhicule. Elle refuse, il extrait une bombe lacrymogène de la fameuse banane de la dame et la menace. Elle est obligée de céder, s'exécute et se retrouve en tenue d'Eve, dehors. Dans un sursaut de galanterie, il lui jette sa robe par la portière avant de disparaître. Elle court déposer plainte au commissariat pour le vol de sa sacoche qui contenait, selon elle 2000 francs -la recette de la soirée- ses papiers d'identité, des effets personnels.

Le détrousseur est identifié. Interpellé, hier après-midi par les enquêteurs, il est interrogé et reconnaît les faits. Sauf que d'après lui il n'y avait que 800 francs. Il rembourse la péripatéticienne de la somme et lui rend sa bombe.

Après son audition, il sera libéré. Mais il sera convoqué à comparaître devant le tribunal correctionnel.

L'INDÉPENDANT ; C.S.  
Jeudi 20 Juin 1996

## Texte 75

### la sexualité de adolescents :

**I**l était une fois un pucelage. Autrefois... C'est devenu plus rare mais de moindre valeur. Seul, 1% parmi vous les jeunes filles, comme on les nomme, continue de lui attribuer une valeur religieuse et plus de quatre filles sur cinq perdent leur virginité avant 18 ans.

**V**ous faites cela par conformisme ? Par devoir ? Sans plaisir intense en tout cas : à peine 3% des filles disent avoir éprouvé un orgasme lors de leurs premiers rapports. Êtes vous donc si inexpérimentées ? Rien n'est moins sûr : 98 % des filles de 15-18 ans prétendent avoir déjà connu un plaisir sexuel intense et 45% d'entre vous les adolescentes disent se masturber fréquemment, 92 % s'être déjà masturbée au moins une fois. Mais papa et maman ne doivent pas être au courant : il y a encore 10% des parents qui interdisent aux enfants de jouer au docteur ou au papa et à la maman disent les 8-12 ans qui ont bien compris la leçon : 40% des 8-12 ans disent que c'est mal de se toucher le zizi ou la zezette.

**D**e toute façon vous ne leur racontez pas grand chose : les deux tiers d'entre vous ont déjà été voir un film classé X, et seulement 3% parmi vos parents reçoivent les confidences de votre première grande nuit d'amour (ou le jour ! : vous êtes 27% à avoir fait ça dans le lit de papa maman qui étaient partis travailler).

**L**es parents sont ces vieux schnocks qui vous disent de faire attention au monsieur qui distribue des bonbons : mais savez vous que 5% des filles ont subi leurs premières relations sous la contrainte, chiffre effrayant. Trois fois sur quatre vous n'utilisez aucune contraception. Vous attendez entre six mois et un an pour aller voir un gynéco. Faudrait faire attention parce ça peut se terminer, par un polichinelle dans le tiroir : dans les villes, un quart d'entre vous va se retrouver enceinte. A la campagne, on est un peu plus sage. En France, ça fait 25000 grossesses de mineures, chaque année, presque 10 % des jeunes filles qu'on croyait sages. Et une grossesse sur dix va être menée à terme, souvent parce qu'on a toujours rien dit à papa et maman. Il y a même des parents qui se retrouve tout d'un coup grand-père et grand-mère sans préparation. Ça leur fait un choc aux vieux.

**E**t après coup, vous en pensez quoi ? Vous êtes 35% à penser que l'âge idéal pour qu'une fille ait ses premiers rapports est 18 ans, mais en moyenne, vous faites ça à 16 ans. Pressées d'essayer, hein ? Vous êtes 40% à ne plus être vierge à 15 ans mais à cet âge vous n'êtes que 10% à trouver que c'est le bon âge.

**C**urieuses de savoir comment ça fait ? Pas tant que ça : vous ne couchez jamais, ou presque jamais avec un partenaire que vous venez de rencontrer. Vous espérez toutes (97%) que ça va durer. Mais ça rate souvent. Vous les gardez en moyenne six mois, vos jolis coeurs. Et on repart pour un autre tour de manège : 75% des filles font l'amour pour la première fois avec un partenaire qui n'est plus vierge et 50% des garçons avec une fille qui a déjà franchi le pas. Vous trouvez un grand (lors du premier rapport, les filles ont un partenaire plus âgé de deux ans en moyenne) ou vous êtes la grande (beaucoup de garçons se déniaient avec les copines de leur grande soeur : trois ans plus vieille en moyenne). Mais plus tard, vous chercherez un homme ni trop vieux, ni trop jeune : seulement 8% des femmes vivent avec un homme qui a au moins 10 ans de plus qu'elle, et chez les femmes seules 3% des femmes ont un jeune compagnon, de 10 ans plus jeune. Il sera intelligent bien sûr, 65% des filles préfèrent les garçons intelligents, et vous serez toujours jolie grâce à Wonderbra : 40% des garçons préfèrent les filles qui ont une grosse poitrine.

## Texte 76

Le mieux à faire était d'imiter la soumission de mes compagnes.

- Vous imaginez aisément, me dit Raphaël, qu'il ne servirait à rien d'essayer des résistances dans la retraite inabordable où votre mauvaise étoile vous conduit. Vous avez, dites vous, éprouvé bien des malheurs, et cela est vrai d'après vos récits, mais voyez pourtant que le plus grand de tous pour une fille vertueuse manquait encore à la liste de vos infortunes. Est-il naturel d'être vierge à votre âge, et n'est-ce pas une espèce de miracle qui ne pouvait pas se prolonger plus longtemps ?... Voilà des compagnes qui comme vous ont fait des façons quand elles se sont vues contraintes de nous servir, et qui comme vous allez sagement faire, ont fini par se soumettre quand elles ont vu que ça ne pouvait les mener qu'à de mauvais traitements. Dans la situation où vous êtes, Sophie, comment espérez-vous de vous défendre ? Jetez les yeux sur l'abandon dans lequel vous êtes dans le monde ; de votre propre aveu il ne vous reste ni parents, ni amis ; voyez votre situation dans un désert hors de tout secours, ignorée de toute la terre, entre les mains de quatre libertins qui bien sûrement n'ont pas envie de vous épargner...

(...)

Je ne sentais que trop que ce terrible discours ne me laissait aucune ressource, mais n'eussé-je pas été coupable de ne point employer celle que m'indiquait mon coeur et que me laissait encore la nature. Je me jette aux pieds de Raphaël, j'emploie toutes les forces de mon âme pour le supplier de ne pas abuser de mon état, les larmes les plus amères viennent inonder ses genoux, et tout ce que mon âme peut me dicter de plus pathétique, j'ose l'essayer en pleurant, mais je ne savais pas encore que les larmes ont un attrait de plus aux yeux du crime et de la débauche, j'ignorais que j'essayais pour émouvoir ces monstres ne devait réussir qu'à les enflammer... Raphaël se lève en fureur :

- Prenez cette gueuse, Antonin, dit-il en fronçant le sourcil, et en la mettant nue à l'instant sous nos yeux, apprenez-lui que ce n'est pas chez des hommes comme nous que la compassion peut avoir des droits.

Antonin me saisit d'un bras sec et nerveux, et entremêlant ses propos et ses actions de jurements effroyables, en deux minutes il fait sauter mes vêtements et me met nue aux yeux de l'assemblée.

- Voilà une belle créature, dit Jérôme, que le couvent m'écrase si depuis trente ans j'en ai vu une plus belle.

- Un moment, dit le gardien, mettons un peu de règle à nos procédés : vous connaissez, mes amis, nos formules de réception ; qu'elle les subisse toutes sans excepter aucune, que pendant ce temps-là les trois autres femmes se tiennent autour de nous pour prévenir les besoins ou pour les exciter.

Aussitôt un cercle se forme, on me place au milieu, et là pendant plus de deux heures, je suis examinée, considérée, palpée par ces quatre libertins, éprouvant tour à tour de chacun ou des éloges ou des critiques. Vous me permettrez, madame, dit notre belle prisonnière en rougissant prodigieusement ici, de vous déguiser une partie des détails obscènes qui s'observèrent à cette première cérémonie ; que votre imagination se représente tout ce que la débauche peut en tel cas dicter à des libertins qu'elle les voit successivement passer de mes compagnes à moi, comparer, rapprocher, confronter, discourir, et elle n'aura vraisemblablement encore qu'une légère idée de tout ce qui s'exécuta dans ces premières orgies, bien légères pourtant en comparaison de toutes les horreurs dont je devais bientôt être encore victime.

- Allons, dit Raphaël dont les désirs prodigieusement irrités paraissaient au point de ne pouvoir plus être contenus, il est temps d'immoler la victime ; que chacun de nous s'appête à lui faire subir ses jouissances favorites.

Et le malhonnête homme m'ayant placée sur un sofa dans l'attitude propice à ses exécrationnelles plaisirs, me faisant contenir par Antonin et Clément... Raphaël, Italien, moine et dépravé se satisfait outrageusement, sans me faire cesser d'être vierge. O comble d'égarement ! on eût dit que chacun de ces hommes crapuleux se fût fait une loi d'oublier la nature dans d'indignes plaisirs. Clément s'avance irrité par le spectacle des infamies de son supérieur. Il me déclare qu'il ne sera pas plus dangereux pour moi et que l'endroit où son hommage va s'offrir laissera de même ma vertu sans péril. Il me fait mettre à genoux, et se collant à moi dans cette posture, ses perfides passions s'exercent dans un lieu qui m'interdit pendant le sacrifice le pouvoir de me plaindre. Jérôme suit, son temple était celui de Raphaël mais il n'arrivait pas au sanctuaire content d'observer le parvis, ému d'épisodes primitives dont l'obscénité ne se peint point, il ne parvenait ensuite au complément de ses désirs que par des moyens barbares dont vous m'avez vue prête à devenir la victime chez Dubourg et le devenir tout à fait dans les mains de Bressac.

- Voilà d'heureuses préparations, dit Antoine saisissant de moi, venez, poulette.

Mais quels détails... grand Dieu... il m'est impossible de vous les peindre ; on eût dit que ce scélérat, le plus libertin des quatre quoiqu'il parût le moins éloigné des vues de la nature, ne consentît à se rapprocher d'elle, à mettre un peu moins d'inconformité dans son culte, qu'en se dédommageant de cette apparence d'une dépravation moins grande par tout ce qui pouvait m'outrager d'avantage... Hélas ! si quelquefois mon imagination s'était égarée sur ces plaisirs, je les croyais chastes comme le dieu qui les inspirait, donnés par la nature pour servir de consolation aux humains, nés de l'amour et de la délicatesse ; j'étais bien loin de croire que l'homme à l'exemple des bêtes féroces ne pût jouir qu'en faisant frémir ses compagnes ; je l'éprouvai, et dans un tel degré de violence que les douleurs dues au déchirement naturel de ma virginité furent les moindres que j'eusse à supporter dans cette dangereuse attaque, mais ce fut au moment de sa crise qu'Antonin termina par des cris si furieux, par des excursions si meurtrières sur toutes les parties de mon corps, par des morsures enfin, si semblables aux sanglantes caresses des tigres, qu'un moment je me crus la proie de quelque animal sauvage qui ne s'apaisait qu'en me dévorant. Ces horreurs achevées, je retombais sur l'autel où j'avais été immolée, presque sans connaissance et sans mouvement.

Marquis de Sade ; Justine ou les infortunes de la vertu.

## Texte 77

Tous les professeurs vous diront que *baiser*, autrefois, voulait dire seulement « donner un baiser », que c'était un mot extrêmement chaste, entièrement pudique, que l'on baisait les mains, les pieds, le front, à la rigueur les lèvres d'une personne aimée, mais c'est tout ! Au lycée ou au collège, on prend soin d'écartier vigoureusement des textes classiques tous les joyeux quiproquos que les élèves rigolards ne manquent pas de faire sur les vers des auteurs sacrés.

C'est le sourcil froncé et la mine impatiente que le prof de français ramène le calme dans une classe de cinquième mise en turbulence par la réplique du jeune Thomas Diafoirus présenté à la gracieuse Angélique qu'il doit épouser : « Baiserais-je, papa ? », demande-t-il à son père. Rire sous caper, gros éclat, on pouffe dans les cartables, selon l'âge, le sexe et aussi la tête du prof, qui, un peu gêné, tapote son livre : « Tch ! tch ! tch !... Ne soyez pas sots ! » - Il, elle, explique, la gueule en coin, que Thomas demande naïvement (pourquoi, au fait ?) s'il doit « baiser la main » de la demoiselle pour lui dire bonjour.

Il est entendu de même, une fois pour toutes, qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, *faire l'amour avec quelqu'un* voulait dire très purement lui « faire la cour, être en commerce amoureux », cela en parole musicale et éthérées, de préférence ne douze pieds, avec des feux, des flammes et des soupirs pour attiser l'ensemble. Il est bien entendu que les grands vieux auteurs vénérables ignoraient tout des tournures salaces, et que ce sont nos vaillants esprits, tout récemment corrompus, qui tirent le sublime au ras des pâquerettes.

Malheureusement, tout cela est entièrement faux !... Ou plus exactement si les mots en question avaient bien, aussi, les sens que je viens de dire dans la langue classique, il y avait belle lurette au moment où Corneille et Racine écrivaient que *baiser* et *faire l'amour* avaient dans la conversation privée le sens que tout le monde connaît de coïter, fornicuer, bref avoir des rapports aussi sexuels qu'il puissent l'être.

Claude Duneton ; La puce à l'oreille.

## **Texte 78**

### **Loth et ses filles**

Loth monta de Çoar pour loger dans la montagne et ses deux filles l'accompagnaient. Il craignait en effet d'habiter Çoar et il logea dans une caverne, lui et ses deux filles. L'aînée dit à la cadette : "Notre père est vieux et il n'y a pas d'homme dans le pays pour venir à nous suivant la coutume de tout le pays. Allons ! Faisons boire du vin à notre père et nous coucherons avec lui pour donner vie à une descendance issue de notre père".

Elles firent boire du vin à leur père et cette nuit-là, l'aînée vint coucher avec son père qui n'eut conscience ni de son coucher, ni de son lever. Or, le lendemain, l'aînée dit à la cadette : "Vois, j'ai couché la nuit dernière avec mon père. Faisons lui boire du vin cette nuit encore, et tu iras coucher avec lui. Nous aurons donné une descendance issue de lui".

Cette nuit encore, elles firent boire du vin à leur père. La cadette alla coucher avec lui ; il n'eut conscience ni de son coucher, ni de son lever. Les deux filles de Loth devinrent enceinte de leur père. L'aînée donna naissance à un fils qu'elle appela Moab et la cadette à un fils qu'elle nomma Ben-Ammi

## Texte 79

### *Luxure sur le vif*

Plus encore que le nu, l'acte sexuel aiguise et nourrit la curiosité des artistes et du public. Picasso résume admirablement ce phénomène dans plusieurs eaux-fortes de la longue série qu'il composa à Mougins en 1968 : coiffé d'un bonnet de fou, un vieil homme ridé (un autoportrait ?) regarde d'un air désenchanté les jeux d'un couple de jeunes amants pleins d'ardeur. Des critiques ont voulu voir dans ces œuvres un commentaire sur l'impuissance de l'âge ; on peut aussi bien les interpréter comme une méditation sur l'impuissance de l'art. On essaie souvent de faire la distinction entre images érotiques et pornographiques. Entreraient dans la seconde catégorie, pour certains, toute représentation de pénétration ou de fellation, par exemple.

La sexualité dans l'art occidental ; Edward Lucie-Smith ; Édition Thames & Hudson

## Texte 80

Les femmes avaient tendance à le fuir. Il devait user de prières et de ruses pour qu'elles restent avec lui. Il posait comme modèle dans les ateliers de femmes. Mais l'état dans lequel il posait sous les yeux des étudiantes lui valait aussitôt d'être congédié.

Si on l'invitait à une soirée, il essayait d'abord d'attirer une femme dans une pièce vide ou sur le balcon. Là, il descendait son pantalon. Si la femme semblait intéressée, il tombait dans une véritable extase. Sinon, il la poursuivait, son membre érigé, et rejoignait les autres dans cet état, espérant attirer leur curiosité. Le spectacle n'était pas beau, mais des plus incongrus : comme la verge ne semblait pas appartenir à ce visage et à ce corps de moine austère, elle paraissait d'autant plus volumineuse comme un corps étranger, en quelque sorte.

Il lui arrivait de se poster au coin d'une rue sombre, nu sous son pardessus, et lorsqu'une femme passait, il ouvrait son manteau et secouait son pénis tout en la regardant. Mais c'était dangereux car la police punissait sévèrement de tels comportements. Le plus souvent, il aimait entrer dans un compartiment vide d'un train, défaire un ou deux boutons de sa braguette, et s'allonger à moitié sur la banquette, comme s'il était ivre ou endormi, laissant voir quelques centimètres de son sexe à travers la petite ouverture de sa braguette.

Des voyageurs montaient pendant le trajet. S'il avait de la chance, ça pouvait être une femme qui s'assierait en face de lui et le regarderait longuement. Comme on le croyait ivre, personne, en général, n'osait le réveiller. Parfois, un homme le secouait, plein d'irritation, et lui demandait de boutonner sa braguette. Les femmes ne disaient rien. Si une femme entraient avec des petites filles, il était aux anges. Il se mettait à bander et le spectacle devenait tellement indécent que la femme et les petites filles quittaient le compartiment.

Un jour, Manuel rencontra son double dans ce genre de passe-temps. Il s'était assis seul dans un compartiment et faisait semblant de dormir lorsqu'une femme entra et s'assit en face de lui. C'était une prostituée déjà mûre, comme le laissait deviner ses yeux outrageusement fardés, son visage poudré, les poches sous ses yeux, ses cheveux trop bouclés, ses chaussures éculées, son chapeau et sa robe provocante.

Les yeux à demi fermés, Manuel l'observait. Elle jeta un regard sur sa braguette à moitié ouverte, détourna la tête, puis regarda à nouveau. Elle aussi s'assit en arrière sur la banquette et fit semblant de s'endormir, les jambes très écartées. Quand le train démarra, elle leva complètement sa jupe. Elle était nue dessous. Elle étendit ses jambes écartées et montra son sexe tout en regardant le membre de Manuel qui durcissait sous le pantalon et finit par sortir par l'ouverture de la braguette. Ils se redressèrent, assis l'un en face de l'autre, sans se quitter des yeux. Manuel avait peur que la femme ne fasse un geste pour s'emparer du pénis, ce qu'il ne désirait pas du tout. Mais non, elle s'adonnait au même plaisir passif. Elle savait qu'il regardait son sexe, sous sa toison noire et abondante, et ils finirent par ouvrir les yeux complètement et se sourirent. Manuel tomba en extase, mais eut le temps de s'apercevoir qu'elle aussi prenait un plaisir immense à cette exhibition: Il pouvait voir le miel briller sur les lèvres de son sexe. Elle fit un mouvement d'avant en arrière, presque imperceptible, comme si elle voulait se bercer pour s'endormir. Le corps de Manuel se mit à trembler, parcouru d'ondes voluptueuses. Alors, elle se masturba devant lui, sans cesser de sourire.

Manuel épousa cette femme, qui n'essaya jamais de le posséder comme les autres femmes voulaient le faire.



## Texte 81

**Art. 215.** (L. N° 70-459 du 4.6.70) Les époux s'obligent mutuellement à une communauté de vie.

**Art. 311.** La loi présume que l'enfant a été conçu pendant la période qui s'étend du trois centième au cent quatre-vingtième jour, inclusivement avant la date de la naissance. La conception est présumée avoir lieu à un moment quelconque de cette période, suivant ce qui est demandé dans l'intérêt de l'enfant. La preuve contraire est recevable pour combattre ces présomptions.

**Art. 312.** L'enfant conçu pendant le mariage a pour père le mari. Néanmoins, celui-ci pourra désavouer l'enfant en justice, s'il justifie de faits propres à démontrer qu'il ne peut pas en être le père.

## Texte 82

Viens, dit elle à son oreille, d'une voix plus légère qu'un souffle.

Et elle alla, la première, se coucher au pied même de l'arbre. Elle lui tendit les mains avec un sourire, tandis que lui, debout, souriait aussi, en lui donnant les siennes. Lorsqu'elle les tint, elle l'attira à elle, lentement. Il tomba à son côté. Il la prit tout de suite contre sa poitrine. Cette étreinte les laissa plein d'aise.

- Ah ! tu te rappelles ce mur qui semblait nous séparer... Maintenant, je te sens, il n'y a plus rien entre nous... tu ne souffres pas ?

- Non, non, répondit-elle. Il fait bon.

Ils gardèrent le silence, sans se lâcher. Une émotion délicieuse, sans secousse, les envahissait. Puis Serge promena les mains le long du corps d'Albine.

(...)

Tous deux, renversés, restèrent muets, perdant haleine, la tête roulante. Albine eut la force de lever un doigt, comme pour inviter Serge à écouter.

C'était le jardin qui avait voulu la faute. Pendant des semaines, il s'était prêté au lent apprentissage de leur tendresse. Puis au dernier jour, il venait de les conduire dans l'alcôve verte. Maintenant, il était le tentateur dont toutes les voix enseignent l'amour. Du parterre, arrivaient des odeurs de fleurs pâmées, un long chuchotement qui contait les noces des roses, les voluptés des violettes ; et jamais les sollicitations des héliotropes n'avaient eu une ardeur plus sensuelle. Du verger, c'était des bouffées de fruits mûrs que le vent apportait, une senteur grasse de fécondité, la vanille des abricots, le musc des oranges. Les prairies élevaient une voix plus profonde faites des millions d'herbes que le soleil baisait, large plainte d'une foule innombrable en rut, qu'attendrissaient les caresses fraîches des rivières les nudités des eaux courantes au bord desquelles les saules rêvaient tout haut de désir. La forêt soufflait la passion géante des chênes, les chants d'orgues des hautes futaies, une musique solennelle menant le mariage de frênes, des bouleaux, des charmes, des platanes, au fond des sanctuaires de feuillages ; tandis que les buissons, les jeunes taillis, étaient pleins d'une polissonnerie adorable, d'un vacarme d'amants se poursuivant, se jetant au bord des fossés, se volant le plaisir, au milieu d'un grand froissement de branches, Et dans cet accouplement du parc entier, les étreintes les plus rudes s'entendaient au loin, sur les roches, là où la passion faisait éclater les pierres gonflées de passion, où les plantes épineuse aimaient d'une façon tragique, sans que les sources voisines pussent les soulager, tout allumées elles-mêmes par l'astre qui descendait dans leur lit.

- Que disent-ils ? murmura Serge, éperdu. Que veulent-ils de nous, à nous supplier ainsi ?

Albine, sans parler, le serra contre elle.

Les voix étaient devenues plus distinctes. Les bêtes du jardin, à leur tour, leur criaient de s'aimer. Les cigales chantaient de tendresse à en mourir. Les papillons éparpillaient des baisers, aux battements de leurs ailes. Les moineaux avaient des caprices d'une seconde, des caresses de sultans vivement promenées au milieu d'un sérail ; Dans les eaux claires, c'étaient des pâmoisons de poissons déposant leur frai au soleil, des appels ardents et mélancoliques de grenouilles, toute une passion mystérieuse, monstrueusement assouvie dans la fadeur glauque des roseaux. Au fond des bois, les rossignols jetaient de rires perlés de volupté, les cerfs bramaient, ivres d'une telle concupiscence, qu'ils expiraient de lassitude à côté des femelles presque éventrées. Et, sur les rochers, au bord des buissons maigres, des couleuvres, nouées deux à deux, sifflaient avec douceur, tandis que de grands lézards couvaient leurs oeufs, l'échine vibrante d'un léger ronflement d'extase. Des coins les mous reculés, des nappes de soleil, des trous d'ombre, une odeur animale montait, chaude du rut universel. Toute cette vie pullulante avait un frisson d'enfantement. Sous chaque feuille, un insecte concevait ; dans chaque touffe d'herbe, une famille poussait ; des mouches volantes, collées l'une à l'autre, n'attendaient pas de s'être posées pour se féconder. Les parcelles de vie invisible qui peuplent la matière, les atomes de la matière eux même, aimaient, s'accouplaient, donnaient au sol un branle voluptueux, faisait du parc une grande fornication.

Alors, Albine et Serge entendirent. Il ne dit rien, il la lia de ses bras, toujours plus étroitement, La fatalité de la génération les entourait. Ils cédèrent aux exigences du jardin. Ce fut l'arbre qui confia à l'oreille d'Albine ce que les mères murmurent aux épousées, le soir des noces.

Albine se livra. Serge la posséda.

Et le jardin entier s'abîma avec le couple, dans un dernier cri de passion. Les troncs se ployèrent comme sous un grand vent ; les herbes laissèrent échapper un sanglot d'ivresse ; les fleurs, évanouies, les lèvres ouvertes, exhalèrent leur âme. Le ciel lui-même, tout embrasé d'un coucher d'astre, eut des nuages immobiles des nuages pâmés, d'où tombait un ravissement surhumain. Et c'était une victoire pour les bêtes, les plantes, les choses, qui avaient voulu l'entrée de ces deux enfants dans l'éternité de la vie. Le parc applaudissait formidablement.

La faute de l'Abbé Mouret. Émile Zola.

## **Texte 83**

### **La phase d'excitation.**

Le vagin est le premier organe génital féminin à réagir au désir sexuel. Le désir se traduit par une lubrification dont l'importance est proportionnelle à l'intensité du désir. L'oedème vasculaire modifie les dimensions de la cavité vaginale dans sa longueur et dans la largeur : Les 2/3 supérieurs se ballonnent en une sorte d'érection interne qui repoussent l'utérus vers le haut et produit un « effet de tente » avec pression intravaginale négative, tandis que le 1/3 inférieur s'épaissit et s'engorge pour former la « plate forme orgasmique » qui rétrécit l'orifice vaginal. Le clitoris subit des modifications importantes : le clitoris se redresse un peu ; le corps clitoridien formé de la réunion des deux corps caverneux se dilate comme une sangsue ; le gland clitoridien ascensionne et se rétracte sous le capuchon cutané qui lui forme une sorte de capeline. Les petites lèvres croissent de volume et se colorent d'un rouge vif écarlate qui représente le signal nécessaire et constant de l'orgasme imminent. La congestion vasculaire intéresse en outre, chez la femme, au premier chef, la glande mammaire : le mamelon se durcit et s'effile, et la glande mammaire dans sa totalité se congestionne, ce qui peut rendre le soutien-gorge oppressant.

### **La phase orgasmique :**

Comme chez l'homme, l'orgasme féminin met en jeu la contraction de muscles spécifiques lisses et striés qui se produit 2 à 4 secondes après que la femme a pris conscience du début de sa jouissance. Le vécu de l'orgasme peut être d'une telle intensité qu'il entraîne une perte de contrôle chez la femme.

- 1) Une série d'ondes régulières (5 à 15) séparées par un intervalle de 0,8 secondes, secoue la plate-forme orgasmique, au niveau du 1/3 externe du vagin. Ces contractions rythmiques sont l'oeuvre d'un muscle qui s'insère en avant sur le pubis, et en arrière sur le coccyx, d'où son nom de « pubo-coccygien ». (...)
- 2) La contraction musculaire intéresse encore les muscles lisses des organes génitaux internes : trompes, utérus, glande de Skene. L'utérus présente des mouvements d'ascension et de descente rythmés qui font baigner le museau de tanche dans la mare séminale. Les anciens ne prétendaient-ils pas que l'utérus est « anima sperma désirans » ?
- 3) Les muscles adducteurs des cuisses peuvent être actionnés à volonté par certaines femmes qui se masturbent en croisant les jambes. Pendant l'orgasme, leur contraction tonique est habituelle. Dans ce cas, il ne leur est pas toujours loisible de transcrire leur habitude d'orgasme masturbatoire à cuisses jointes, dans un orgasme par coït à cuisses ouvertes. Il est vrai que la femme est la seule femelle, dans le règne animal supérieur, à pratiquer le coït, cuisses écartées.
- 4) Enfin, un spasme musculaire généralisé peut se concrétiser par une grimace du visage, des contractions des mains et des pieds, décrites sous le nom de spasme carpo-pédal involontaire. La corde des muscles cervicaux est un repère facile de cette contraction généralisée.

La réponse sexuelle s'accompagne de réactions communes à l'homme et à la femme :

Le rythme cardiaque peut culminer à 160/180 battements par minutes.

La pression artérielle maximale croît de 3 à 10 cm Hg.

La fréquence respiratoire atteint fréquemment 60 par minute au moment de l'orgasme.

La peau, zone érogène ubiquitaire, participe à la vasocongestion générale, ce dont témoignent la rougeur sexuelle et l'hypersudation.

La femme et son plaisir ; Gilbert Torjman ; Londreys

## Texte 84

Elle était couchée sur le côté droit, les cuisses et les genoux repliés, les reins offerts. L'homme la tenait aux hanches, par derrière. Il glissa une jambe entre celles d'Emmanuelle et s'introduisit en elle par une poussée rectiligne, irrésistible, que rendaient facile l'absolue rigidité de son pénis aussi bien que l'humidité de la chair d'Emmanuelle. Ce n'est qu'après avoir atteint le point le plus profond de son vagin et s'y être arrêté, le temps de soupirer d'aise, qu'il commença de faire aller et venir son membre à grands coups réguliers.

Emmanuelle, délivrée de son angoisse, pantelait, plus liquide et plus chaude à chacune des ruées du phallus. Comme s'il se nourrissait d'elle, celui-ci augmentait de taille, et ses mouvements, d'amplitude et d'allant. À travers la brume de sa félicité, elle réussit à s'émerveiller que la course de ce bélier pût être aussi longue dans son ventre. Ses organes, s'amusa-t-elle à se représenter, ne semblaient pas s'être atrophiés, pendant tant de mois qu'ils n'avaient pas été stimulés par un aiguillon masculin. Cette volupté retrouvée, elle souhaitait maintenant en profiter le plus complètement et le plus longtemps possible.

Le voyageur ne paraissait pas, de son côté, près de se lasser de forer le corps d'Emmanuelle. Elle aurait aimé savoir, à un moment donné, depuis combien de temps il était en elle; mais aucun point de repère ne lui permettait d'en juger.

Elle se retenait de céder à l'orgasme, sans que cela lui coûtât d'effort ni de frustration, car elle s'était entraînée, depuis l'enfance, à prolonger le plaisir de l'attente et elle appréciait plus encore que le spasme cette sensitivation croissante, cette extrême tension de l'être qu'elle savait à merveille se procurer seule lorsque ses doigts effleuraient pendant des heures, avec une légèreté d'archet, la tige tremblante de son clitoris, refusant de se rendre à la supplication de sa propre chair, jusqu'à ce qu'enfin la pression de sa sensualité l'emportât, s'échappant en tornades effrayantes comme les convulsions de la mort, mais dont Emmanuelle renaissait sur-le-champ plus alerte et dispose.

Elle regardait les enfants. Leurs visages avaient perdu tout air de morgue. Ils étaient devenus humains. Non point excités, ni ricanants, mais attentifs et presque respectueux. Elle essaya d'imaginer ce qui se passait dans leur tête, le désarroi où devait les plonger l'événement dont ils étaient témoins, mais les idées s'effilochèrent en elle, son cerveau était traversé d'éblouissements et elle était bien trop heureuse pour se soucier vraiment d'autrui.

Quand, à l'accélération des mouvements, à une certaine raideur des mains qui agrippaient ses fesses et, aussi, à une brusque enflure et aux pulsations de l'organe qui la traversait, elle comprit que son partenaire allait éjaculer, elle-même se laissa entraîner. Le fouet du sperme porta au paroxysme son plaisir. Pendant tout le temps qu'il se vidait en elle, l'homme se maintint très loin au fond de son vagin, abuté de ce fait, au col de sa matrice et, même au milieu de son spasme, Emmanuelle gardait assez d'imagination pour jouir du tableau qu'elle se faisait du méat dégorgeant des coulées crémeuses – qu'aspirait, active et gourmande comme une bouche, l'ouverture oblongue de son utérus.

Le voyageur acheva son orgasme et Emmanuelle se calma à son tour, envahie par un bien-être sans remords, à quoi la moindre chose contribuait: le glissement du mâle qui se retirait, le contact de la couverture qu'elle sentit qu'il étendait sur elle, le confort de la couette et l'opacité montante et tiède du sommeil qui la recouvrit.

## Texte 85

### **Le mariage, structure universelle**

Institution universelle étroitement associée à la prohibition de l'inceste, le mariage apparaît comme la régulation sociale par excellence de la sexualité. Fondé sur l'union sexuelle de l'homme et de la femme, il implique l'inscription des descendants au sein d'un système de parenté. Jamais le mariage ne se donne comme un pacte sexuel pur et simple ; il inclut d'autres dimensions majeures de la réalité sociale, notamment économiques et religieuses.

Lorsqu'un hygiéniste anglais du XIX<sup>e</sup> siècle affirme qu'« il n'existe qu'un seul procédé naturel de satisfaire le désir sexuel et l'instinct de procréation, c'est le mariage » (Dr Clouston), il effectue une extrapolation typiquement ethnocentrique du mariage monogame occidental, qui n'est qu'une combinaison parmi d'autres dans le foisonnement des solutions adoptées par les sociétés humaines. Nommons les principales : *endogamie* tribale et *exogamie* de clan (en Australie, par exemple, le groupe le plus étendu, la tribu, est divisé en deux, quatre ou huit classes ou sous-classes matrimoniales exogames à l'intérieur desquelles le mariage est réglé avec précision) ; *polygamie*, avec ses deux grandes variétés, la *polyandrie* (au Tibet chez les Toda, les Nayar), où une femme est mariée avec plusieurs hommes, qui peuvent être des frères, et la *polygynie*, union d'un homme avec plusieurs femmes, avec des variétés comme le *sororat* (l'homme épouse un groupe de sœurs) et le *lévirat* (l'homme épouse la femme de son frère défunt). Les Nuer connaissent le « *mariage avec fantôme* » : l'homme est contraint d'épouser une femme pour son frère défunt, et ce dernier reste le mari en titre et le véritable père des enfants. On peut dire qu'à l'exception de l'union entre la mère et le fils, la société a essayé toutes les combinaisons : mariage du père avec sa fille (au moins la fille « classificatoire » – mais les souverains égyptiens de l'Ancien Empire épousaient leur fille par le sang) ; de l'oncle paternel avec sa nièce (Mélanésie) ; de la tante paternelle avec son neveu (Tinné du Canada septentrional) ; des grands-parents avec leurs petits-enfants (Nouvelles-Hébrides, îles Fidji) ; du frère et de la sœur (ancienne Égypte, Dravidiens de l'Inde) ; et la gamme très abondante des mariages entre cousins croisés ou cousins germains, etc.

Le mariage monogame et la famille nucléaire, consanguine, typiques de nos sociétés occidentales, se caractérisent, en référence à leur origine chrétienne assez tardive et à leur fonction dans l'économie et l'idéologie bourgeoises, par leur effort acharné pour faire entrer la totalité du désir sexuel dans l'institution conjugale ; tout ce qui en échappe (sexualité prégénitale, masturbation infantile), en dévie (homosexualité), en déborde (prostitution, adultère) est dénoncé comme relevant du règne de Satan, de la Bête (vision chrétienne), ou de l'immoralité et de la bestialité (vision laïque). Ce privilège exorbitant de la famille conjugale n'a cessé d'être attaqué de tous côtés : Engels et Marx y voient un instrument de l'exploitation capitaliste ; Havelock Ellis en parle comme d'une « prostitution légalisée » ; les anarchistes la dénoncent comme une forme d'oppression, à laquelle ils veulent substituer l'« union libre » ; Wilhelm Reich met en lumière sa fonction idéologique, qui commence dès la plus tendre enfance avec l'éducation autoritaire et répressive.

## Texte 86

Un gamin polissonnait sur le parvis :

- Va me chercher un fiacre !

L'enfant partit comme une balle par la rue des Quatre-Vents ; alors, ils restèrent seuls quelques minutes face à face et un peu embarrassées.

- Ah ! Léon !... Vraiment..., je ne sais... si je dois... !

Elle minaudait. Puis d'un air sérieux :

- C'est très inconvenant, savez vous ?

- En quoi, répliqua le clerc. Cela se fait, à Paris !

Et cette parole comme un irrésistible argument, la détermina.

Cependant, le fiacre n'arrivait pas. Léon avait peur qu'elle ne rentrât dans l'église. Enfin le fiacre parut.

- Sortez au moins par le portail du nord ! leur cria le Suisse qui était resté sur le seuil, pour voir la *Résurrection*, le *Jugement dernier*, le *Paradis*, le *Roi David*, et les *Réprouvés* dans les flammes de l'enfer.

- Où Monsieur va-t-il ? demanda le cocher.

- Où vous voudrez ! dit Léon poussant Emma dans la voiture.

Et la lourde machine se mit en route !

Elle descendit la rue Grand-Pont, traversa la place des Arts, le quai Napoléon, le Pont-Neuf et s'arrêta court devant la statue de Pierre Corneille.

- Continuez ! fit une voix qui sortait de l'Intérieur.

La voiture repartit et se laissant, dès le cours Lafayette, emporter par la descente, elle entra au grand galop dans la gare du chemin de fer.

- Non, tout droit ! cria la même voix.

Le fiacre sortit des grilles, et bientôt, arrivé sur le Cours, trotta docilement, au milieu des grands ormes. Le cocher s'essuya le front, mis son chapeau de cuir entre ses jambes et poussa la voiture en dehors des contre-allées, au bord de l'eau, près du gazon.

Elle alla le long de la rivière, sur le chemin de halage pavé de cailloux secs, et, longtemps, du côté d'Oyssel, au-delà des îles.

Mais tout à coup, elle s'élança d'un bond à travers Quatremares, Sotteville, La Grande-Chaussée, la rue d'Elbeuf, et fit sa troisième halte devant le jardin des plantes.

- Marchez donc ! s'écria la vois plus furieusement.

Et aussitôt, reprenant sa course, elle passa par Sever, par le quai des Curandiers, par le quai aux Meules, encore une fois par le pont, par la place du Champ-de-Mars et derrière les jardins de l'hôpital, où des vieillards en veste noires se promènent au soleil, le long d'une terrasse toute verdie par les lierres. Elle remonta le boulevard Bouvreuil, parcourut le boulevard Cauchoise, puis tout le mont Riboudet jusqu'à la côte de Deville.

Elle revint ; et alors, sans parti pris ni direction, au hasard, elle vagabonda. On la vit à Saint-Pol, à Lescure, au mont Gargan, à la Rouge-Mare, et place du Gaillard-Bois ; rue Maladrerie, rue Dinanderie, devant Saint-Romain, Saint-Vivien Saint-Maclou, Saint-Nicaise - devant la douane, - à la basse Vieille-Tour, aux Trois-Pipes, et au Cimetière Monumental. De temps à autre, le cocher sur son siège jetait aux cabarets des regards désespérés. Il ne comprenait pas quelle fureur de la locomotion poussait ces individus à ne vouloir point s'arrêter. Il essayait quelquefois, et aussitôt il entendait derrière lui partir des exclamations de colère. Alors il cinglait de plus belle ses deux rosses tout en sueur, mais sans prendre garde aux cahots, accrochant par-ci par-là, ne s'en souciant, démoralisé et presque pleurant de soif, de fatigue et de tristesse.

Et sur le port, au milieu des camions et des barriques, et dans les rues, au coin des bornes, les bourgeois ouvraient de grands yeux ébahis devant cette chose si extraordinaire en province, une voiture à stores tendus, et qui apparaissaient ainsi continuellement, plus close qu'un tombeau et ballottée comme un navire.

Une fois, au milieu du jour, en pleine campagne, au moment où le soleil dardait le plus fort contre les vieilles lanternes argentées, une main nue passa sous le petit rideau de toile jaune et jeta des déchirures de papier, qui se dispersèrent au vent et s'abattirent plus loin, comme des papillons blancs, sur un champ de trèfles rouge tout en fleur.

Puis, vers six heures, la voiture s'arrêta dans une ruelle du quartier Beauvoisine, et une femme en descendit qui marchait le voile baissé, sans détourner la tête.

En arrivant à l'auberge, Madame Bovary fut étonnée de ne pas apercevoir la diligence. Hivert, qui l'avait attendue cinquante-trois minutes avait fini par s'en aller.

Rien pourtant ne la forçait à partir ; mais elle avait donné sa parole qu'elle reviendrait le soir même. D'ailleurs, Charles l'attendait ; et déjà elle se sentait au cœur cette lâche docilité qui est, pour bien des femmes, comme le châtimeur tout à la fois et le rançon de l'adultère.

Madame Bovary ; Gustave Flaubert.

## Texte 87

**L**e terme de frigidité, si tant est qu'on doive le conserver, convient aux femmes dont l'attitude témoigne d'une altération du désir érotique. Mais même dans ce cas, le terme prête  a confusion : d'ordinaire, ces femmes ne jouissent pas, mais certaines, bien que réticentes à toutes modalités de caresse, accèdent à l'orgasme avec une facilité dérisoire. Ce qui démontre l'indépendance des différentes phases de la réponse sexuelle. On parle plutôt ici des "non-désirantes". (...)

**A** plus ou moins longue échéance, l'homme finit par réagir à l'indisponibilité de sa partenaire. Il peut faire des efforts louables pour résoudre ce problème épineux. Le partenaire m le, s'il est parfois soulagé de ne plus être embêté par sa femme, accuse le plus souvent des peurs obsessionnelles de ne plus être un homme ou d'être abandonné. Ce non-désir est vécu par lui comme un d amour, un rejet qui peuvent réactiver sa névrose d'abandon. Parfois, il laisse aller les choses à vau-l'eau, escomptant que le temps réalisera un miracle de l'éveil érotique, parfois surmontant la réticence ou la répulsion de sa partenaire, il maintient une activité sexuelle selon son propre rythme. (...)

**L**e climat conjugal finit par s'altérer. Les deux conjoints frustrés se dépensent en querelles sans fin à propos de vétilles. Tout devient prétexte à guérilla conjugale : le devoir de l'enfant, une chemise mal repassée, une viande mal grill e. Toute décision est soumise à contestation : l'accord ne se fait ni sur le programme de télévision, ni sur la sorte dominicale, ni sur le lieu de vacances.

**C**ependant, l'homme dévalorisé sur le plan conjugal a besoin de conforter le sentiment de sa propre estime. Selon ses compétences et ses opportunités, il choisit comme champ de bataille la compétition sportive, l'ambition professionnelle ou l'aventure extra-conjugale. L'adultère lui fournit la preuve qu'il avait en vain recherch e dans son couple : il peut être aimé, il peut être désiré, il peut faire jouir une femme.

## Texte 88

### Êtes vous prête pour le sexe ?

Difficile de répondre à cette question : comment savoir si oui ou non c'est le moment de renoncer à sa virginité ? Si l'on en croit les médias, les filles d'aujourd'hui assume leur sexualité sans problèmes. Seulement, voilà, franchir ce pas important est loin d'être une simple formalité ! Faites ce test et vous saurez si vous êtes mûre pour la grande aventure...

#### **Vous avez une majorité de ○**

Vous êtes prête à vous donner physiquement à un garçon mais seulement si vous êtes sûre de ses sentiments amoureux et des vôtres. Vous ne dissociez pas le sexe de l'amour. Si vous rencontrez le prince charmant, vous ferez le premier pas sans culpabiliser car vous êtes sentimentale mais pas coincée. Vous sentez que la sexualité vécue dans l'amour est une relation importante qui peut faire de vous une femme épanouie et vous n'avez aucune envie de gaspiller ce grand bonheur avec le premier venu. Vous avez une attitude responsable par rapport au sexe et vous avez totalement conscience du danger actuel que représentent les M.S.T.

#### **Vous avez une majorité de □**

Vous êtes du genre à vous faire avoir par surprise car vous vous laissez entraîner très rarement, mais très loin. Vous pouvez très bien perdre la tête tout d'un coup et céder sur une impulsion. Vous savez que le premier rapport sexuel est un moment très important et vous vous en voudriez énormément si cela se passait sans amour, comme ça... Ne vous laissez pas influencer dans un moment d'égarement. Attendez de vous sentir en confiance et choisissez un premier partenaire qui sache vous mériter ! Cela n'empêche pas de flirter.

#### **Vous avez une majorité de †**

Votre problème, c'est que vous êtes influençable. Vos copines vous disent que c'est ringard d'être encore pucelle à votre âge et vous les croyez ! Heureusement, vous avez la technique pour faire croire que vous êtes une nana très libérée. Votre attitude, vos propos, tout suggère que c'est déjà du passé, mais en réalité, vous êtes beaucoup moins délurée que vous en avez l'air. Vous trompez l'adversaire, mais en réalité vous n'avez qu'une hantise, avoir l'air ridicule... S'il allait dire à tout le monde que vous n'assurez pas, rien que d'y penser, vous en avez les larmes aux yeux, de rage, évidemment !

#### **Vous avez une majorité de ☿**

Vous voulez prouver aux garçons mais surtout à vous même que le sexe ne vous fait pas peur. Vous avez une conception plutôt machiste de la sexualité puisque vous vous positionnez en objet sexuel, plutôt qu'en fille désirant vraiment faire l'amour avec un garçon. Ce n'est pas une question de morale, mais plutôt d'équilibre et de plaisir. Essayez de prendre soin de votre corps, d'être à l'écoute de vos désirs. L'épanouissement sexuel se trouve dans la qualité affective d'une relation entre deux êtres humains. Il ne s'agit pas de vivre comme une nonne mais plutôt de jouir de son corps en accord avec son coeur.



## Texte 89

*Je suis bien émue de vous dire que j'ai toujours l'envie folle de me faire baisser et je voudrais que ce soit par vous. Je suis prête à vous montrer mon cul, et si vous voulez me voir ainsi nue, daignez me rendre visite. je vous prouverai que je suis la femme la plus profonde et la plus étroite que vous puissiez imaginer. Puisque votre bite est longue et bien dure et souvent branlée. Accourez bien vite me la mettre entière.*

*bien compris l'autre soir que vous avez danser. Je garde le souvenir de votre la preuve que je peux être aimée affection désintéressée sans calcul, sans artifice, mon âme dévoilée, sans artifice, mon âme Nous danserons en amis, franchement sérieuse capable de fournir l'affection amitié, en un mot la meilleure épouse âme est libre, pensez que ma solitude subite est longue et bien dure et souvent pénible, aussi en pensant à vous j'ai l'âme éfaire oublier. A l'avance je veux me sou-*

Ce texte écrit par George SAND présente un sens bien différent lorsqu'on ne lit que...

## Texte 90

(...) Mais c'est sans doute dans les situations inverses que se manifeste le plus la *prégnance considérable des dispositions homosexuelles latentes, s'exprimant à travers l'attachement tendre et apparemment peu érotisé* sur un mode classique des deux partenaires. Il est frappant de voir le nombre important de couples - peut-être plus spécialement de couples légitimes ? - qui paraissent se satisfaire fort bien d'une absence ou d'une limitation considérable des échanges hétérosexuels, comme si, contrairement à ce qui est répété aujourd'hui quotidiennement, il s'agissait là d'un élément finalement secondaire de l'existence quotidienne en couple. Certains d'entre eux ont commencé leur existence de couple comme la plupart, c'est à dire avec une activité hétérosexuelle, mais peu à peu l'attrait érogène du couple s'est trouvé amenuisé ; la relation se trouve alors presque totalement « désérotisée », les partenaires ayant entre eux des relations quasi fraternelles. (...)

on voit souvent se dessiner une sorte de *co-identification mutuelle* qui les conduit petit à petit à se ressembler l'un l'autre, *comme si chacun devenait véritablement l'alter ego dans lequel le narcissisme de chacun peut trouver son compte*. Il ne s'agit pas d'une sénescence précoce. La clinique quotidienne et les études sexologiques contemporaines sur le troisième âge confirment que bien des couples maintiennent leur vie sexuelle tout au long de leur existence, et jusqu'à un âge extrêmement avancé et qu'en tout cas, l'érotisation du partenaire se maintient ; d'autre part le décès du conjoint montre parfois chez les couples abstinentes, le réveil des désirs et de l'activité sexuelle chez le survivant.

Dans certains cas, le processus le plus évident est celui de *l'assimilation du partenaire à une figure parentale* ; il s'agit en fait du réveil d'une relation œdipienne mal liquidée, conduisant à éprouver pour le partenaire une affection tendre, mais progressivement débarrassée de toute charge érotique.

Le couple, sa vie, sa mort ; Jean-G Lemaire ; Payot

## Texte 91

De temps en temps, O remettait une bûche sur le feu. Elle était assise sur un coussin par terre près du panier de bois. Monique et Jeanne par terre aussi en face d'elle. Leurs jupes étalées se mêlaient. Celle de Monique était rouge sombre. Tout à coup, mais au bout d'une heure seulement, le garçon blond appela Jeanne puis Monique. Il leur dit d'apporter le pouf. Monique n'attendit pas d'autres ordres, elle s'agenouilla, se pencha, la poitrine écrasée contre la fourrure et tenant à pleines mains les deux coins du pouf. Lorsque le garçon fit relever par Jeanne la jupe rouge, elle ne bougea pas. Jeanne dut alors, et il en donna l'ordre dans les termes les plus brutaux, défaire son vêtement, et prendre entre ses deux mains cette épée de chair qui avait si cruellement, au moins une fois, transpercé O. Elle se gonfla et se raidit contre la paume refermée, et O vit ces mêmes mains, les mains menues de Jeanne, qui écartaient les cuisses de Monique au creux desquelles, lentement, et à petites secousses qui la faisaient gémir, le garçon s'enfonçait. L'autre homme qui regardait sans mot dire, fit signe à O d'approcher, et sans cesser de regarder, l'ayant fait basculer en avant sur un des bras du fauteuil - et sa jupe relevée lui offrait toute la longueur de ses reins - lui prit le ventre à pleines mains. Ce fut ainsi que René la trouva, une minute plus tard, quand il ouvrit la porte. « Ne bougez pas, je vous en prie. », dit-il, et il s'assit par terre sur le coussin où O était assise au coin de la cheminée avant qu'on l'appelât. Il la regardait attentivement et souriait chaque fois que la main qui la tenait, la fouillait, revenait, et s'emparait à la fois, de plus en plus profondément, de son ventre et de ses reins qui s'ouvraient d'avantage, lui arrachait un gémissement qu'elle ne pouvait pas retenir. Monique était depuis longtemps relevée, Jeanne tisonnait le feu à la place d'O : elle apporta à René qui lui baisa la main un verre de whisky qu'il but sans quitter O des yeux. L'homme qui la tenait toujours dit alors : « Elle est à vous ? »

- Oui, répondit René.

- Jacques a raison, reprit l'autre, elle est trop étroite, il faut l'élargir.

- Pas trop tout de même dit Jacques. - À votre gré dit René en se levant, vous êtes meilleur juge que moi » Et il sonna.

Désormais, huit jours durant, entre la tombée du jour où finissait son service dans la bibliothèque et l'heure de la nuit, huit heures ou dix heures généralement, on l'y ramenait quand on l'y ramenait - enchaînée et nue sous une cape rouge, O porta fixée au centre de ses reins par trois chaînettes tendues à une ceinture de cuir autour de ses hanches, de façon que le mouvement intérieur de ses muscles ne put la pousser, une tige d'ébonite faite à l'imitation d'un sexe dressé. Une chaînette suivait le sillon des reins, les deux autres les plis de cuisses de part et d'autre du triangle du ventre, afin de ne pas empêcher qu'on y pénétrât au besoin.

## Texte 92

*L'éducation se fonde sur la peur de jouir.* La nécessité de produire, d'être rentable, des servir à quelque chose, quoi de mieux pour jeter l'interdit sur la jouissance de soi ? Il n'y a pas de contrainte, si futile soit-elle, qui ne suscite la crainte pusillanime de vivre, d'exister gratuitement. Là commence l'apprentissage de l'enfant.

La pédagogie des mensonges, de l'épreuve, des brimades et des coups n'a-t-elle pas cimenté notre savoir et aiguisé notre intelligence ? Hors de l'expérience sensuelle, où chacun s'instruit seul, quelle connaissance voyez vous que n'aient inculqué le ton comminatoire, la mise en demeure, le chantage au mérite, à l'intérêt, au futur, au prestige ? Combien de poèmes mémorisés, de règles ânonnées, de chronologies et de théorèmes imprégnés longuement de sournoises incitations à obéir, commander, respecter, mépriser ! Que d'érudition et de bel esprit payés au prix d'aimer qui châtie bien ! Ce qui m'a été enseigné par menace me demeure à jamais hostile. Le désir réprimé s'irradie en terreur, il prêt le visage de l'effroi à la vie la plus sereine, à l'élan voluptueux, à la passion surgissant du ventre comme des profondeurs de la terre, de la mère et des forêts. L'odieux travail habille de maléfices les désirs qu'il refoule dans la nuit et ses rêves. L'aimable devient haïssable. Le péché de vie instille partout ses lamentables défoulements, il livre l'imagination aux monstres de l'envie inavouée, le venin des serpents phalliques empoisonne ses buissons de songes creux, des limbes maternels naissent des spectres, les vampires, les goules vaginales et les dragons castrateurs qui veillent sur l'enfer du sexe depuis que le mensonge du monde à l'envers lui a prêté les couleurs de la mort.

L'épouvante est le rêve ordinaire de l'économie. Elle enveloppe la sexualité et ne la révèle au jour que parée des couleurs de la nuit. Ainsi se mêle à la séduction du vivant angoisse de le sentir soudain tourner son regard vers la mort. Ainsi, l'envie, la jalousie, le ressentiment, la vengeance réussissent-ils si aisément à usurper la qualité de plaisir.

L'apprentissage des jouissances inversées, comptez-le parmi les principaux bienfaits de la famille et de l'école.

## Texte 93

*le Viconte de Valmeont à la Marquise de Merteuil.*

*La jeune personne habite une chambre dont une porte donne sur le corridor ; mais comme de raison, la mère en avait pris la clef. Il ne s'agissait que de s'en rendre maître. Rien de plus facile dans l'exécution : je ne demandais que d'en disposer deux heures, et je répondais d'en avoir une semblable. Alors, correspondances, entrevues, rendez-vous, tout devenait commode et sûr : cependant, le croiriez-vous ? l'enfant timide pris peur et refusa. Un autre s'en serait désolé. (...)*

*Après m'être assuré que tout était tranquille dans le château, armé de ma lanterne sourde, et dans la toilette que comportait l'heure et qu'exigeait la circonstance, j'ai rendu ma première visite à votre pupille. J'avais tout fait préparer pour pouvoir entrer sans bruit. Elle était dans son premier sommeil, et dans celui de son âge, de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit éveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant, et d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de surprise et le bruit qu'elle entraîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse, et suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutais.*

*Après avoir calmé ses premières craintes, comme je n'étais pas venu pour causer, j'ai risqué quelques libertés. Sans doute, on ne lui a pas bien appris dans son couvent à combien de périls divers est exposé la timide innocence, et tout ce qu'elle a à garder pour ne pas être surprise ; car, portant toute son attention, toutes ses forces, à se défendre d'un baiser, qui n'était qu'une fausse attaque, tout le reste était laissé sans défense ; le moyen de n'en pas profiter ! j'ai donc changé ma marche et sur-le-champ j'ai pris poste. (...)*

*Celle-ci, tout en se désolant sentait qu'il fallait prendre un parti, et entrer en composition. Les prières me trouvèrent inexorables et il fallu passer aux offres. J'ai tout promis pour un baiser. Il est vrai que le baiser pris, je n'ai pas tenu ma promesse. Étions-nous convenus qu'il serait pris ou donné ? A force de marchander, nous sommes tombé d'accord pour un second ; et celui-là, il était dit qu'il serait reçu. Alors, ayant guidé les bras timides autour de mon corps, et la pressant de l'un des miens plus amoureusement, le doux baiser a été reçu en effet, mais parfaitement reçu ; tellement en effet qu'elle n'aurait pas pu mieux faire.*

*Tant de bonne fois en effet méritait récompense, aussi ai-je aussitôt accordé la demande. La main s'est retirée ; mais je ne sais par que hasard, jeme suis trouvé moi-même à sa place.*

*Cécile Volange à la Marquise de Merteuil*

*Hier, M. De Valmont s'est servi de cette clef pour venir dans ma chambre, comme j'étais endormie ; jem'y attendais si peu, qu'il m'a fait bien peur en me réveillant ; mais comme il m'a parlé tout de suite, je l'ai reconnu et je n'ai pas crié. Et puis l'idée m'est venu d'abord qu'il venait peut-être m'apporter une lettre de Danceny. Un petit moment après, il a voulu m'embrasser. Et pendant que je me défendais, comme c'est naturel, il a si bien fait, que je n'aurais voulu pour toute chose au monde... mais, lui voulait un baiser auparavant. Il a bien fallu, car comment faire ? Il a bien su me dire que si j'appelais, il saurait bien rejeter toute la faute sur moi, et en effet, c'était bien facile à cause de cette clé. Ensuite, il ne s'est pas retiré davantage. Il en a voulu un second ; et celui-là, je ne savais pas ce qu'il en était, mais il m'a toute troublée ; et après c'était encore pis qu'avant. Oh ! par exemple, c'est bien mal, ça. Enfin, après..., vous m'exempterez bien de dire le reste ; mais je suis malheureuse autant qu'on peut l'être.*

*Ce que je me reproche le plus et dont pourtant il faut que je vous parle, c'est que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant que je le pouvais. Je ne sais pas comment cela se faisait : je sentais bien que je ne faisais pas comme je disais ; et ça, c'était comme malgré moi ; et puis aussi, j'étais bien troublée ! P'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre, il faut y être bien accoutumée ! Enfin, croiriez vous que quand il s'en est allé, j'ai eu la faiblesse de consentir qu'il revînt ce soir : ça me désole encore plus que tout le reste.*

## Texte 94

### **Physiologie du coït**

L'introduction des spermatozoïdes dans le vagin suppose l'érection du pénis et l'éjaculation du fluide séminal. Il s'agit de deux processus de caractère essentiellement réflexe qui peuvent se réaliser de façon tout à fait efficace chez l'homme après une section de la moelle épinière, en réponse à une stimulation du gland du pénis.

1. Du côté efférent, l'érection est due à l'action des nerfs érecteurs qui relâchent la couche musculaire des artérioles du pénis et du tissu spongieux des corps caverneux et spongieux. Le pénis qui à l'état de repos est petit, flasque et recouvert d'une peau plissée, s'allonge, devient turgescent et rigide, étant ainsi bien adapté à son introduction dans le vagin ; l'angle du pénis en érection avec la paroi abdominale est le même que celui du vagin chez la femme et sa longueur est telle que chez les hommes normalement constitués, elle permet l'arrivée du sperme à la partie haute et postérieure du vagin.

2. La friction entre le gland du pénis et la muqueuse vaginale, renforcé par d'autres courants afférents et des facteurs psychologiques, entraîne une décharge réflexe du système sympathique dans les voies séminales : la couche musculaire de l'épididyme, du canal déférent, des vésicules séminales et de la prostate se contracte et les spermatozoïdes accompagnés des sécrétions des glandes accessoires, passent dans l'urètre postérieur. Le sperme est alors éjecté par les contractions des muscles bulbos-ischio-caverneux, innervés par les nerfs somatiques.

Les drogues ganglioplégiques, comme l'hexaméthonium et la mécamylamine inhibent à la fois les voies nerveuses ortho et para-sympathiques et s'opposent en même temps à l'éjaculation et à l'érection.

## Texte 95

### Lettre d'une jeune fille en vacances à sa mère. (sur un air connu)

Ah ! vous dirais-je maman  
A quoi nous passons le temps ?  
Avec mon cousin Eugène,  
Sachez que ce phénomène  
Nous a inventé un jeu  
Auquel nous jouons tous les deux.

Il m'emmène dans le bois,  
Et me dit : "déshabille toi".  
Quand je suis nue toute entière,  
Il me fait coucher par terre,  
Et de peur que je n'ai froid,  
il vient se coucher sur moi.

Puis il m'dit d'un ton très doux :  
"Écarte bien les genoux".  
Et la chose va vous faire rire,  
Il embrasse ma tirelire,  
Oh ! Vous conviendrez Maman  
Qu'il a des idées vraiment.

Puis il sort je ne sais d'où,  
Un p'tit animal très doux ;  
Une espèce de rat sans pattes  
Qu'il me donne et que je flatte  
Oh ! Le joli petit rat,  
D'ailleurs, il vous l'montrera.

Et c'est juste à ce moment,  
Que le jeu commence vraiment.  
Eugène prend sa petite bête,  
Et la fourre dans une cachette  
Qu'il a trouvé le farceur  
Où vous situez mon honneur.

Mais ce petit rat curieux  
Très souvent devient furieux.  
Voilà qu'il sort et qu'il rentre  
Et qu'il me court dans le ventre.  
Mon cousin a bien du mal  
A calmer son animal.

Complètement essoufflé,  
Il essaye de l'attraper.  
Moi, je ris à perdre haleine,  
Devant les efforts d'Eugène.  
Si vous étiez là Maman  
Vous ririez pareillement.

Au bout de quelques instants,  
Le p'tit rat sort en pleurant.  
Alors Eugène qui tremblote,  
Le r'met dans sa redingote.  
Et puis nous rentrons tous deux  
sagement à la maison.

Mon cousin est merveilleux  
Il connaît un tas de jeux.  
Demain soir, sur la carpeite,  
Il doit m'apprendre la levrette.  
Si vraiment c'est amusant,  
J'vous l'apprendrai en rentrant.

Voici ma chère Maman,  
Comment je passe le temps.  
Vous voyez je suis très sage,  
Je fuis tous les bavardages.  
Et j'écoute vos leçons,  
Je n'parle pas aux garçons.

Chanson libertine du XIXe siècle.

## Texte 96

L'ascenseur arrivait lorsque Yourri Sevchenko la rejoignit. Ils y pénétrèrent en même temps et la porte se referma. Aussitôt Marianne appuya sur le bouton du quatrième et se jeta dans ses bras. Elle se serrait contre lui comme si elle voulait se fondre en lui, écrasant sa lourde poitrine contre son torse, les bras noués autour de son cou. Sa bouche chercha la sienne, et ils échangèrent un long baiser passionné. L'ascenseur s'arrêta et la porte s'ouvrit. C'était un débarras. Ils échangèrent un regard où ils lurent la même chose. Les mains de la jeune fille quittèrent sa nuque, s'accrochèrent à la ceinture, puis plus bas, écartant, défaisant tout ce qui les gênait. Ses doigts se refermèrent sur lui, instantanément tendus, commencèrent à le masser avec une lenteur volontaire.

Il avait posé ses paumes sur les flancs de Marianne et ses pouces jouaient avec la pointe de ses seins à travers la laine rugueuse.

Leurs bouches se décollèrent. Marianne se tendit en arrière pour aider sa caresse, continuant la sienne, frottant son pubis contre le dos de sa propre main, liquéfiée de désir. Elle n'avait pas fait l'amour depuis deux mois. Il se frottaient l'un contre l'autre comme des animaux en rut, sans un mot, se cherchant, se palpant. Puis Marianne prit la main du soviétique, et la plaqua en haut de ses cuisses, contre le jean. Elle n'avait pas de slip et Youri pouvait sentir tous les détails de son sexe. Marianne salua d'un soupir extasié le contact des phalanges. Une seconde, elle rêva que le tissu se déchirait et que le doigt la pénétrait.

- Aah ! Oui !

Elle n'avait pas pu retenir son exclamation.

Youri Sevchenko sentit que la situation lui échappait. Le sang battait fort à ses tempes. D'un effort surhumain de volonté, il s'écarta.

- Petit pigeon, il faut que tu m'écoutes, c'est important.

Au lieu de répondre, Marianne leva la tête et sa langue se jeta à l'assaut, chaude, vivante, agile. En même temps, elle caressait le membre du soviétique à petites touches, légèrement comme pour en reconnaître les contours.

- Je voudrais que tu ailles rue Lui Li Chang, où tu achètera des pinceaux. Dans ce magasin, tu rencontreras un chinois.

Parlant très lentement, répétant les mots clés, Youri lui confia le message. Elle répéta ce qu'il venait de dire. Soulagé, il se détendit. Rageusement, elle défit alors son bleu jean, l'ouvrit d'un revers de main pour dégager le triangle de son pubis. Elle plaça les doigts de Youri sur la peau nue. Il entrepris un lent mouvement tournoyant, dans un silence besogneux, au point le plus sensible. Marianne laissa filtrer entre ses lèvres une sorte de chuintement ravi, les hanches agitées d'une houle de plus en plus rapide.

Ils haletaient tous deux dans le noir. La main de Marianne glissait sur le membre dur qui palpitait entre ses doigts. Elle augmenta la cadence de ses va-et-vient autour de la verge gonflée à l'extrême. Soudain Marianne poussa un cri, son corps fut agité d'un violent tremblement, elle sentit ses jambes se dérober sous elle, ses cuisses se serrèrent emprisonnant la main de son amour. Inconsciemment sa main se crispa sur Youri et cette seule pression suffit à faire exploser le russe.

Il jouit violemment par saccades prolongées, Marianne les doigts inondés continuait de le caresser furieusement comme pour en extraire la dernière goutte. Sa bouche, d'un mouvement naturel trouva Youri et se referma sur lui. Au même moment l'ascenseur eut une petite secousse et commença à descendre. Youri empoigna la jeune fille par les cheveux s'arrachant à l'exquis fourreau de velours.

- Rhahille, toi, fit-il sèchement, vite.



## Texte 97

Je pense qu'il faudrait distinguer la jouissance que les femmes éprouvent à entrer dans la jouissance masculine, telle qu'elle existe de ce que serait *leur* jouissance. Et quand une femme jouit de la violence qui lui est faite, elle se retrouve ensuite exilée d'elle-même. En extase, hors d'elle. Cette jouissance ne se tisse pas dans l'ensemble de sa vie. Elle y fait comme un « trou ». D'où sans doute la dépendance à l'homme ? Qui connaîtrait, lui, le chemin de cette jouissance. Le rapport sexuel n'a-t-il toujours été imaginé comme l'accomplissement d'un seul désir et non comme l'articulation de deux désirs différents ? Que sait-on du désir des femmes ?

On raconte que le lot des femmes est la tendresse. De là à affirmer qu'il faut toujours les forcer, les violer, qu'elles « n'attendent que ça », le pas est vite franchi... Et que ça jouisse, en elles, malgré ou sous la contrainte, oui, mais un peu comme on oublie la vie grâce à une drogue, un moment. Et on se détend les nerfs, c'est déjà ça !

Mais il y a une autre jouissance possible pour les femmes. Celle de l'efflorescence de tous leur corps et son expansion à tout l'espace. Celle qui n'a pas lieu seulement localement et quasi malgré ou contre le corps. Où tout le corps devient sexe et pas exclusivement dans l'orgasme.

Mais cette jouissance dépayse les hommes, leur fait même peur. Certes, ils y gagnent finalement... Quand ils ne sont pas tendu vers leur érection et leur éjaculation, leur jouissance est autrement intense. Quand ils ne veulent encore et toujours faire du rapport sexuel un enjeu et une démonstration de leur *pouvoir*, ils découvrent une autre *puissance*. Mais l'organisation sociale les machine de telle façon que cela suppose pour eux, d'accéder chaque fois à un autre monde, un autre espace-temps, un autre rapport au langage et au corps.

## Texte 98

Le tort causé par la frustration initiale de la jouissance sexuelle se manifeste dans le fait que celle-ci, rendu plus tard libre dans le mariage, n'a plus d'effet pleinement satisfaisant. Mais la liberté sexuelle illimitée accordée dès le début ne conduit pas à un meilleur résultat. Il est facile d'établir que la valeur psychique du besoin amoureux baisse dès que la satisfaction lui est rendue facile. Il faut un obstacle pour faire monter la libido, et là où les résistances naturelles la satisfaction ne suffisent plus, les hommes en ont, de tout temps introduit de conventionnelles pour pouvoir jouir de l'amour.

Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction. En raison de l'instauration en deux temps du choix de l'objet avec, entre les deux, l'intervention de la barrière contre l'inceste, l'objet final de la pulsion sexuelle n'est plus l'objet originaire, mais seulement son substitut. Or la psychanalyse nous a appris ceci : lorsque l'objet de désir s'est perdu par suite d'un refoulement il est fréquemment représenté par une suite infinie d'objets substitutifs, dont aucun ne suffit pleinement. Voilà qui nous expliquerait l'inconstance dans le choix de l'objet, la « faim d'excitation », qui caractérise si fréquemment la vie sexuelle des adultes.

## Texte 99

### Prologue

Trente-cinq ans. L'âge des ogresses qui rodent, claquant des mâchoires. L'âge des mantes religieuses. Les redoutables divorcées de trente-cinq ans. Petit homme triste qui rêves d'un gros doux cul pour y poser ta tête, petit homme triste, si tu en vois une à l'horizon, fuis à toutes jambes, fuis !

Sur leurs hauts talons pointus, belles mille fois plus qu'à dix-huit ans, et tendres, et juteuses, et malheureuses, et tellement, tellement, tellement compréhensives, elles t'auront jusqu'au trognon, petit homme triste jusqu'au trognon.

Les refaiseuses de vie, les redémarreuses à zéro-mais-cette-fois-c'est-la-bonne... Elles sont sans pitié, petit homme car il y va de leur leur peau. Fuis. Ou sois sans pitié toi-même. Si tu le peux. Mais tu ne le peux pas, petit homme triste, tu ne le peux pas. Alors, fuis, cours, vite et loin, sans te retourner.

À quarante-cinq ans, elles pleurent, elles se suicident, un peu, et le soir même elles dansent le rock et se soulent la gueule, et s'envoient un minet de consolation. A vingt-cinq, elles partent sur le tand-sad d'un copain pour un rallye chez les pingouins. À trente-cinq ans rien à faire. Tu es foutu. Trente-cinq ans, c'est l'âge de la dernière chance. La ménopause se profile à l'horizon. A quarante-cinq, elles ont sinon passé le cap, du moins atteint son ombre, et se sont résignées. D'ailleurs, des gosses, elles en ont pondu leur content, ils ont entre douze et vingt ans, ils les font chier comme il est d'usage chez les enfants de divorcés (on leur a tellement dit que c'est eux les plus à plaindre, pauvres petits, perturbés à tout jamais, ils le leur font payer, aux vieilles salopes), alors côté marmaille elles n'ont plus d'illusions...

Mais pas à trente-cinq. A trente-cinq leur ventre crie famine, elles veulent un gosse de toi, tu es un distributeur automatique de spermatozoïdes, vite, vite, remplis-moi, il est encore temps mais juste temps, c'est le tout dernier carat pour le mettre au four si je veux être une maman-copain, une maman-complice, une maman de plain-pied avec l'adolescence. (Là aussi elles se préparent des larmes : le premier devoir d'une mère est d'être larguée, ringarde, plus dans le coup. Une mère DOIT appartenir, et outrageusement, à la génération d'avant. Les mamans-grande-soeurs font bien plus de dégâts parmi la jeunesse que les parents divorcés...)

L'homme, même s'il prétend le contraire, même s'il croit le contraire, n'a pas cette pendule dans les entrailles. L'homme reste un vieux maraudeur qui veut tirer son coup et poser sa joue sur quelque chose de chaud et de vivant, et pleurer en pensant à sa vie ratée. L'homme est un petit homme triste.

Petit homme triste, quand tu sors au crépuscule, si tu vois à l'horizon une divorcée de trente-cinq balais, prends tes jambes à ton cou, petit homme triste, et cours, cours, cours..

## Texte 100

- Ça ne t'ennuie pas que je lise maintenant ?

- Mais non, Marie-Anne.

Elle ne resta pas longtemps immobile : déjà son corps s'anima de soubresauts rapides, pareils aux écarts d'un jeune cheval. Elle releva un genou, et sa cuisse gauche, quittant le plan où elle s'était tenue auparavant serrés contre l'autre, vint mollement s'appuyer à l'accoudoir du siège. Emmanuelle tenta de glisser un regard par l'entrebâillement du slip. Une main de Marie-Anne quitta le livre et vint, sans hésitation, entre les jambes ouvertes, écarter le nylon et chercher, très bas, un point qu'elle sembla trouver et sur lequel elle se fixa pour un instant. Puis elle remonta, découvrant après son passage l'entaille entre les chairs bordées. Elle joua sur le renflement qui tendait l'étoffe, puis redescendit, se glissa sous les fesses et recommença son périple. Mais, cette fois-ci, seul le médius était abaissé, les autres doigts, soulevés avec grâce, l'encadrant comme des élytres ouverts: il effleura la peau, jusqu'à ce que le poignet, brusquement ployé, se reposât. Emmanuelle sentait son coeur battre si fort qu'elle craignait qu'on l'entendît. Sa langue pointait entre ses lèvres.

Marie-Anne continua son jeu. Le maître doigt appuya plus profondément, écartant la chair. De nouveau, il s'arrêta, dessina un cercle, hésita, tapota, vibra d'un mouvement presque invisible. Un son incontrôlé sortit de la gorge d'Emmanuelle. Marie-Anne abaissa son livre et lui fit un sourire.

- Tu ne te caresses pas? s'étonna-t-elle. Elle pencha la tête sur son épaule, le regard futé. Moi, je me caresse toujours quand je lis.

Emmanuelle approuva de la tête, incapable de parler. Marie-Anne posa sa lecture, cambra les reins, porta ses mains aux hanches et, d'un geste vif, fit descendre le slip rouge sur ses cuisses. Elle agita les jambes en l'air, jusqu'à ce qu'elle en fût libérée. Puis elle se détendit, ferma les yeux et, de deux doigts, sépara les muqueuses roses.

- C'est bon, à cet endroit, dit-elle. Tu ne trouves pas?

Emmanuelle opina de nouveau du chef. Marie-Anne disait, sur un ton de conversation banale :

- J'aime mettre très longtemps. C'est pourquoi je ne touche pas trop le haut. Il vaut mieux faire des va-et-vient dans la fente.

Le geste illustrait le précepte. A la fin, ses reins ébauchèrent un arc et elle laissa passer une faible plainte.

- Oh! dit-elle, je ne peux plus m'empêcher!

Son doigt tressaillait sur le clitoris, comme une libellule. La plainte devint cri. Ses cuisses s'ouvrirent violemment, se refermèrent d'un coup sur la main prisonnière. Elle cria longtemps, de façon presque déchirante, et retomba, pantelante. Puis, le souffle retrouvé en quelques secondes, elle ouvrit les yeux.

- C'est vraiment trop bon! musa-t-elle.

Et, la tête derechef inclinée, elle introduisit le médius dans son sexe, précautionneusement, délicatement. Emmanuelle se mordait les lèvres. Lorsque le doigt eut disparu jusqu'au bout, Marie-Anne poussa un long soupir. Elle rayonnait de santé, de bonne conscience, de satisfaction du devoir accompli.

- Caresse-toi aussi, encouragea-t-elle.

Emmanuelle hésita, comme à la recherche d'une issue.

Mais ce désarroi ne dura guère. Elle se leva brusquement et ouvrit son short. Elle le fit glisser le long de ses jambes. Elle ne portait rien dessous. Son pull orangé faisait ressortir le lustre de son pubis noir.

Quand Emmanuelle fut de nouveau étendue, Marie-Anne vint s'asseoir à ses pieds, sur un pouf de peluche touffue.

Elles étaient maintenant toutes deux dans le même appareil, le buste vêtu, le bas-ventre et les fesses nus. Marie-Anne regardait de tout près le sexe de son amie.

- Comment aimes-tu te caresser? demanda-t-elle.

- Mais comme tout le monde! dit Emmanuelle, que le souffle léger de Marie-Anne sur ses cuisses égarait.

La main de la petite fille, si elle s'était posée sur elle l'aurait délivrée de la tension de ses sens et aussi de sa gêne.

Mais Marie-Anne ne la touchait pas.

- Fais-moi voir, dit-elle seulement.

Du moins, la masturbation fut-elle pour Emmanuelle un soulagement immédiat. Il lui sembla qu'un rideau se tendait entre elle et le monde et, à mesure que ses doigts accomplissaient entre ses jambes leur mission familière, la paix s'installa en elle. Elle ne chercha pas, cette fois, à prolonger le régal de l'attente. Elle avait besoin de retrouver vite une assise, un terrain connu; et elle n'en connaissait aucun mieux que l'éblouissant refuge de l'orgasme.

EMMANUELLE ; Emmanuelle Arsan.

## Texte 101

- Prends, dit Frère Jean, l'anneau de Hans Carvel, lapidaire du roi de Mélinde. Hans Carvel était homme docte, expert studieux, homme de bien, de bon sens, de jugement bon, débonnaire, charitable, aumônier, philosophe ; joyeux au reste, bon compagnon & raillart, si onques en fût ; ventru quelque peu, branlant de tête, & aucunement mal aisé de sa personne. Sus ses vieux jours, il épousa la fille du bailli Concordat, jeune, belle, frisque, galante, avenante, gracieuse, par trop, envers ses voisins & serviteurs. Dont advint, en succession de quelques hebdomades, qu'il en devint jaloux comme un tigre : & entra en soupçon qu'elle se faisait tabourer les fesses d'ailleurs. Pour laquelle chose obvier lui faisait tout plein de beaux contes touchant les désolations advenues par adultère; lui lisait souvent la légende des prudes femmes ; la prêchait de pudicité ; lui fit un livre des louanges de fidélité conjugale, détestant fort & ferme la méchanceté des ribaudes mariées & lui donna un beau carcan tout couvert de saphirs orientaux. Ce nonobstant, il la voyait tant délibérée & de bonne chère avec ses voisins que de plus en plus croissait sa jalousie. Une nuit entre les autres étant avec elle couché en telles passions, songea qu'il parlait au Diable, & qu'il lui contait ses doléances. Le Diable le réconfortait, et lui mit un anneau on maître doigt, disant : « Je te donne cestuy anneau ; tandis que l'auras on doigt, ta femme ne sera d'autrui charnellement connue sans ton su & consentement ». -

« Grand merci, dit Hans Carvel, Monsieur le Diable. Je renie Mahom, si jamais on me l'ôte du doigt. »

Le Diable disparut. Hans Carvel, tout joyeux, s'éveilla, & trouva qu'il avait le doigt on *comment a nom* de sa femme. J'oubliais à conter comment sa femme, le sentant, reculait le cul en arrière comme disant : « Oui nenni, ce n'est pas ce qu'il y faut mettre » ; & lors semblait à Hans Carvel qu'on lui voulût dérober son anneau. N'est-ce remède infailible ? A cestuy exemple fais, si me crois, que continuellement tu aies l'anneau de ta femme on doigt. »

## Texte 102

### **Ung verd galland**

*PIERRE CERTON*

Ung verd galland, garni d'arc et de trousse,  
Preux et hardi, partant son arc bandé,  
Chassant au bois, pensant voir bête rousse,  
Près d'un connin son arc a débandé.  
La belle y vint qui ce coup regretta,  
Disant : « Ami, un autre secret a,  
Laissez aller le connin gris sauvage,  
Bandez votre arc et vous mettez à point,  
A mon connin ne craignez faire outrage,  
Frappez dedans et ne l'épargnez point.

## Texte 103

### **Encyclopaedia Universalis ; Article "Enfance".**

On a vu que l'intérêt sexuel ne débutait pas à la puberté : après la période de latence, que marquent la mise en sommeil des pulsions instinctuelles et la consolidation du moi et du sur-moi, l'adolescent opère un réveil brutal de ces pulsions et remet en cause l'équilibre antérieur. Cela ne va pas sans perturbations ; de nouvelles défenses apparaissent, par exemple : une protestation ascétique par laquelle l'adolescent bannit toutes les pulsions instinctuelles, tant sexuelles que purement organiques ; une intellectualisation se traduisant par le goût des interminables discussions abstraites, politiques, religieuses, morales ; une activité créatrice se manifestant dans la poésie, la peinture, la rédaction d'un journal intime.

Le problème de la masturbation est au centre des préoccupations de cette période ; c'est un fait d'expérience que la masturbation est quasi constante chez les adolescents. Selon Kinsey, près de 92 p. 100 de la population totale masculine en a fait l'expérience jusqu'à l'orgasme. Ce chiffre serait de 82 p. 100 chez les garçons de quinze ans ; à partir de dix-huit ans, il décroît constamment avec l'âge. Cette fréquence est moindre chez la fille (62 p. 100, dit Kinsey) ; elle peut être individuelle ou collective (en miroir ou réciproque), emprunter la forme de jeux homosexuels, s'accompagner d'un véritable prosélytisme, jouer dans certains groupes un rôle initiatique. Les fantasmes qui l'accompagnent sont significatifs et relèvent le plus souvent d'un phénomène de régression. Ces pratiques sont généralement culpabilisantes, mais ce sentiment est variable d'un individu à un autre, dans la mesure où la lutte anxieuse contre ces habitudes mobilise l'énergie de l'adolescent. Le comportement sexuel adulte, surtout chez le garçon, dépend étroitement de la façon dont le problème est résolu. C'est dire l'importance que jouent l'information et l'éducation sexuelles ; les interdits brutaux, les menaces de folie, de damnation, de castration pouvant avoir des conséquences néfastes.

(...)

Du fait de l'effacement des tabous et des interdits, les comportements sexuels des adolescents d'aujourd'hui sont en pleine mutation et les rapports hétérosexuels de plus en plus précoces. Ces expériences se font au stade phallique, stade où la sexualité est agressive, sadique, infantile, la fille alors n'ayant pas atteint le stade où l'activité génitale s'accompagne de tendresse, d'oblativité, de reconnaissance de l'autre. Ce type de conduite est très proche d'une masturbation réciproque. Ces très jeunes adolescents, contrairement à ceux des générations précédentes, ne transgressent pas la loi, puisque celle-ci est devenue caduque. Cela explique peut-être d'autres transgressions bien actuelles : agressivité, violence, délinquance, drogue.

## **Texte 104**

### **Fantasmes**

Il arrive qu'un couple se caresse méticuleusement sans accéder au plaisir, sans même éveiller leur désir. Nombre d'individus, apparemment sans problèmes, s'enlisent dans la stéréotypie banalisante de gestes techniquement parfaits qui ne débouchent que sur l'ennui. Comment une sensation peut-elle s'épanouir en désir, puis en volupté ? Quel rapport y a-t-il entre l'enregistrement neurophysiologique des ondes contractiles de la plate-forme et l'extase orgasmique ? Comment expliquer que ces couples dits émancipés qui ne reculent devant aucune expérience, échanges, triolisme, sexualité de groupe, continuent de traîner leur ennui comme un remords ? Autrement dit, qu'est-ce qui dans l'acte sexuel donne un sens aux gestes, aux sensations, aux mots ?

C'est bien évidemment l'imaginaire qui, non seulement conserve les traces mnésiques de nos expériences passées, mais encore fait chanter nos sens, nos scénarios, nos images et notre langage.

D'un point de vue sexuel, la vie fantasmatique d'un sujet est plus révélatrice de sa personnalité que son comportement lui-même. (...)

Aussi, la consultante est-elle encouragée à exercer ses capacités imaginatives et fantasmatiques : se remémorer le goût de l'orange mordue à pleine dents, la chaleur du soleil sur le visage, l'exquis frisson de la main qui caresse ; anticiper le plaisir escompté par le souvenir de ses sensations et de ses émotions antérieures, compléter certaines scènes érotiques extraites d'oeuvres littéraires ou cinématographiques ; développer les fantasmes érotiques les plus opérants, construire des scénarios qui permettent de dépasser les censures et les inhibitions : scénario de prostitution, de viol de triangulation ou d'idylle romantique, peu importe. L'essentiel est qu'il réponde à la structure fantasmatique de la consultante et qu'elle ne le dévalorise ni ne le ridiculise, ni s'en culpabilise.

La femme et son plaisir ; Gilbert Torjman ; Londreys



## Texte 105

### Test

Pendant l'amour, vous adorez :

- a : qu'il crie
- b : qu'il commente
- c : qu'il frémit

Pour vous, le plus érotique serait :

- a : qu'il vous contraigne
- b : qu'il se laisse faire
- c : qu'il vous initie

Vous préférerez faire l'amour :

- a : à l'improviste
- b : dans votre lit
- c : dans l'ascenseur

Votre fantasme, c'est :

- a : le battre avec un fouet
- b : le faire mourir sous vos caresses
- c : faire l'amour avec son meilleur copain

Avoir plusieurs aventures en même temps, c'est :

- a : risqué et trop fatiguant,
- b : excitant et tentant,
- c : impossible

Le plus suggestif, c'est :

- a : sucer son pouce
- b : porter des dessous
- c : lui raconter vos fantasmes

Ce qui l'excite le plus c'est :

- a : vous faire désirer très longtemps avant de céder
- b : suivre toutes vos impulsions
- c : de sortir nue sous un manteau

La première fois vous l'avez fait :

- a : pour savoir comment ça fait
- b : pour être vraiment une femme
- c : pour faire chier vos parents

## Texte 106

Par exemple, c'est un leitmotiv de l'explication rationaliste que les premiers hommes aient produit le feu par frottement de deux pièces de bois sec. Mais les raisons *objectives* invoquées pour expliquer comment les hommes auraient été conduit à imaginer ce procédé sont bien faibles. Souvent même, on ne se risque pas à éclaircir la psychologie de cette première découverte. (...)

Si une explication rationnelle et objective est peu satisfaisante pour rendre compte d'une découverte par un esprit primitif, une explication psychanalytique, pour aventureuse qu'elle semble, doit finalement être l'explication psychologique véritable.

En premier lieu, il faut reconnaître que le frottement est une expérience fortement sexualisée. En second lieu, si l'on veut bien systématiser les indications d'une psychanalyse spéciale des impressions calorigènes, on va se convaincre que l'essai *objectif* de produire le feu par frottement est suggéré par des expériences tout à fait intimes. En tout cas c'est de ce côté que le circuit est le plus court entre le phénomène du feu et sa reproduction.

Gaston Bachelard ; psychanalyse du feu

## Texte 107

Chez l'humain, la limitation des conduites sexuelles et du désir à des cycles spécifiques ou saisonniers a presque complètement disparue. Une femme est physiologiquement presque toujours prête à répondre aux désirs sexuels masculins, bien qu'elle ne soit capable de concevoir que pendant une fraction de ce temps. Il s'ensuit qu'elle peut s'attacher à l'homme sur la base d'une récompense sexuelle et cela serait probablement là l'unique fonction de cette adaptation. La disposition de la femme d'éprouver un orgasme comparable à celui de l'homme est également un apport qui participe au maintien du lien entre partenaires. Ainsi l'acte sexuel a acquis une signification dans la vie sociale qui dépasse de loin le besoin de la reproduction. Un argument des Églises contre tout contrôle des naissances par des mesures préventives et des moyens artificiels est qu'elles sont contre nature, ce qui est basé sur l'assomption que l'acte sexuel n'a d'autre but que la reproduction. Cela est le cas chez les animaux. Chez l'humain, en plus de cette fonction, il a celle de maintenir les liens entre partenaires. En considérant comme immoral l'acte sexuel, on donne une interprétation erronée à l'aspect spécifiquement humain de ce comportement.

## Texte 108

Que ce soit dimanche ou lundi  
Soir ou matin minuit midi  
Dans l'enfer ou le paradis  
Les amours aux amours se ressemblent  
C'était hier et je t'ai dit

Nous dormirons ensemble

C'était hier et c'est demain  
Je n'ai plus que toi de chemin  
J'ai mis mon coeur entre tes mains  
Comme le tien il va à l'amble  
Tout ce qu'il a de temps humain

Nous dormirons ensemble

Mon amour ce qui fut sera  
Le ciel est sur nous comme un drap  
J'ai refermé sur toi mes bras  
Et tant je t'aime que j'en tremble  
Aussi longtemps que tu voudras

Nous dormirons ensemble

Aragon

## **Texte 109**

### **Cantique des Cantiques**

Dans son cul fabuleux j'oublie la mort, la vieillesse qui vient, le monde tout autour, la vie à gagner, la connerie de tout ça. Dans ce cul énorme qui me happe et m'engloutit dans ce cul mon enfer, j'oublie l'enfer.

Pour un instant. Un tout petit instant. Quel instant ! Le sait-elle, qu'elle est avant tout un cul, qu'elle n'est que cul, le reste je m'en fous, donnez-moi ce cul et je me sauve avec, je cours, je le renifle en courant, je m'y plonge tête et oreilles, je me dissous dans la délectable puanteur, mâché par les muscles puissants qu'inondent les sucs des glandes carnivores. Terrible remugle de tribus cheminantes, fauves en rut, ammoniacque, litière, tripaille, menstrues, femme, femme, femme ! Le sait-elle seulement, la conne ? Sait-elle qu'elle est plus femme que toutes les femmes c'est-à-dire cul, c'est-à-dire fente, plus fendue qu'une mendicante, plus puante qu'une reine, sait-elle qu'elle se donne comme aucune ne se donne, toujours prête, toujours béante, toujours ruisselante, sait-elle que devant elle le désir jamais ne s'assouvit, qu'il renaît et renaît, la queue n'en peut plus la tête attend, sait-elle que si putain n'était un métier maudit elle devrait être putain, putain et rien d'autre, je ne le dis pas en mauvaise part, ceci est un chant d'adoration.

Ton ventre. Ton ventre blanc, et vaste, et lisse. Ton ventre, la prairie de mon repos.

Tes cuisses. Tes cuisses puissantes et dociles. Tes cuisses, mon rempart. Entre tes cuisses, je ne crains plus la vie, je ne crains plus rien. Entre tes cuisses, mon amour.

Je pense à elle, je bande. Autant de grosse tendresse que de luxure diabolique. Je pense à cette grande conne, je bande. Voilà. A son sourire de chien. A sa façon de se baisser, d'un bloc, comme on plonge, sans plier les genoux, cul offert. A son rire pomme d'api. A ses longues fortes mains. A quelque chose qu'elle a dit, avec son air à elle de dire les choses. Jamais connu ça. Avec cette régularité, je peux dire. Cette placidité. Je bande en bon bourgeois. Sans autre malice que la hâte de retrouver le cher gros cul sauveur. J'entre en elle comme on rentre chez soi. Une toute petite pointe d'inceste, peut-être ? Dans le sens petit garçon-maman. Elle est ma maman. Ce cul est ma maman.

Elle, toujours d'accord. A n'importe quel moment, même fourbue, même en pleurs, pour elle c'est la fête. Yeux brillants, joues fendues, cuisses ouvertes, aussitôt ruisselante.

Le plus franc, le plus sain, le plus généreux, te plus lumineux amour.

## Texte 110

Depuis que Dieu ordonna à l'Océan : "Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin ; ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots" (job 38,11), se perpétue sur la frange illimitée des grèves, partout où crient les mouettes et où la mer rencontre la terre, l'histoire du désir qui n'en finit pas.

Dans le mugissement de ses vagues, dans la longueur de la mort-eau, aux gerbes folles du ressac, à la ruée de déferlements, aux effleurements lents du reflux, s'immisçant dans chaque cavité de la roche, roulant le sable et le mica, pénétrant chaque anfractuosité, la mer lèche la terre.

Inséparables mais jamais confondues.

Ainsi de l'homme et de la femme.

Christiane Singer : "les âges de la vie".

## Texte 111

QU'IL M'EMBRASSE À PLEINS BRAS !  
CAR TES CARESSES SONT MEILLEURES QUE  
DU VIN,

MEILLEURES QUE LA SENTEUR DE TES PAR-  
FUMS.

ÇA PERSONNE EST UN PARFUM RAFFINÉ.  
ET EST PUREMENT LES ADOLESCENTES SONT  
AMUREUSES DE TOI.

EMPRAINTE-MOI APRÈS TOI, COURONNÉ.

ET TOI ME FAIT ENFERMÉ DANS SA CHAMBRE :

« TOUTES BEUTES ET JOUES GRÂCE À TOI. »

CELEBRONS TES CARESSES PLUS QUE DU VIN.

ET EST À BON DROIT QU'ELLES SONT AMU-  
REUSES DE TOI.

JE SUIS NOIR, MOI, MAIS JULIE, FILLES DE  
JÉRUSALEM,

COMME LES PÊCHES EN FUIE SOMBRE,

COMME LES RIZAUX SOMPTEUX.

NE FAITES PAS ATTENTION SI JE SUIS NOI-  
RASSE,

SI LE SOLEIL M'A BRANLÉ.

MES FRÈRES M'ONT PANNÉ ;

ILS M'ONT MIS À SURVEILLER LES VIGNES ;

MA VIGNE À MOI, JE NE L'AI PAS SURVEILLÉE.

EMPLISSE MOI D'UNE, TOI QUE J'AIME,

OU TU FERAS PAÏRE, OU TU FERAS REFUSER,

POUR QUE JE N'AI PAS L'AIR D'UNE COURTEUSE.